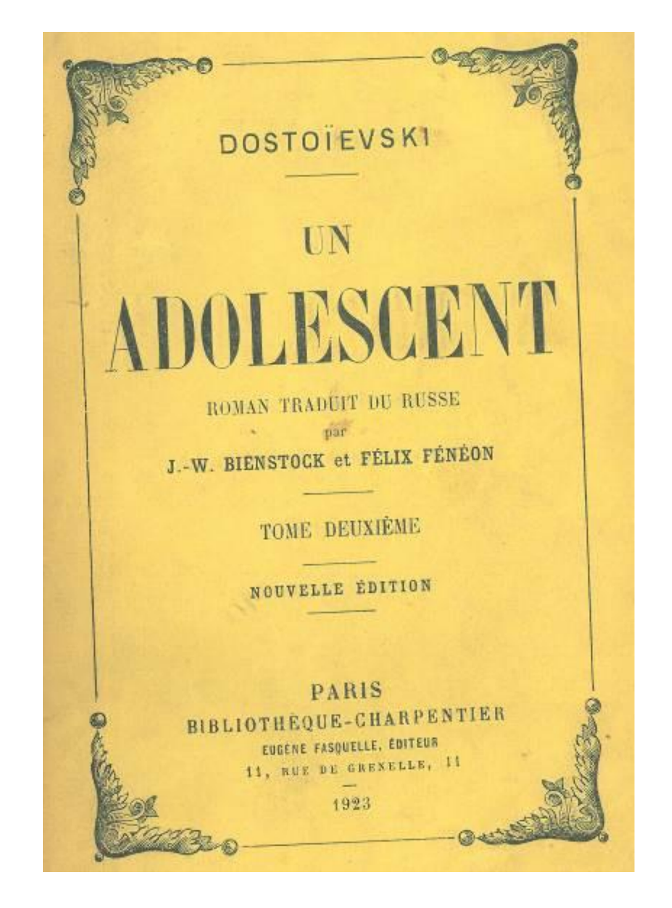
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Fédor Mikhaïlovitch Dostoïevski

UN ADOLESCENT

Tome second

(1875 – 1876)
Traduction J.-W. Bienstock et Félix Fénéon
1923

Table des matières

LIVRE II (suite)

CHAPITRE VI

I

« Bien entendu, il faut y aller ! », me répétais-je en hâtant le pas vers mon logis. « Elle me recevra ; elle sera étonnée, mais elle me recevra. Si elle ne veut pas me recevoir, j'insisterai, j'enverrai dire que c'est très urgent. Elle pensera que c'est pour le document et elle me recevra. En tout cas, c'est la fin de tout ! Qu'est-ce que je perds ? Je ne perds rien. Il faut y aller ! Il faut y aller ! »

Eh bien, je n'oublierai jamais que je n'y suis pas allé, et je me le rappellerai toujours avec orgueil. Cela ne sera connu de personne, cela mourra avec moi, mais il est suffisant que je sache que, dans un moment pareil, je fus capable d'un mouvement noble. « C'est une tentation, mais je passerai à côté », décidai-je. Et pourquoi aller chez elle ? sur quoi me renseigner ? Pourquoi, cette foi qu'à bon escient j'avais en elle, devait-elle l'avoir en moi, en ma « pureté » ? Pourquoi n'aurait-elle pas craint mon impétuosité ? n'aurait-elle pas éprouvé le besoin d'une présence protectrice ? Oui, elle m'a laissé m'épancher devant Tatiana, elle savait que Tatiana écoutait (car Tatiana ne pouvait pas ne pas écouter), elle savait que l'autre se moquait de moi, – c'est affreux, affreux ! Mais… mais s'il n'y avait pas moyen d'éviter cela ? En quoi est-elle coupable ? Moi-même, je lui ai menti à propos de Kraft ; je l'ai trompée, parce qu'il n'y avait pas moyen d'éviter cela, et ce fut un mensonge innocent… Mon Dieu ! et moi, moi-même, qu'ai-je fait tout à l'heure ? est-ce que je

ne l'ai pas traînée devant cette même Tatiana ? n'ai-je pas tout raconté à Versilov ?… Mais quelle animosité en son cœur contre cette femme ! Quel drame a-t-il pu se passer entre eux ? Naturellement c'est l'amour-propre qui doit être la cause de tout. Versilov n'est capable d'aucun autre sentiment que l'amour-propre !…

Je rentrai chez moi extrêmement surexcité et, je ne sais pourquoi, extrêmement gai, quoique un peu confus. Craignant de me perdre en analyses, je m'ingéniai à me distraire. Je me rendis chez l'hôtesse : effectivement, il y avait discussion entre elle, très capricieuse comme toutes les poitrinaires, et son mari. Je les réconciliai, puis allai trouver le locataire récalcitrant, un employé de banque, brute égoïste, du nom de Tcherviakov, que je n'aimais pas du tout, mais avec qui j'étais en bons termes, ayant la bassesse de me moquer souvent de Pierre Hippolytovitch en sa compagnie. Je le dissuadai de déménager. J'achevai de pacifier l'hôtesse, et je tapotai si bien son oreiller qu'elle s'écria : « Pierre Hippolytovitch n'en a jamais su faire autant ! » Ensuite, de mes propres mains, et repoussant le concours de Pierre Hippolytovitch, je lui préparai dans la cuisine deux superbes cataplasmes sinapisés. Des larmes de reconnaissance me récompensèrent. L'ennui venait. Je compris que ce n'était pas par bonté d'âme que je manifestais un si beau zèle. Je plantai là tout, et réintégrai ma chambre.

J'attendais avec impatience Mathieu : je voulais éprouver une dernière fois la chance, et d'ailleurs sentais un immense besoin de jouer. Si je n'avais pas eu la ressource du jeu, il est bien possible que je n'eusse pas ré-

sisté au désir d'aller chez elle. Mathieu ne tarderait pas à arriver… Soudain la porte s'ouvrit ; Daria Onésimovna… Je fis une grimace étonnée, désignai un siège, interrogeai du regard. Elle ne disait rien, me regardait dans les yeux et souriait humblement.

— Ne venez-vous pas de la part de Lise ?

— Non. Je suis venue ainsi…

Je l'avertis que je devais sortir, à quoi elle me répondit qu'elle allait immédiatement s'en retourner. J'eus pitié d'elle… Je noterai ici qu'elle avait trouvé chez nous tous, chez maman et surtout chez Tatiana Pavlovna, beaucoup de compassion ; mais, après l'avoir placée chez Mme Stolbéiev, tous parurent l'oublier un peu, sauf peut-être Lise, qui allait la voir souvent. Personnellement ses sourires obséquieux me déplaisaient et aussi les contradictions de sa figure : même, il m'était venu à la pensée qu'elle n'avait pas longtemps regretté son Olia. Mais cette fois elle me faisait pitié.

Et voilà que, sans dire un mot, elle se baissa et, les bras jetés autour de ma ceinture, abattit son visage dans mes genoux. Elle saisit ma main ; je crus que c'était pour la baiser ; elle la porta à ses yeux, d'où de chaudes larmes jaillirent. Elle était toute secouée de spasmes, mais pleurait silencieusement. J'avais le cœur étreint, malgré le dépit que j'éprouvais. Elle m'embrassait en toute confiance, sans la moindre crainte que je me fâchasse, elle qui, un instant avant, me regardait avec inquiétude et servilité. J'essayai de la calmer.

— Mon cher petit monsieur, je ne sais que devenir. Aussitôt la tombée de la nuit, je ne puis plus tenir en place : la rue, l'obscurité m'attirent… Je sors… et il me semble que je vais la rencontrer dans la rue, dans l'obscurité. Je marche, et il me semble la voir… C'est-à-dire, c'est les autres qui marchent. Je les suis, et je pense : « C'est peut-être celle-là qui est mon Olia… » Et je pense, et je pense. Je m'ennuie. Je coudoie les gens comme une ivrognesse ; il y en a qui se fâchent. Je cache cela en moi, je ne vais chez personne. Même, si je vais chez quelqu'un, – je m'ennuie encore plus. Je passais devant chez vous ; j'ai pensé : « Tiens, j'irai chez lui ; c'est lui le meilleur…, et il y était. » Petit père, pardonnez-moi, pardonnez à une importune, je m'en vais tout de suite…

Elle se leva. Au même moment arrivait Mathieu. Je la pris dans mon traîneau et, en route, la déposai à l'hôtel Stolbéiev.

II

Ce soir du 15 novembre, c'était la troisième fois que j'allai chez Zerstchikov, capitaine, démissionnaire qui tenait un tripot de roulette et de baccarat. Je m'y plaisais mieux que dans des maisons de jeu plus mondaines ou trop ignobles. Le ton y était supportable : une sorte de décorum militaire.

Comme on sait, je ne suis pas fait pour n'importe quelle société. D'abord, je ne sais pas me tenir en public. Si j'entre quelque part où il y ait beaucoup de monde, j'ai la sensation que les regards crépitent sur ma peau en dé-

charges électriques. Dans une salle de jeu, notamment, je ne parviens pas à me donner une contenance : tantôt je reste à me reprocher l'excès de ma délicatesse et de ma courtoisie, tantôt je me lève et fais une grossièreté quelconque. Et j'enrageais de voir de manifestes drôles se tenir avec distinction. Dans ces milieux où tout m'écœurait, jeu, gain et gens, j'éprouvais pourtant une jouissance extrême, mais qui était une volupté de douleur.

Aujourd'hui encore je suis convaincu que, si l'on garde son sang-froid et qu'on ait le sens du calcul, il est impossible de ne pas vaincre la brutalité du hasard aveugle. Or, à chaque instant, je me laissais entraîner comme un gamin. « Moi, qui ai pu supporter la faim, je ne peux pas supporter le jeu ! » La conscience d'avoir en moi, si ridicule que je paraisse, ce trésor d'énergie qui les contraindra tous à changer d'opinion sur moi, cette conscience avait été, dès les jours de mon enfance humiliée, ma lumière et ma dignité, mon arme et ma consolation ; sans elle je me serais tué, tout enfant. Ainsi, pouvais-je ne pas être irrité contre moi-même à constater en quel être pitoyable je me changeais à la table du jeu ? Il fallait qu'à cette même table je me réhabilitasse. Voilà pourquoi je ne pouvais renoncer au jeu : je le vois nettement aujourd'hui… Enfin, je ferai encore un aveu : j'étais déjà corrompu ; il m'était déjà difficile de renoncer à un dîner de sept plats, à Mathieu, au magasin anglais et à l'opinion de mon coiffeur.

III

Je pris place au coin de la table et commençai à jouer de petites sommes. Je passai ainsi deux heures à un jeu indécis où, finalement, s'équilibraient à peu près gains et pertes : sur mes trois cents roubles, j'en perdais quinze. Ce résultat m'exaspéra par son insignifiance. Il s'était, d'ailleurs, produit un petit incident qui avait contribué à m'échauffer l'humeur. À ces tables de jeu, le filou abonde, et il arrive que ce soit un joueur honorablement coté. C'est ainsi qu'Aferdov, le joueur bien connu, est un voleur. Ce ne l'empêche pas de porter haut, et, il n'y a pas longtemps encore, je l'ai rencontré en ville conduisant une paire de poneys, à moi volée. De cela je parlerai plus tard, mais ce qui se passa dans la soirée où nous sommes n'en est que le prélude.

Pendant ces deux heures, je m'étais donc tenu à mon coin de table. À ma gauche était installé un ignoble godelureau, un petit juif, je crois, qui a des intérêts dans quelque chose et écrit dans je ne sais quoi. Je venais de gagner vingt roubles ; deux billets rouges s'étalaient devant moi, et soudain je vois mon juif en prendre tranquillement un. Je veux l'arrêter ; mais, de l'air le plus insolent et sans élever la voix, il m'annonce que c'est… son gain, qu'il vient de jouer et qu'il a gagné ; et, comme dédaigneux de continuer une conversation si mesquine, il détourna la tête. Comme par un fait exprès, j'étais mal disposé. Je crachai, me levai et passai dans la pièce voisine, lui abandonnant le billet rouge… Ce fut une grave faute, et qui devait avoir des conséquences : trois ou quatre joueurs avaient remarqué notre discussion et, à

me voir me désister si facilement, avaient dû me prendre pour un tricheur. Il était juste minuit. J'avais réfléchi ; un plan s'était organisé dans ma tête. De retour dans la salle de jeu, je changeai mes billets en demi-impériales, – plus de quarante pièces, que je partageai en dix tas : je mettrais consécutivement dix enjeux sur zéro, à quatre demi-impériales chacun. « Si je gagne, – ce sera ma veine ; si je perds, – tant mieux ! et je ne jouerai plus jamais. » Je ferai remarquer que, durant ces deux heures, le zéro n'était pas sorti une seule fois, de sorte que personne ne s'aventurait plus sur zéro.

Je jouais debout, les dents serrées. À la troisième mise Zerstchikov annonça zéro, – et l'on me compta cent quarante demi-impériales d'or. Il me restait sept mises, et j'avais continué, tandis que tout dansait autour de moi.

— Venez ici ! criai-je à travers la table à un vieux beau, blanc-moustachu sur un teint brique, qui depuis des heures perdait inexorablement ses modestes enjeux. C'est ici la veine !

— C'est à moi que vous parlez ?

— Oui, à vous, là-bas. Vous perdrez jusqu'au dernier kopek.

— Ce n'est pas votre affaire et je vous prie de ne pas me déranger.

Mais je ne tenais plus en place. Un officier lorgnait la somme amassée devant moi et disait à voix basse à son voisin :

— C’est singulier… zéro ! Non, je ne me risquerai pas sur un zéro.

— Risquez-vous, colonel ! m’écriai-je en engageant une nouvelle mise.

— Je vous prie, moi aussi, de me laisser tranquille. Gardez vos avis ! On n’entend que vous…

— Je vous donnais un bon conseil. Eh bien ! voulez-vous parier que le zéro va sortir de nouveau, et tout de suite. Dix pièces d’or, – voilà, je les mets… Voulez-vous ?

Et je poussai dix demi impériales.

— Un pari de dix pièces d’or ? Soit, je tiens contre tous que le zéro ne sortira pas.

— Dix louis d’or, colonel.

— Quels… louis d’or ?

— Dix demi-impériales, – en style élevé : louis d’or.

— Alors dites-le, que c’est dix demi-impériales et ne vous permettez pas de plaisanter avec moi.

Bien entendu, je n’espérais pas gagner le pari : il y avait contre moi trente-six chances pour une. La roulette tourna, – et, à la stupéfaction unanime, le zéro sortit. La gloire du gain m’enivra. Derechef me furent comptées cent quarante demi-impériales. Zerstchikov m’avait demandé si je voulais bien en accepter une partie en papier ; je lui avais répondu indistinctement je ne sais quoi, car j’étais désormais incapable de m’exprimer avec calme. La tête me tournait ; mes jambes étaient molles.

De la paume de ma main, je ratissai machinalement billets et or. À ce moment je vis entrer le prince et Darzan : ils arrivaient de quelque autre tripot, où, comme j'ai su plus tard, ils s'étaient fait décaver.

— Hé ! Darzan ! Ici la veine ! La veine est sur le zéro !

— J'ai tout perdu. Plus d'argent…, répliqua-t-il sèchement.

Quant au prince, il affectait de ne pas me voir.

— Voilà de l'argent ! criai-je, en montrant mon tas d'or. Combien voulez-vous ?

— Dites donc ! me rembarra-t-il, je ne vous ai pas demandé d'argent.

— On vous réclame, m'apprit Zerstchikov en me tirant par la manche.

Depuis un moment, en effet, le colonel, qui me devait sur pari dix demi-impériales, s'impatientait à m'appeler.

— Veuillez prendre ! grogna-t-il, cramoisi de colère. Je ne suis pas obligé de rester à votre disposition indéfiniment… Vous direz après que vous n'avez rien reçu… Comptez.

— Je vous crois, je vous crois, colonel, sans compter. Seulement, je vous en prie, ne criez pas si fort…

— Monsieur, je vous en prie, adressez vos discours à quelqu'autre, mais pas à moi ! Je n'ai pas gardé les cochons avec vous !

Il y avait déjà dans les groupes des exclamations à mi-voix :

— C'est singulier de laisser entrer des gens comme ça !… Qui est-ce ?… Un gamin…

Mais je n'écoutais pas : je jouais par liasses, à tort et à travers, mais plus sur zéro.

— Partons, Darzan, dit le prince derrière moi.

— Chez vous ? demandai-je en me tournant vers eux. Attendez-moi : nous sortirons ensemble… J'en ai assez.

J'avais gagné, et c'était un gain considérable.

— Halte ! m'écriai-je.

Et, les mains tremblantes, je me mis à empoigner l'or et à l'engouffrer dans mes poches, sans compter, puis je passai aux billets que je voulais caser ensemble dans mes goussets. Subitement la main potelée d'Aferdov, qui était assis à ma droite et jouait aussi de fortes sommes, se posa sur trois billets de cent roubles, et, les couvrant de la paume :

— Pardon, ceci n'est pas à vous, scanda-t-il sévèrement, mais d'une voix assez douce.

C'était cela dont je devais, quelques jours plus tard, subir la répercussion. Pour le moment, je jure que ces trois billets étaient miens ; mais, pour ma malechance, ma certitude se compliquait d'un dixième de doute, et, pour un honnête homme, c'est encore trop : or, je suis un honnête homme. Et puis, je ne savais pas alors

qu'Aferdov fût un voleur : j'ignorais jusqu'à son nom. De sorte que je pouvais, à la rigueur, admettre une méprise. De tout temps, j'avais dédaigné de compter les sommes qui s'accumulaient en désordre devant moi ; devant Aferdov, il y avait aussi de l'argent, – mais rangé et compté. Enfin tout le monde ici connaissait Aferdov ; on le prenait pour un capitaliste ; on s'adressait à lui avec égards. Tout cela m'influençait, – et, cette fois encore, on ne me vit pas m'insurger. Je me contentai de dire, les lèvres tremblantes :

— Je regrette beaucoup de ne pas me souvenir au juste… Mais il me semble certain que ces billets m'appartiennent.

— Pour dire de pareilles choses, il faut être sûr, et vous avouez ne pas vous souvenir au juste, prononça Aferdov insupportablement hautain.

Exclamations anonymes :

— Mais qui est-ce ? Comment tolérer pareille chose ?

— Ça ne lui arrive pas pour la première fois : tout à l'heure, là-bas, avec Rekhberg, il y a déjà eu une contestation pour un billet de dix roubles, siffla une petite voix lâche.

— Et bien, assez, assez ! exclamai-je. Je ne proteste pas, prenez ! Prince… Où sont donc le prince et Darzan ? Ils se sont en allés ? Messieurs, vous n'auriez pas vu partir le prince et Darzan ?…

Et, saisissant enfin tout mon argent, gardant même dans les mains des poignées de louis, je me mis en devoir de rattraper le prince et Darzan.

Ils avaient descendu l'escalier sans donner nulle attention à mes appels. Quand je les rejoignis (en passant, j'avais, le diable me prenne si je sais pourquoi, fourré trois demi-impériales dans la patte du suisse ahuri), on avait déjà fait avancer le trotteur du prince, et Serge avait pris place.

— Je vais avec vous, prince, et chez vous ! criai-je en saisissant le tablier.

Soudain devant moi Darzan sauta dans le traîneau, et le cocher, m'arrachant des mains le tablier, enveloppa ces messieurs.

— À la maison ! commanda le prince.

— Attendez ! hurlai-je en me cramponnant au traîneau.

Mais le cheval partit. Je roulai dans la neige… Il me sembla qu'ils avaient ri… Hélant la première guimbarde qui passa, je me lançai à leur poursuite.

IV

Pour m'exaspérer, la rosse se traînait lamentablement, bien que le cocher lui assénât sur le râble pour un rouble de coups de fouet – pourboire promis. Quand j'entrai chez le prince, il venait seulement d'arriver, – car il avait déposé Darzan à domicile : de sorte qu'il était

seul. Pâle de colère (sans doute, sa récente perte au jeu…), il marchait de long en large dans son cabinet.

— Encore vous ! dit-il.

— C'est pour en finir, monsieur. Comment avez-vous osé agir de la sorte avec moi ?

Il me regardait d'un air interrogateur.

— Si vous vouliez partir avec Darzan, expliquai-je en suffoquant, vous n'aviez qu'à dire que vous partiez avec Darzan ; mais vous avez fait partir le cheval, et je…

— Ah, oui, il me semble que vous êtes tombé dans la neige, et il se mit à rire.

— On répond à cela par une provocation : aussi faisons d'abord nos comptes.

D'une main fébrile, j'expulsai mon argent sur le canapé, sur la table de marbre, sur un livre ouvert, par liasses, par poignées ; plusieurs pièces roulèrent.

— Je crois, Dieu me pardonne, que vous avez gagné… Cela se voit à votre ton.

Jamais encore il ne m'avait parlé avec une telle volonté d'insolence.

— Il y a… je ne sais combien… il faudrait compter. Je vous dois près de trois mille roubles… ou combien ?… Plus ? ou moins ?

— Il me semble que je ne vous force pas à me rembourser.

— Mais, moi, je veux vous rembourser… Je sais que cette liasse est de mille roubles… (j'avais commencé à compter, mais mes mains grelottaient : j'interrompis le feuilletage). Inutile… Elle est bien de mille… Je la prends pour moi… Et tout le reste, tout ça, tout ça, prenez-le pour ma dette, pour une partie de ma dette : il y a là près de deux mille roubles, – peut-être plus !

— Tout de même vous en gardez une de mille, sourit le prince.

— En avez-vous besoin ? Dans ce cas… Je voulais… je croyais que vous ne voudriez pas… Mais puisque vous en avez besoin – voici…

— Non. Nul besoin, dit-il en se détournant avec mépris, et il se remit à arpenter la chambre. Puis, s'arrêtant soudain en face de moi, et sa face était atrocement durcie d'une provocation :

— D'où diable cette idée de me rendre mon argent ?

— Je vous le rends pour, à mon tour, exiger de vous des comptes !

— Allez-vous-en, avec vos éternels gestes et paroles ! (Il trépignait de rage.) Depuis longtemps je voulais vous chasser tous les deux : vous et votre Versilov.

— Vous êtes fou !

— Vous m'avez harassé, tous les deux, par vos phrases ! À propos de l'honneur, par exemple ! Pouah ! Depuis longtemps je voulais rompre… Je suis content, content, que le moment soit venu ! Je me sentais gêné et

je rougissais d’être forcé de vous recevoir… tous les deux ! Et maintenant, je ne me sens plus enchaîné par rien, par rien, sachez-le ! Votre Versilov m’excitait à attaquer Mme Akhmakov et à la déshonorer… Osez parler chez moi de l’honneur ! Vous êtes des gens sans honneur… les deux, les deux. Et vous, avez-vous jamais eu honte de prendre de l’argent chez moi ?

— Je prenais cet argent chez vous en camarade, avais-je commencé tout doucement. Vous me l’aviez offert vous-même, et j’avais cru en votre sincérité…

— Je ne suis pas votre camarade ! Ce n’est pas pour cela que je vous donnais de l’argent, et vous savez bien pourquoi je vous en donnais…

— Je prélevais sur le compte de Versilov ; c’était bête peut-être, mais je…

— Vous ne pouviez rien prélever sur le compte de Versilov sans sa permission, et je ne pouvais vous donner son argent sans sa permission… Je vous donnais mon argent ; et vous le saviez ; vous le saviez et vous le preniez ; et je supportais la haïssable comédie dans ma maison !

— Je savais… Qu’est-ce que je savais ?… De quelle comédie parlez-vous ?… Pourquoi donc me donniez-vous donc de l’argent ?

— *Pour vos beaux yeux, mon cousin !* répliqua-t-il en me riant au nez.

— Au diable ! hurlai-je. Prenez tout ! Prenez ces mille aussi ! Maintenant nous sommes quittes, et demain…

Et je lui jetai à la poitrine cette liasse que j'avais réservée pour me refaire. En trois pas énormes il fut sur moi.

— Oserez-vous dire, prononça-t-il d'un air farouche et en martelant les syllabes, que, lorsque vous preniez mon argent, vous ne saviez pas votre sœur enceinte de moi ?

— Comment ? Quoi ? m'écriai-je, et tout d'un coup mes jambes faiblirent, je m'affaissai sur le sofa.

Il me disait, plus tard, que j'étais devenu blanc comme un mouchoir. Mon esprit se troubla. Je me souviens qu'un temps assez long nous nous regardâmes. Une sorte de frayeur passa sur son visage ; il se baissa rapidement, me prit par les épaules et me soutint. Je me rappelle trop son sourire figé dans de la méfiance et de l'étonnement. Sûr de ma culpabilité, il ne s'attendait pas à un tel effet de ses paroles.

J'ai eu une syncope, mais brève. Revenu à moi, je me mis sur pieds, le regardai, tâchai de comprendre, – et subitement toute la vérité afflua dans mon esprit, clos depuis si longtemps ! Si l'on avait fait d'avance l'hypothèse de ces circonstances et qu'on m'eût demandé : « Que feriez-vous ? » – j'aurais certainement répondu : « Je le déchirerais en morceaux. » Mais il en advint d'autre sorte, et indépendamment de mon vouloir : tout à coup j'avais couvert mon visage de mes mains et j'avais commencé à pleurer à chaudes larmes amères. Dans le

jeune homme se retrouva un petit enfant. J'étais retombé sur le canapé et sanglotais. « Lise ! Lise ! Pauvre malheureuse ! » Le prince me croyait enfin.

— Dieu ! que je suis coupable envers vous ! s'écria-t-il douloureusement. Quelles horribles choses j'avais pensé de vous… Pardonnez-moi, Arcade Macarovitch !

Je me relevai, et, debout devant lui, voulus lui dire quelque chose, mais je me tus, sortis précipitamment…

De retour chez moi, je me jetai sur le lit, et, dans l'obscurité, pensai, pensai. Dans des moments pareils on ne pense pas avec harmonie et avec suite… Mes idées semblaient danser au bout d'un fil. Par moments, le chagrin me relançait ; je me tordais les mains : « Lise ! Lise ! » et de nouveau, je pleurais. » Je dormis d'un profond sommeil paisible.

CHAPITRE VII

I

Je me réveillai à huit heures du matin, m'enfermai à clef m'assis près de la fenêtre et laissai mes pensées fluer. Deux fois, la chambrière vint frapper à ma porte, mais je la renvoyai. Vers dix heures, on frappa de nouveau : j'allais me fâcher, – mais c'était Lise. Avec elle entra la servante, munie de mon café et qui se disposa à faire du feu. Tandis qu'elle allumait le bois dans le poêle, je marchais à grands pas dans ma petite chambre, sans engager la conversation et même en évitant de regarder Lise. La servante opérait avec une lenteur calculée, comme elles font toutes, diaboliquement, quand elles se sentent importunes. Lise, assise près de la fenêtre, m'examinait.

— Ton café deviendra froid, dit-elle tout à coup.

Je la regardai ; pas la moindre confusion, le calme complet, et même, un sourire sur les lèvres.

— Voilà les femmes ! avais-je envie de dire, et je haussai les épaules.

Enfin la domestique, son poêle allumé, voulut faire la chambre ; mais je l'évinçai avec emportement, et fermai la porte à double tour.

— Dis-moi, je t’en prie, pourquoi as-tu fermé si soigneusement la porte ? demanda Lise.

Je m’arrêtai devant elle :

— Lise, as-tu pu croire me tromper toujours ?

Elle rougit, mais ne me répondit pas, et elle continuait de me regarder dans les yeux.

— Attends, Lise, attends ! Oh ! que j’ai été sot ! Mais comment pouvais-je savoir ? Je te prenais pour un soleil, Lise, et comment aurait-il pu m’entrer dans la tête que… ? Te souviens-tu quand je t’ai rencontrée, il y a deux mois, chez lui et que nous avons marché dans le soleil et que nous étions heureux… – cela avait été déjà alors, cela avait été ?

Elle répondit d’une inclinaison de la tête.

— Ainsi tu me trompais déjà ! Ce n’est pas ma bêtise, Lise, c’est, plutôt que ma bêtise, mon égoïsme qui m’a aveuglé… et aussi ma croyance folle en la sainteté. Je ne regardais qu’en moi-même. Pourquoi aurais-je regardé en vous ? j’avais foi en vous tous : vous me sembliez si supérieurs à moi ! Hier à la maison, l’étrangeté de vos façons n’a pu me dessiller. Je n’ai pas eu le temps de comprendre tous ces sous-entendus.

Je me ressouvins de Catherine Nicolaïevna : je sentis comme un coup d’épingle au cœur, et je rougis. Naturellement, en ce moment je ne pouvais pas être bon.

— Mais de quoi t’excuses-tu, Arcade ? de quoi ? demandait Lise d’une voix douce et ferme.

— Je ne sais pas comment, dans des cas pareils, agit un frère… Oui, un pistolet au poing, on force le coupable au mariage… Mais nous ne sommes pas des gentilshommes, et lui il est prince : il ne voudra même pas entendre. Nous sommes des enfants naturels quelconques, sans nom, les enfants d'un valet de seigneur ; et les princes, est-ce qu'ils se marient avec des filles de valet ? Oh, quelle saleté !… Et toi, tu restes là à t'ébahir…

— Je crois que tu te tourmentes, disait Lise en rougissant de nouveau ; mais tu vas trop vite et tu te fais du mal.

— Je vais trop vite ? Je ne suis pas assez en retard, selon toi !… Oh ! maintenant je vois clair et tout le tableau est devant moi : le prince s'est imaginé que depuis longtemps j'avais deviné sa liaison avec toi, et que l'argent que je touchais soldait le déshonneur de ma sœur. Cela lui répugnait : – je l'excuse… Et tu as permis tout cela, tu ne m'as pas prévenu ! Il me méprisait à tel point qu'il avait parlé de moi à Stiébielkov et me disait hier qu'il voulait nous chasser tous les deux, mon Versilov et moi. Et Stiébielkov donc ! « Anna Andréievna est… une sœur pour vous comme Elisabeth Macarovna », et encore : « Mon argent est meilleur… » Darzan doit savoir cela, lui aussi, si j'en juge à son ton d'hier soir… Tous, tous savaient, sauf moi !

— Personne ne sait rien ; il n'a rien dit à personne ; quant à ce Stiébielkov, qui le persécute, tout au plus a-t-il pu faire des suppositions… Je lui ai parlé de toi plusieurs fois, et il me croyait : il était convaincu que tu ne savais rien.

— Ah ! hier, du moins, je me suis acquitté envers lui de ce fardeau d'argent ! Lise, maman le sait ? Mais comment ne saurait-elle pas ? Hier, hier, comme elle s'est soulevée contre moi !… Ah ! Lise ! Est-ce possible que tu te croies dans ton droit, et que tu ne t'accuses nullement ? Je ne sais ce que l'on pense maintenant sur ces choses et quelles sont tes idées, tes idées sur moi, sur maman, sur le père… Le sait-il, Versilov ?

— Maman ne lui a rien dit : il n'interroge pas ; il n'aime pas interroger.

— Il sait, mais il ne veut pas savoir, – c'est cela, et c'est bien de lui ! Laisse-moi de côté aussi, Lise ; mais la mère ? la mère ? Est-ce que tu n'as pas pensé, Lise, que ta conduite était une leçon pour maman ? Cela m'a tourmenté toute la nuit. Elle doit se dire : « C'est parce que j'ai été coupable aussi, – telle mère, telle fille ! »

— Oh, que c'est méchant et cruel ce que tu viens de dire !

Ses larmes jaillirent ; elle se leva, alla vivement vers la porte.

— Attends, attends ! fis-je en l'enlaçant et je la forçai à se rasseoir.

— Soit, je te dirai tout. Ce n'est que par orgueil que je me taisais tout à l'heure ; mais maman et vous, je vous plains beaucoup plus que moi-même…

Elle n'acheva pas et se mit à pleurer.

— Assez, Lise, il ne faut pas, il ne faut rien. Moi… je ne suis pas ton juge. Lise, que dit maman ? Il y a longtemps qu'elle sait ?

— Je présume qu'elle sait depuis longtemps ; mais je ne lui ai avoué que depuis peu, quand ceci arriva dit-elle doucement, en baissant les yeux.

— Et elle ?

— Elle a dit : « Porte ton fardeau », ajouta encore plus doucement Lise.

— Ah, Lise, oui « porte ton fardeau ! » Ne tente rien contre toi, Dieu te garde !

— Je ne tenterai rien (et elle levait ses yeux sur moi)… Sois tranquille, ajouta-t-elle, c'est tout à fait autre chose.

— Lise chérie, je vois seulement que je n'y comprends rien, mais je viens de comprendre combien je t'aime. Lise, tout serait clair pour moi, excepté une seule chose : pourquoi l'as-tu aimé ? Comment pouvais-tu aimer un être pareil ? Voilà la question !

— Et, sans doute, cela t'a tourmenté aussi toute la nuit ? sourit doucement Lise.

— Attends, Lise, ma question était sotte, et tu plaisantes. Plaisante. Mais il est impossible de ne pas s'étonner : – toi et lui, quel contraste ! Lui, – je l'ai étudié, – il est sombre, méfiant, peut-être très bon, je l'admets, mais apte à un haut degré à voir, avant tout et dans tout, le mal (en cela, du reste, parfaitement semblable à moi !).

Il estime passionnément la noblesse. Il est enclin au repentir ; il passe sa vie à se repentir, mais il ne se corrige jamais (autre point commun entre nous, hélas !) Un tas de préjugés – et pas une idée. Il voudrait accomplir un exploit, et il se perd en bagatelles. Pardon, pardon, Lise, je suis, du reste, un imbécile : en disant ces choses, je te fais du chagrin…

— Le portrait aurait pu être exact, avait souri Lise, mais tu es trop aigri contre lui, et cela trouble la ressemblance. Oui, il est méfiant et maladif, et sans moi il serait devenu fou ; s'il m'abandonne, il deviendra fou ou se suicidera… Il me semble qu'il l'a compris et qu'il le sait, ajouta-t-elle, comme pour elle-même et pensive. – Oui, il est continuellement faible, mais des faibles de sa sorte sont capables quelquefois d'une grande action… Tu as parlé de pistolets, Arcade : il ne faut rien de cela, et je sais moi-même ce qu'il en sera. Ce n'est pas moi qui cours après lui ; c'est lui qui me suit. Maman pleure, et dit : « Si tu deviens sa femme, tu seras malheureuse, – il cessera de t'aimer. » Je ne le crois pas : malheureuse, il se peut que je le sois ; mais il ne cessera pas de m'aimer. Ce n'est pas dans cette crainte que je lui refusais mon consentement, mais pour une toute autre cause. Enfin, aujourd'hui, je lui ai dit : « Oui, je serai ta femme. » Arcade, sais-tu… hier (ses yeux brillaient et elle jeta ses bras autour de mon cou), – hier il est allé chez Anna Andréievna et lui a dit avec toute sa franchise qu'il ne pouvait l'aimer… Et c'est fini maintenant de cette pensée ! Il ne s'était occupé de rien ; tout cela était l'œuvre du prince Nicolas Ivanovitch. De plus, ses bourreaux, Stiébielkov et encore un, prétendaient lui forcer la main.

C'est pour cela que je lui ai dit : oui. Cher Arcade, ne t'offense pas de ce qui s'est passé hier : il est indisposé aujourd'hui et restera toute la journée chez lui. Il est véritablement souffrant, Arcade : ne pense pas que ce soit une échappatoire. Il m'a dépêchée auprès de toi pour te dire qu'il « avait besoin » de toi, qu'il avait beaucoup de choses à te dire et que chez toi, dans cet appartement-ci, vous seriez moins à votre aise pour causer. Ah ! Arcade, j'ai honte de le dire, mais en venant ici j'avais peur que tu aies cessé de m'aimer ! Tout le long du chemin j'ai fait des signes de croix. Et toi – tu es si bon, si gentil ! Je ne l'oublierai jamais. Je vais chez maman. Tâche de l'aimer un peu, hein ?

Je l'embrassai avec effusion.

— Je crois, Lise, que tu es… un caractère fort. Oui, je crois que c'est lui qui te suit, mais tout de même…

— Tout de même « pourquoi l'aimes-tu ? voilà la question ! », reprit-elle avec un sourire et en m'imitent. « Voilà la question ! » Et, exactement à ma manière, elle levait l'index entre ses yeux.

Nous nous embrassâmes encore ; mais, quand elle fut sortie, mon cœur de nouveau se serra.

II

« Eh ! qu'ai-je à me tourmenter ! pensai-je. Il en arrive autant à tout le monde… ou presque. Le cas, fâcheux, de Lise n'offre rien de tellement particulier… Et suis-je forcé de venger l'honneur de la famille ?… al-

lons… » Comme on voit, je n'excelle pas à faire le départ entre bien et mal. C'était le sentiment qui me sauvait : je savais Lise malheureuse, maman malheureuse, et je le savais par le sentiment quand je pensais à elles, et c'est pour cela que j'estimais mauvais tout ce qui était arrivé.

De ce jour jusqu'à la catastrophe de ma maladie, les destins me furent sévères. Ma lucidité courut des risques, et si j'avais fini par un crime (le crime, fut bien près de se consommer) les jurés probablement m'auraient absous. Les événements s'étaient précipités en rafale, et mes pauvres idées y tournoyaient comme des feuilles sèches. Je veux fidèle la relation que j'en fais après coup – on n'y cherchera donc pas une suite stricte.

J'avais décidé d'aller chez le prince Serge le soir même. La journée, je la passai chez moi… À la nuit, je reçus une carte postale de Stiébielkov, – trois lignes, me priant instamment de me rendre chez lui, le lendemain matin, pour affaires importantes… – Soit, on verra, nous avons le temps…

Il était déjà huit heures. Versilov, que j'attendais, n'était pas venu et ne venait pas. D'autre part, je ne pouvais pour le moment aller chez ma mère, et d'ailleurs je sentais que, de son côté, Versilov n'avait pas dû y paraître de tout le jour. Je sortis à pied. Chemin faisant, il me vint en tête de passer au cabaret d'hier. Versilov y était à la même place.

— Je savais que tu viendrais, dit-il, avec un sourire, – un sourire mauvais que depuis longtemps je n'avais pas vu sur son visage.

Attablé, je lui racontai les faits concernant Lise et le prince, mon histoire d'hier chez celui-ci après la séance de jeu, et je n'oubliai pas de mentionner mon gain. Il m'écouta, très attentif. Puis :

— *Pauvre enfant !* il se peut qu'elle n'y gagne rien. Mais, probablement, cela n'aura-t-il pas lieu… quoiqu'il soit bien capable…

— Dites-moi, comme à un ami : vous saviez cela, vous l'avez pressenti ?

— Mon ami, qu'y pouvais-je ? Tout cela – c'est affaire à la conscience d'autrui, même ce qui concerne cette malheureuse fillette. Je te le répète : à la longue, je suis devenu discret. En cas de malheur, toutefois, je ne refuserais pas de venir en aide à quelqu'un, dans la mesure de mes forces, sous réserve que je comprisse quelque chose à ce qui se passe… Mais toi, mon petit, tu n'as rien soupçonné, de tout ce temps ?

— Comment avez-vous pu, m'écriai-je (et un flot de sang me montait à la face) – comment avez-vous pu tolérer ma présence, me parler, me serrer la main, si vous me soupçonniez – et vous m'en soupçonniez, je le vois ! – de connaître la liaison de ma sœur, moi qui recevais de l'argent de son amant !

— De nouveau, – affaire de conscience, avait-il souri. Et sais-tu, ajouta-t-il de son air équivoque, sais-tu si je

n'avais pas peur, – comme toi, hier, dans un autre cas, – de perdre mon « idéal », et de trouver dans mon pétulant et honnête garçonnet une canaille ? Circonspect, je retardais le moment de la lumière crue. Pourquoi ne pas admettre en moi, au lieu de la paresse ou de la perfidie, quelque chose de plus innocent, même de bête, mais de plus noble ?… Et puis, *que diable !* à quel titre serais-je si exigeant pour mon fils ?… Enfin, une conversion obtenue de vive force n'eût pas été pour moi d'un haut prix.

— Et Lise, la plaignez-vous, la plaignez-vous ?

— Je la plains beaucoup, mon cher. Où prends-tu que je doive être si insensible ?… Au contraire, je tâcherai de toutes mes forces… Eh bien, et toi, comment vont tes affaires ?

— Laissons mes affaires ; pour le moment, il n'y a pas de « mes affaires »… Dites, pourquoi doutez-vous qu'il se marie ? Hier il a été chez Anna Andréievna et a positivement ôté tout crédit… à cette pensée bête… que le prince Nicolas Ivanovitch avait conçue… de les fiancer. Il a refusé positivement.

— Quand cela ? Et de qui tiens-tu le renseignement ?

Quand je lui eus raconté tout ce que je savais :

— Hum… Alors cela se passait seulement une heure avant… avant une autre explication… Hum… oui, certainement, une entrevue à ce sujet a pu avoir lieu, entre eux… mais, que je sache, rien ne s'est dit ni d'un côté ni de l'autre… Oui, certainement, il suffit de deux mots pour s'expliquer. Mais je vais te faire une communication

qui t'intéressera sûrement : – même si ton prince se fût avisé de lui demander sa main (et, en considération de Lise, j'aurais, entre nous soit dit, tâché d'empêcher ce mariage), Anna Andréievna se serait sûrement dérobée. Tu l'estimes et l'apprécies, n'est-ce pas ? C'est très gentil de ta part, et tu vas te réjouir de ce qui lui arrive : – mon cher, elle se marie, et moi, évidemment je bénirai l'union.

— Elle se marie ? Mais avec qui ? m'écriai-je, extrêmement étonné.

— Devine. Mais non, je ne veux pas te faire perdre ton temps : – avec le prince Nicolas Ivanovitch, ton cher vieux.

Je regardais de tous mes yeux.

— Il se peut qu'elle eût cette pensée depuis longtemps ; et j'imagine qu'elle l'a artistement polie sur toutes les facettes, continua-t-il avec nonchalance… Je présume que cela dut se passer juste une heure après la visite du prince Serge. Elle était tout simplement venue chez le prince et lui avait fait la proposition.

— Comment ! « elle lui avait fait la proposition » ? Vous voulez dire que c'est lui qui la lui a faite ?

— Oh, il en est incapable ! Elle, elle-même, et voilà pourquoi il est dans le ravissement. On dit que depuis il passe son temps à s'étonner que cette éventualité ne se fût pas présentée à son esprit. J'ai entendu dire qu'il était même quelque peu malade… de ravissement aussi, sans doute.

— Écoutez, vous dites cela d'un ton si railleur… Je ne peux presque pas y croire. Et comment a-t-elle pu s'offrir elle-même ? Qu'a-t-elle dit ?

— Sois sûr, mon ami, que je me réjouis de bon cœur, me répondit-il d'un ton congrûment sérieux. Il est vieux, d'accord ; mais il peut se marier, selon les lois et les usages, – et c'est encore l'affaire de la conscience d'autrui. Elle, elle est compétente. Quant aux termes qu'elle employa, je les ignore, mon ami. Sois sûr seulement, qu'elle a mené les pourparlers beaucoup plus dextrement que toi ou moi n'aurions su faire. Et, en somme, il n'y a dans l'aventure nul scandale : tout cela est *très comme il faut* au regard du monde. Assurément, elle désirait se faire une situation dans la société, mais aussi en est-elle digne. Crois-moi, elle a fait sa proposition d'une manière magnifique et excellente. C'est un type sévère, mon ami, une chanoinesse, comme tu la qualifiais un jour, « une demoiselle calme », comme je l'appelle depuis longtemps. Elle est presque sa pupille, tu le sais, et maintes fois elle a éprouvé ses bontés. Elle m'assurait depuis longtemps déjà qu'« elle le tenait en haute estime, le plaignait, sympathisait avec lui, etc. » – Bref, j'avais subi une préparation. Et j'ai été mis au fait officiellement, ce matin même, par mon fils, son frère, André Andréievitch, que tu ne connais pas, je crois, et que je vois juste deux fois par an. Il approuvait respectueusement sa démarche.

— C'est connu déjà ? Dieu, que je suis surpris !

— Non, on gardera la nouvelle secrète un certain temps… combien ? je ne sais pas au juste, – car je me tiens à l'écart.

— Mais. Catherine Nicolaïevna, maintenant… ? Cette complication n'est pas pour plaire à Bioring…

— Sur ce point, je n'ai pas de lumières spéciales… Quelle femme pourtant, cette Anna Andréievna ! Justement, hier matin, elle me demandait si j'aimais ou non Mme veuve Akhmakov. Te rappelles-tu, je te le racontais hier avec étonnement. Elle n'eût guère pu se marier avec le père si j'avais épousé la fille. Comprends-tu maintenant ?

— Mais est-il possible qu'Anna Andréievna supposât que vous… pouviez vous marier avec Catherine Nicolaïevna ?

— Évidemment oui, mon ami ; mais, du reste… mais, du reste, il me semble qu'il est temps que tu ailles où tu veux aller. Moi, vois-tu, j'ai toujours mal à la tête. Je vais faire jouer *Lucie*. J'aime la solennité de l'ennui… Je t'aime mon cher, mais adieu ; quand je souffre de la tête ou des dents, je suis avide de solitude.

Sur mon visage parut une ride de souffrance ; je crois maintenant qu'il souffrait alors de la tête, surtout de la tête…

— À demain, lui dis-je.

— Qu'est-ce que cela veut dire : à demain, et qu'est-ce qu'il y aura demain ? sourit-il de travers.

— J’irai chez vous, ou vous viendrez chez moi.

— Non, je n’irai pas te voir, et toi, tu accourras chez moi…

Je ne prêtai pas grande attention à l’expression méchante de son visage. Un pareil événement !…

III

Le prince était réellement souffrant : il restait chez lui tout seul, la tête ceinte d’une serviette mouillée. Il m’attendait avec impatience ; mais ce n’était pas seulement à la tête qu’il avait mal, plutôt souffrait-il moralement. Avis : Tous ces derniers temps, et jusqu’au moment de la catastrophe, je rencontrai force gens surexcités au point de paraître presque fous : – moi-même dus subir la contagion…

Quand j’entrai chez le prince, les cordes vibraient faux dans mon âme. J’avais honte d’avoir pleuré devant lui, la veille. Et j’estimais que, de m’être laissé leurrer si complètement au sujet de Lise, il devait me tenir pour un triple sot. Mais je dois lui rendre cette justice : aussitôt que sa méfiance était brisée, il se livrait à plein cœur ; des traits d’une douceur presque enfantine, des traits de confiance et d’amour, apparaissaient en lumière. Il m’avait embrassé, les larmes aux yeux et s’était mis à parler de l’affaire… Oui, vraiment, il avait besoin de moi : dans ses paroles et dans l’enchaînement de ses idées il y avait beaucoup de désordre.

Il me donna pour ferme son intention de se marier avec Lise, et au plus vite.

— Le fait qu'elle ne soit pas née ne m'a pas préoccupé une minute, dit-il. Mon grand-père a épousé la fille d'un valet, une chanteuse du théâtre d'un propriétaire voisin. Évidemment, ma famille fondait sur moi certains espoirs, mais elle saura se résigner à les voir déçus. Je veux rompre, je veux rompre définitivement avec tout ce qui est mondanité, vivre autrement, mener une vie neuve ! Je ne comprends pas pourquoi votre sœur m'a aimé ; mais il est probable que, sans son amour, je ne serais plus de ce monde. Je considère notre rencontre à Louga comme providentielle. Je crois qu'elle m'a aimé pour… « pour l'immensité de ma chute »… Mais, comprendrez-vous cela, Arcade Macarovitch ?

— Absolument.

Je répondis cela d'une voix convaincue. J'étais assis dans un fauteuil devant la table ; lui, il faisait les cent pas dans la chambre.

— Je dirai par le menu les circonstances de notre rencontre. Cela commença par un secret de mon âme qu'elle seule a connu, car à elle seule je me suis décidé à le confier. Et tout le monde l'ignore jusqu'aujourd'hui. J'étais arrivé à Louga infiniment triste, et soucieux surtout de solitude. J'y vivais chez Mme Stolbéiev. C'était peu après avoir quitté le régiment de *** dont je faisais partie depuis mon retour de l'étranger (période d'Ems). À ce régiment, j'avais mené grand train, – et pourtant les autres officiers ne m'aimaient guère… Il faut que je vous

l'avoue : personne ne m'a jamais aimé… Il y avait là un cornette, un certain Stiépanov, personnage nul et même quelque peu stupide. Du reste, incontestablement honnête. Il avait pris l'habitude de venir chez moi ; je ne faisais pas de cérémonies avec lui : il passait dans un coin des journées entières, en silence et avec dignité, mais ne m'ennuyait en rien. Une fois je lui avais raconté une anecdote courante, et l'avais enjolivée de beaucoup de bêtises sur la fille du colonel, disant qu'elle avait un faible pour moi et que son père en passerait par où je voudrais. De quoi résulta une calomnie très compliquée et très odieuse. Elle était répandue non par Stiépanov, mais par mon ordonnance : ce soldat avait entendu tout ce qui concernait la jeune personne, et, quand il répétait ce récit absurde, il ne manquait pas de donner comme référence Stiépanov. Le colonel réunit chez lui ses officiers pour tirer au clair ces bavardages. C'est alors que la question fut posée à Stiépanov devant tout le monde : avait-il entendu ou non ? C'était pour lui un cas de conscience : – il dit toute la vérité. Eh bien, qu'ai-je fait alors, moi, prince de race millénaire ? J'ai nié, et j'ai dit à Stiépanov qu'il avait menti ; je le lui ai dit poliment : « il avait mal compris, etc. » Mon avantage sur lui consistait en ceci : du fait qu'il avait été mon hôte assidu, je pouvais dire sans trop d'invraisemblance qu'il s'était entendu avec mon brosseur. À cette articulation, il me regarda sans mot dire et haussa les épaules. Je n'oublierai jamais ce regard. Puis il avait immédiatement démissionné. D'un commun accord, les officiers lui firent une visite pour le prier de retirer sa démission. Deux semaines plus tard j'avais quitté le régiment : personne ne m'incitait à démissionner ; –

j'avais allégué des affaires de famille. Au début je m'accommodai fort bien de ma situation nouvelle ; je vivais à Louga, j'avais fait la connaissance d'Elisabeth Macarovna ; mais, un mois plus tard, je regardais déjà mon revolver. Je considère toute chose sous la face sinistre, Arcade Macarovitch. J'avais rédigé pour le commandant et les camarades du régiment la confession complète de mon mensonge, – réhabilitant ainsi Stiépanov. La lettre écrite, je me posai le problème : « envoyer et vivre, ou envoyer et mourir ? » Je ne parvenais pas à le résoudre. Un hasard, un hasard aveugle, après une courte et étrange conversation avec Elisabeth Macarovna m'avait rapproché d'elle. Jusqu'alors, quand je la rencontrais chez Mme Stolbéiev, nous échangions des saluts, rarement des paroles. Subitement je lui avais tout avoué. C'est alors qu'elle m'avait tendu la main.

— Comment trancha-t-elle la question ?

— Je n'expédiai pas la lettre. Ainsi en avait-elle décidé, raisonnant comme suit : envoyer la lettre, c'était accomplir un fort noble sacrifice et qui eût effacé les boues les plus indélébiles, mais encore fallait-il pouvoir le supporter ; or cela dépassait, affirmait-elle, les forces de quiconque. L'avenir eût été brisé, et, par suite, impossible la résurrection à la vie nouvelle. Passe encore si Stiépanov avait pâti ; mais point : la société des officiers le tenait pour indemne. En un mot, un paradoxe ; mais elle m'avait retenu, et je me suis donné complètement.

— Elle avait jugé en jésuite, mais en femme ! Elle vous aimait déjà…

— Résultat : je me suis donné ma parole de changer ma vie, d'être digne de moi-même et d'elle… Mais voici la fin : l'héritage me tourna la tête ; avec vous je courus les tripots ; les vanités mondaines reprirent un sens pour moi… Je tourmentais Lise, – oh ! honte !

Il se frotta le front et fit quelques pas dans la chambre.

— Nous sommes atteints l'un et l'autre, Arcade Macarovitch, du mal russe : ne savoir que faire, dès qu'on n'est plus dans l'ornière tracée par la coutume… Mais vous ne savez pas encore toute la profondeur de ma chute : j'aimais Lise, je l'aimais sincèrement et, en même temps, je pensais à Mme Akhmakov !

— Est-ce possible ? m'étais-je écrié avec douleur… À propos, prince, que m'aviez-vous dit, hier, de Versilov, qu'il vous excitait à commettre une lâcheté envers Catherine Nicolaïevna ?

— Peut-être exagérais-je. Et mes torts envers lui, du fait de ma méfiance, ne sont pas moins grands qu'envers vous. Mais laissons… Pensez-vous que, tout ce temps, depuis Louga, je n'aie pas été fidèle, mentalement, à mon idéal ? Il n'a rien perdu pour moi de sa beauté. Je me souvenais du serment que j'ai fait à Elisabeth Macarovna de renaître. Hier, quand il parlait ici des gentilshommes, André Pétrovitch ne me disait rien que je ne susse. Mon idéal subsiste : quelques dizaines d'arpents de terre (et seulement quelques dizaines, car il ne reste presque plus rien de l'héritage) ; ensuite, une rupture complète avec le monde et avec ma carrière ; une maison à la campagne

pour ma famille et moi… – être un laboureur ou quelque chose en ce genre. Oh ! dans notre race, cela n'est pas nouveau : le frère de mon père labourait sa terre lui-même ; mon grand-père aussi. Nous sommes aussi nobles que les Rohan, mais nous sommes pauvres. Et voilà ce que j'aurais appris à mes enfants : « Souvenez-vous que vous êtes gentilshommes, que dans vos veines coule le sang illustre des princes russes, mais ne soyez pas honteux que votre père ait labouré sa terre : il le faisait en prince. » Je ne leur aurais laissé pour fortune que ce lopin de terre, mais je leur aurais donné une instruction supérieure. Oh ! Lise m'aurait aidé beaucoup… Les enfants, le travail, oh ! combien nous avons rêvé de tout cela, ici même… Or, je pensais, en même temps, à Mme Akhmakov, que je n'aimais pas, pourtant, et à la possibilité d'un riche mariage mondain ! Et ce n'est qu'après avoir appris de Natschokine, hier, cette nouvelle relative à Bioring, que j'ai décidé de me rendre chez Anna Andréievna.

— Mais vous vous y êtes rendu pour refuser ? Voilà bien, une action honnête, je présume…

— Vous croyez ?… Vous ne connaissez pas encore ma nature ! Ou… ou il y a quelque chose là-dedans, que je ne comprends pas moi-même : car il y a, là-dedans, autre chose encore que la nature. Je vous aime sincèrement, Arcade Macarovitch, et, parce que j'ai été très coupable envers vous au cours de ces deux mois, je veux que vous, comme frère de Lise, sachiez tout cela : je m'étais rendu chez Anna Andréievna pour lui faire ma demande et non pour me désister.

— Est-ce possible ? Mais Lise disait…

— J'ai trompé Lise.

— Vous avez fait une demande en règle et Anna Andréievna l'a repoussée ? N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Les détails sont très importants pour moi, prince.

— Non, je n'ai pas fait de demande du tout, mais seulement parce qu'il était trop tard : elle m'a devancé, – me faisant comprendre à mots couverts que ma prétention désormais était vaine.

— De sorte que votre orgueil n'a pas souffert…

— Et le jugement de ma conscience, et Lise que j'avais trompée et… que je voulais abandonner ? Et ce serment fait à moi-même et à toute ma lignée ancestrale de renaître, de racheter mes vilenies ! Je suis malade depuis hier… Et maintenant, tout est fini : le dernier des princes Sokolski ira au bagne. Pauvre Lise ! Je vous ai attendu tout le jour pour vous révéler, comme au frère de Lise, ce qu'elle ne sait pas encore… Je suis un criminel : – complicité dans la contrefaction des actions du chemin de fer de…

— Qu'est-ce encore que cela ! Comment… au bagne ?

Je m'étais dressé et regardais hagard son masque terreux.

— Asseyez-vous, dit-il, et il s'assit lui-même dans un fauteuil en face de moi. D'abord, apprenez ce fait : il y a plus d'un an, ce même été d'Ems, de Lydie et de Cathe-

rine Nicolaïevna, quand je me rendis à Paris pour deux mois, l'argent, naturellement, me manquait. À ce moment rôdait autour de moi Stiébielkov, que, du reste, je connaissais déjà. Il me donna de l'argent, me promit de m'en donner encore, mais il sollicitait un petit service : il avait besoin d'un homme qui fût tout ensemble dessinateur, graveur, chimiste et je ne sais quoi encore, pour certain travail qui exigeait une grande habileté technique… Le fait est que je connaissais (nous avions usé nos culottes sur les mêmes bancs scolaires) un individu qui, compromis dans une affaire de faux, avait quitté la Russie et s'était réfugié à Hambourg. C'est sur lui que comptait Stiébielkov ; mais une recommandation était indispensable… Je lui accordai deux lignes – quelle importance cela avait-il ? – et n'y pensai plus… Depuis, j'avais rencontré Stiébielkov une fois, deux fois, – et il m'avait encore donné de l'argent : en tout, près de trois mille roubles. J'avais littéralement oublié cette affaire. Ici, je prenais chez lui de l'argent, à tout propos, en échange de traites ou contre gages, et il se tortillait humblement devant moi, comme un serf… Et voilà qu'hier j'apprends que… je suis un criminel.

— À quelle heure, hier ?

— Hier, un moment avant l'arrivée de Natschokine… C'était la première fois qu'il osait parler clairement d'Anna Andréievna. J'avais levé la main pour le frapper, mais il s'était dressé subitement et m'avait annoncé que j'étais son complice et que j'eusse à m'en souvenir, que j'étais un escroc comme lui… Si ce n'est pas là les mots mêmes, c'est du moins leur sens.

— Quelle bêtise ! Mais c'est un rêve ?

— Non, ce n'est pas un rêve. Il est revenu aujourd'hui chez moi et a précisé. Ces actions sont en circulation depuis longtemps, et il paraît qu'on commence à les saisir. Naturellement, je n'y suis pour rien, mais « pourtant, c'est vous qui avez donné cette petite lettre », – voilà ce que m'a dit Stiébielkov.

— Mais vous ne saviez pas pourquoi… Ou bien le saviez-vous ?

— Je le savais, répondit le prince tout doucement, en baissant les yeux. C'est-à-dire, voyez-vous, je le savais et je ne le savais pas. J'avais ri, j'étais gai. Je n'avais pensé alors à rien, d'autant que j'avais peu le loisir de penser à ces actions et que je ne me proposais pas d'en fabriquer. Mais, pourtant, ces trois mille roubles qu'il m'avait avancés alors, il ne me les avait pas portés en compte, et je n'avais pas protesté. Et du reste, qu'en savez-vous ? peut-être suis-je un faux-monnayeur. Je ne pouvais pas ne pas savoir : je ne suis pas un enfant. Je savais donc, mais cela m'amusait et j'avais de gaîté de cœur prêté mon concours à des criminels… et pour de l'argent ! Par conséquent je suis, moi aussi, un faux-monnayeur !

— Vous exagérez… Vous êtes coupable, mais vous exagérez !

— Il y a dans cette histoire un certain Gibielski, un jeune homme encore, une manière de clerc d'avoué. Il venait chez moi au nom de ce monsieur de Hambourg, pour des bêtises naturellement, je ne savais pas pourquoi. Dans ses discours, il n'était pas question

d'actions… Mais, néanmoins, deux documents de ma main étaient restés chez lui, – des billets, des billets de deux lignes, – mais qui certainement ont leur importance, – je l'ai bien compris aujourd'hui. Stiébielkov explique que ce Gibielski entrave tout, qu'il a volé de l'argent et qu'il doit émigrer ; et voilà qu'il a besoin de huit mille roubles, pas moins, pour sa fuite. Ma part de l'héritage est suffisante pour me libérer envers Stiébielkov, mais Stiébielkov prétend indispensable que je satisfasse ainsi Gibielski… En un mot, il faut que je me désiste de ma part de succession et paye, en surplus, dix mille roubles, – voilà leur dernier mot. Moyennant quoi, on me rendra mes deux lettres. Ils sont d'accord, c'est clair.

— S'ils vous dénonçaient, ils se livreraient eux-mêmes ! Ils ne vous dénonceront donc pas.

— J'entends bien. Aussi ne menacent-ils pas de me dénoncer ; ils se contentent de dire : « Certes, nous ne vous dénoncerons pas, mais, dans le cas où l'affaire serait connue, alors… » – voilà ce qu'ils disent ; c'est tout, – je crois que c'est suffisant. Mais supposons que je rentre en possession des billets : – cesserai-je pour cela d'être solidaire de ces escrocs ? Ah ! être leur compagnon toujours, toujours ! Mentir à la Russie, mentir aux enfants, mentir à Lise, mentir à sa conscience !…

— Lise sait ?

— Non, elle ne sait pas tout. Dans l'état où elle est, elle n'eût pas supporté ce choc… Ah ! que faire ?

— Écoutez, vous n'avez qu'une voie de salut. Allez chez le prince Nicolas Ivanovitch ; demandez-lui les dix

mille roubles, sans rien avouer ; convoquez vos deux pirates ; faites-vous livrer contre espèces les papiers compromettants… et ce sera fini ! toute l'affaire sera finie, et allez labourer ! et confiez-vous à la vie !

— J'y avais pensé. Je n'attendais que vous pour prendre une décision définitive. J'irai donc chez lui. Savez-vous que jamais je n'ai emprunté un kopek à Nicolas Ivanovitch. Il est bon pour notre famille ; mais moi, moi personnellement, je ne lui avais jamais demandé d'argent. Maintenant je m'y résigne. Remarquez que, Sokolski tous deux, ma lignée est plus haute que la sienne : eux – c'est la branche cadette, bâtarde même, presque discutable… Nos ancêtres étaient en dissension. Au temps de la réforme de Pierre, mon bisaïeul, Pierre aussi, était et resta vieux-croyant : il errait dans les forêts de Kostroma. Ce prince Pierre avait épousé en secondes noces une manante : c'est alors que ces autres Sokolski prirent du lustre ; mais… de quoi parlé-je !

Il était très fatigué, semblait divaguer.

— Calmez-vous donc, dis-je en me levant pour le départ ! – couchez-vous, c'est le plus pressé. Et le prince Nicolas Ivanovitch ne saura rien vous refuser, surtout maintenant, dans sa joie. Savez-vous l'histoire ? Non ? Une chose insensée : il se marie. C'est un secret, mais pas pour vous, naturellement.

Et je lui avais tout raconté, déjà debout et mon chapeau à la main. Il ne savait rien. Je ne peux exprimer quelle impression déprimante produisit sur lui cette nouvelle. Sans doute le refus d'Anna Andréievna avait-il hor-

riblement atteint son amour-propre : – il s'était cru si sûr d'emporter la place ! Peut-être aussi souffrait-il du remords d'avoir fait – et en pure perte ! – une démarche si cruelle pour Lise… Enfin, relevant la tête et orgueilleusement :

— M'avez-vous, par hasard, supposé assez vil pour demander de l'argent à l'homme qui me supplante auprès de cette femme ?… Allons, – tout est perdu maintenant. Le concours du vieillard était mon espoir dernier. Que cet espoir aussi périsse !

Et il avait souri d'un air fatal.

CHAPITRE VIII

I

Toute cette nuit-là, je rêvai au jeu. Je dirai la vérité : à chaque instant, au cours de la journée précédente, ma chance de la veille me revenait à la mémoire. Le gain m'avait mordu à vif. Suis-je donc né joueur ? En tout cas – avec des instincts de joueur. Maintenant même que j'écris tout cela, il m'arrive de passer des heures entières, muet, à suivre sur un tapis fictif l'enchevêtrement des hasards.

J'avais l'intention d'aller à dix heures chez Stiébielkov, à pied (j'avais, en conséquence, renvoyé Mathieu). Je buvais mon café, et j'étais de fort bonne humeur. La bonne humeur est chez moi assez anormale pour que je m'en inquiète. J'analysai donc le phénomène. Il avait pour origine ceci : « j'irais aujourd'hui chez le prince Nicolas Ivanovitch ».

La journée commença par une surprise. À dix heures juste, Tatiana Pavlovna entrait chez moi en coup de vent. Je me serais attendu à tout, sauf à sa visite. Son visage était farouche, ses mouvements désordonnés et si on lui eût demandé ce qu'elle venait faire là, elle eût sans doute été fort incapable de répondre. Le fait est qu'elle venait de recevoir une nouvelle qui la suffoquait. Elle ne resta chez moi qu'une demi-minute, mettons une minute entière, mais pas plus. Elle s'était accrochée à moi.

— Ah, c'est ainsi alors ! Ah, le blanc-bec ! Qu'as-tu fait ? Est-ce que tu ne sais pas encore ? Il prend son café ! Ah, le bavard ! Ah, le moulin à paroles ! Amoureux en papier mâché, va ! On fouette des bonshommes comme toi, on les fouette, on les fouette !

— Tatiana Pavlovna, qu'est-il arrivé ? Maman… ?

— Tu le sauras ! cria-t-elle menaçante et, se précipitant vers la porte, elle disparut.

« Amoureux en papier mâché… amoureux en papier mâché…, me disais-je, – évidemment, parmi toutes ses imprécations, ce doit être le mot essentiel. Je vais me débarrasser de la corvée de Stiébielkov, – puis je me rendrai chez le prince Nicolas Ivanovitch : là doit être la clé de tout. »

Stiébielkov déjà savait tout sur Anna Andréievna, et son enthousiasme se déchaînait :

— … Voilà une gaillarde, celle-là ! Non… mais… quelle gaillarde ! Ah ! ce n'est pas comme nous… Nous restons là, et plus rien, plus personne ! Elle, elle a voulu boire de l'eau d'une source claire – elle a bu. Elle… elle… c'est une statue antique ! C'est… la statue antique de Minerve ; seulement elle marche et porte robe !

Je l'avais prié de passer à l'affaire. Toute l'affaire, comme je l'avais prévu, consistait en ceci : persuader au jeune prince d'aller solliciter l'appui financier du prince

Nicolas Ivanovitch. « Cela pourrait tourner très mal pour lui, et pas par ma volonté… Est-ce ainsi, ou non ? »

Il me regardait dans les yeux ; mais je ne lui laissai voir à aucun signe que je susse quelque chose de plus qu'hier et, par exemple, l'existence des « actions ». Et il me promettait de l'argent, « beaucoup, beaucoup ».

— … Seulement, – insistez auprès de lui pour qu'il fasse la démarche. – L'affaire est urgente, très urgente, extraordinairement urgente !

Discuter et disputer comme la veille, je m'en souciais peu. Je me levai donc, lui jetant pour toute pâture un « je tâcherai ». Tout à coup il m'étonna inexprimablement : comme j'étais déjà au seuil, il s'élança, m'enlaça par la taille, et commença à évacuer les dires les plus incompréhensibles.

J'omets les détails, les digressions. Le sens était tel : « le mettre en rapports, lui, Stiébielkov, avec Diergatchov, à la faveur de mes relations avec celui-ci ».

Je restais silencieux, attentif à ne me trahir par rien. Quand il eut fini, je l'avisai que je ne connaissais pour ainsi dire pas Diergatchov, n'ayant été le voir qu'une seule fois.

— Mais si vous avez été admis chez lui une fois, vous pouvez y retourner une autre fois. Est-ce vrai ou non ?

Avec calme, je lui demandai pourquoi il désirait faire la connaissance de Diergatchov… Et aujourd'hui encore je ne comprends pas comment tant de naïveté pouvait se

concilier avec sa rouerie professionnelle d'« homme d'affaires » (comme l'avait dénommé Vassine) et sa naturelle astuce… Il m'exposa sans fard que, chez Diergatchov, « sûrement se passaient des choses défendues, sévèrement défendues », et que, « par conséquent, s'il parvenait à se renseigner sur ces choses, il pourrait en tirer un certain profit ». Et, tout souriant, il cligna de l'œil gauche.

J'avais répondu évasivement, avait promis de « réfléchir », et m'étais empressé de me retirer. Les affaires se compliquaient. Je courus chez Vassine.

— Ah, vous… aussi ! dit-il en m'apercevant.

Sans m'attarder à l'énigme de son exclamation, j'avais abordé l'affaire, lui avais tout raconté. Il était visiblement frappé, mais il ne perdit pas son sang-froid.

— Il se peut que vous ayez mal compris.

— Non, le sens était clair.

— En tous cas, je vous suis extrêmement reconnaissant, ajouta-t-il d'une voix sincère… Oui, certainement, s'il s'est adressé à vous, c'est qu'il admettait que vous ne tiendrez pas devant une certaine somme.

— Ma situation, en effet, lui est trop connue : je jouais tout le temps, je me conduisais mal, Vassine.

— Je l'ai entendu dire.

— Ce qui me paraît le plus inexplicable, c’est que sur vous aussi il est renseigné : il sait que vous fréquentez là-bas.

— Il sait trop bien que je n’ai rien à y faire… Au surplus, ces messieurs ne sont que des causeurs, – rien de plus, – vous pouvez vous le rappeler mieux que personne.

Je sentais qu’il n’avait pas toute confiance en moi.

— En tout cas, je vous suis très reconnaissant, réitéra-t-il.

— On dit les affaires de Stiébielkov, quelque peu dérangées, – du moins ai-je entendu parler de certaines « actions »…

— De quelles actions avez-vous entendu parler ?

J’avais jeté dans le débat le mot « actions » pour en expérimenter l’effet : à une contraction presque imperceptible de sa figure, je vis que, sur ce point aussi, il savait quelque chose. Je n’avais pas répondu à sa question « quelles actions ? » : il s’abstint d’insister, et bifurqua.

— Comment va la santé d’Elisabeth Macarovna ?

— À merveille… Ma sœur vous a toujours estimé…

Un contentement brilla dans ses yeux : dès longtemps déjà j’avais deviné qu’il avait un faible pour Lise.

— Récemment, j’ai reçu la visite du prince Serge Pétrovitch, me dit-il soudain.

— Quand ?

— Il y a juste quatre jours.

— Pas hier ?

— Non, pas hier. (Il me regardait d'un air interrogateur.) Plus tard, peut-être vous donnerai-je des détails à ce sujet. Pour le moment, je veux simplement vous prévenir qu'il semble être dans un état d'âme anormal, et n'avoir pas… l'esprit très d'aplomb… Du reste, ajouta-t-il en souriant, j'ai eu, immédiatement avant votre arrivée, une autre visite.

— Le prince ?

— Non, pas le prince, je ne parle plus du prince. C'était André Pétrovitch Versilov… Vous ne savez rien ? Il ne lui était rien arrivé de particulier ? Il était fort agité, lui aussi.

— Il est possible qu'il lui soit arrivé quelque chose… Et que se passa-t-il entre vous ?

— Peut-être aurais-je mieux fait de ne rien vous dire… Mais il y a trop de mystère entre nous… Du reste, André Pétrovitch ne m'a pas imposé le secret. Et vous, vous êtes son fils, et je connais vos sentiments pour lui… Imaginez-vous qu'il était venu me demander si, dans le cas où, l'un de ces jours, bientôt, il aurait un duel, je consentirais à l'assister comme témoin. Naturellement, j'ai répondu non.

Je me rappelai tout à coup le ton dont Versilov m'avait dit la veille : « Je n'irai pas chez toi, mais tu ac-

courras chez moi ». Décidément, je devais, avant tout, me rendre chez le prince Nicolas Ivanovitch. Vassine, en me disant adieu me remercia encore une fois.

II

Le vieux prince était assis devant la cheminée, les jambes enveloppées d'un plaid. Il m'accueillit d'un regard interrogateur, comme étonné que je fusse là. Du reste il m'avait dit bonjour avec douceur, mais, à mes premières questions, avait répondu comme à regret. On eût dit qu'il cherchât à reconstituer ses souvenirs et il me regardait avec une curiosité inquiète. J'avais dit carrément que je savais déjà tout, et que j'étais content. Un bon et avenant sourire s'épanouit aussitôt sur ses lèvres ; la prudence et la méfiance s'envolèrent ; évidemment il oubliait déjà ses préoccupations de la minute précédente.

— Mon cher ami, je savais bien que tu serais le premier à venir et hier encore j'avais pensé à toi : « Qui va se réjouir ? Va-t-il être content ! » Et nul autre que toi. Ah ! les hommes… sont de méchantes langues ; mais peu importe… *Cher enfant,* c'est si grand et si beau… Mais tu la connais bien toi-même. Et Anna Andréievna a de toi tout à fait bonne opinion. Elle, c'est un visage grave et charmant de keepsake. C'est la plus ravissante des gravures anglaises… Il y a deux ans, j'avais une collection de ces gravures…

— Autant que je me souvienne, vous avez toujours prisé très haut Anna Andréievna.

— Mon ami, nous ne voulons nuire à personne. La vie avec les amis, les parents, avec les êtres chers au cœur, c'est un paradis. Tout le monde, est poète… Tu sais, en été nous irons à Soden, à Bad-Gastein. Il y a longtemps que tu n'étais venu ; mais qu'as-tu ? Je t'attendais. Aussitôt que je reste seul, je sens une sorte d'angoisse. Voilà pourquoi je ne dois pas rester seul. J'avais compris cela dès ses premiers mots. Oh ! mon ami, elle n'a dit que deux mots, – mais quel poème !… Du reste, tu es… son frère, presque son frère, n'est-il pas vrai ? Mon cher, ce n'était pas pour rien que je t'aimais ! Je jure que je pressentais tout cela. Je lui ai baisé la main et j'ai pleuré.

Il tira son mouchoir comme pour pleurer de nouveau.

— J'aurais pardonné à tous, mon ami, continuait-il à voix chevrotante. J'ai envie de pardonner à tout le monde… et il y a longtemps que je n'en veux à personne. L'art, *la poésie dans la vie*, et secourir les malheureux, – et elle, la beauté biblique. *Quelle charmante femme, hein ? Les chants de Salomon… non, ce n'est pas Salomon, c'est David, qui mettait une jeune belle dans son lit pour se réchauffer dans sa vieillesse. Enfin David, Salomon,* tout cela tourne dans ma tête – un gâchis. Toute chose, *cher enfant*, peut être sublime et en même temps ridicule. *Cette jeune belle de la vieillesse de David… c'est tout un poème* et Paul de Kock en aurait fait une *scène de bassinoire*, et nous aurions tous ri. Paul de Kock n'a ni mesure ni goût, quoiqu'il ait du talent… Catherine Nicolaïevna sourit… J'ai dit que nous n'ennuierons personne. Nous avons commencé

notre roman, – qu'on nous laisse l'achever ! Un rêve, soit – mais qu'on ne nous enlève pas ce rêve.

— Comment cela, un rêve, prince ?

— Un rêve ? Comment un rêve ? Eh bien, que cela soit un rêve, mais que l'on meure avec ce rêve.

— Oh ! prince, pourquoi mourir ? Vivre ! c'est maintenant qu'il faut vivre !

— Et qu'est-ce que je dis, moi ? Je répète cela tout le temps. Je ne sais pas pourquoi la vie est si courte. Elle est l'œuvre d'art de Dieu. Il l'aura voulue parfaite comme un poème de Pouchkine, et il sait que la brièveté est une condition de la beauté. Mais enfin ceux que la vie n'ennuie pas, il faudrait les laisser vivre plus longtemps.

— Dites, prince, c'est déjà officiel ?

— Non, mon cher, non, nullement !… C'est en famille, en famille, rien qu'en famille… Je me considère comme coupable envers Catherine Nicolaïevna. Oh ! Catherine Nicolaïevna est un ange… c'est un ange !

— Oui, oui !

— Oui, tu dis aussi oui ? Et moi qui pensais que tu étais son ennemi ! Ah ! à propos, elle m'a prié de ne plus te recevoir. Et figure-toi qu'à ton entrée j'ai tout à fait oublié cela.

— Que dites-vous ?… Pourquoi ? quand ?

Mon pressentiment ne m'avait pas trompé : – oui, je pressentais quelque chose de ce genre depuis la visite de Tatiana.

— Hier, mon cher, hier. Je ne comprends même pas comment tu as passé, car les mesures sont prises. Comment es-tu entré ?

— Je suis entré tout droit.

— C'est le plus probable. Si tu avais voulu entrer par ruse, ils t'auraient attrapé sûrement ; mais comme tu es entré tout droit, ils t'ont laissé passer. La simplicité, *mon cher*, est, au fond, la plus grande ruse.

— Alors, vous aussi, vous avez décidé de ne pas me recevoir ?

— Non, mon ami, j'ai dit que je ne m'en mêlais pas… C'est-à-dire j'ai donné mon consentement complet. Et sois sûr, mon cher garçon, que je t'aime trop. Mais Catherine Nicolaïevna avait exigé cela avec beaucoup, beaucoup d'insistance… Ah, mais voilà !

À ce moment, sur le seuil, parut Catherine Nicolaïevna. Elle était habillée pour sortir et elle passait chez son père, l'embrasser. M'ayant aperçu, elle s'arrêta, se troubla, fit demi-tour et sortit.

— *Voilà* ! s'écria le prince stupéfait et extrêmement ému.

— C'est un malentendu ! m'écriai-je. Un moment… Je… je reviens tout de suite, prince !

Je me précipitai dans l'appartement de Catherine Nicolaïevna ; mais le valet de chambre m'apprit qu'elle venait de sortir, qu'elle montait en voiture. Je me lançai dans le grand escalier. Catherine Nicolaïevna en pelisse était en train de le descendre, accompagnée d'un officier en uniforme, sans manteau, le sabre au côté ; par derrière venait un laquais, porteur du manteau. C'était le baron, le colonel, – un homme de trente-cinq ans, assez maigre, pas beau, élégance militaire, moustache rousse, sourcils roux. Son visage, trop long, avait une expression arrogante. Je décris *grosso modo* ce que je remarquai sur le moment. C'était la première fois que je le voyais. Je courus après eux dans l'escalier, sans chapeau et sans pelisse. Catherine Nicolaïevna, m'ayant aperçu, murmura vivement quelque chose à son cavalier. Il tourna la tête vers moi, et aussitôt fit un signe au suisse et au domestique. Celui-ci s'approcha ; mais je l'écartai de ma main et je les suivis sur le perron. Bioring mettait en voiture Catherine Nicolaïevna.

— Catherine Nicolaïevna ! Catherine Nicolaïevna ! exclamai-je comme un insensé (comme un sot ! comme un sot ! Oh, je me rappelle de tout… j'étais sans chapeau !)

Bioring se tourna férocement vers le domestique, donna un ordre bref. Je sentis que quelqu'un me saisissait au coude. À ce moment, la voiture s'ébranla ; je poussai un cri et voulus m'élancer derrière. Catherine Nicolaïevna, la tête à la portière, regardait et paraissait très troublée. Mais, dans le mouvement brusque que j'avais fait pour courir, j'avais involontairement heurté Bioring ;

je crois même que je lui avais marché sur le pied. Il poussa un cri léger, grinça des dents et, d'une poigne robuste, me saisit par l'épaule et me lança à trois pas. Cependant on lui avait donné sa pelisse. Il sauta dans le traîneau, me désignant du doigt au laquais et au suisse, qui me retinrent. L'un m'affubla de mon manteau ; l'autre, de ma coiffure. Je ne me rappelle plus ce qu'ils me disaient ; ils disaient quelque chose, et je restais là à les écouter sans rien comprendre. Et tout d'un coup je les avais plantés là et avais pris ma course.

III

Sans rien distinguer et bousculant les passants, j'étais enfin arrivé chez Tatiana Pavlovna. Ma mâchoire inférieure tremblait comme dans un accès de fièvre. Oui, j'étais vraiment en fièvre, et je pleurais… Oh ! être insulté de la sorte, – et en sa présence !

— Ah ! quoi ? On t'a chassé ? C'est bien fait, c'est bien fait ! prononça Tatiana Pavlovna.

Je m'affaissai sur le divan et, muet, je la regardais.

— Mais qu'a-t-il donc ?… Tiens, bois ce verre d'eau, bois ! Raconte : quelles niches encore as-tu faites là-bas ?

J'avais balbutié que l'on m'avait chassé et que Bioring m'avait poussé brutalement.

— Es-tu en état de comprendre quelque chose, ou pas encore ?… Tiens, lis, admire.

Et elle me mit sous le nez un billet où je reconnus l'écriture de Versilov. Quelques lignes terribles, scandaleuses, absurdes, criminelles.

À Catherine Nicolaïevna,

Madame,

Pour corrompue que je vous sache, j'osais croire que tous commanderiez à vos passions assez pour ne pas attenter aux enfants. Mais non, – et vous n'avez pas eu honte. Je vous avise donc que le document que vous savez bien n'a pas connu la bougie et qu'il n'a même jamais été entreposé chez Kraft. Veuillez vous le tenir pour dit, – et laisser tranquille cet adolescent. Épargnez-le : il n'est pas majeur ; ni d'esprit ni de corps il n'est développé : c'est encore un garçonnet. À quoi vous servirait-il ? Je m'intéresse à lui, et c'est de quoi je m'autorise pour vous écrire, – sans, d'ailleurs, m'illusionner sur le succès de ma démarche. J'ai l'honneur de vous informer que je fais tenir une copie des présentes au baron Bioring.

A. VERSILOV.

— C'est de moi qu'il parle ! et de ce que je lui ai révélé avant-hier ! m'étais-je écrié en fureur.

— C'est cela que tu avais révélé ! fit-elle, m'arrachant le billet.

— Mais… ce n'est pas ça, pas ça du tout que je disais !… Oh, mon Dieu, que peut-elle penser maintenant de moi ! Mais c'est un fou, il est tout à fait fou… Hier je

m’en suis bien rendu compte. Quand la lettre a-t-elle été envoyée ?

— Hier, et elle est arrivée à destination le soir même ; Catherine Nicolaïevna me l’a remise aujourd’hui.

— Il est tout à fait fou ! Versilov ne pouvait écrire ainsi. C’est le fait d’un fou ! Qui peut écrire de la sorte à une femme ?

— Un être, précisément, que la jalousie et la colère affolent, aveuglent… Ah ! tu ne le connaissais pas encore ! Mais il le payera cher. Il se met lui-même sous la hache ! Il ferait mieux de poser son cou sur les rails de la ligne Nicolaïevski, si sa tête lui est trop lourde. Et toi, pourquoi lui as-tu parlé. Qu’avais-tu à l’agacer ? Tu voulais encore faire le vantard.

— Mais quelle haine, quelle haine ! et pourquoi, pourquoi ? Et contre une femme ! Que lui a-t-elle fait ?

— Quelle haine… répéta Tatiana en me singeant avec une ironie furieuse.

Le rouge me monta de nouveau au visage. Mais une idée soudaine m’illumina à demi. Je regardai Tatiana, interrogatif.

— Va-t’en ! cria-t-elle en se détournant et en secouant la main. J’en ai assez de vous tous. Assez ! assez ! Que je ne vous voie plus. Il n’y a que ta mère que je plaigne…

Naturellement je courus chez Versilov. Mais quelle perfidie ! quelle perfidie !

IV

Versilov n'était pas seul. Voici. Il avait, en effet, communiqué au baron Bioring copie de cette lettre, et il pouvait donc s'attendre à ce que son algarade eût des suites. En conséquence il avait pris ses mesures. Dès le matin il avait transféré maman et Lise en haut, dans le « cercueil » ; les chambres, surtout notre « salon », avaient été faites avec soin. Et, effectivement, à deux heures de l'après-midi, s'était présenté un baron R…, colonel, un monsieur de quarante ans, d'origine allemande, long, maigre, d'apparence robuste, un peu roux, comme Bioring, et un peu chauve. C'était un de ces barons R…, si nombreux dans l'armée russe, tous gens fiers de leur blason, ultra-zélés dans le service, vivant de leur solde. Je n'avais pas entendu le commencement de leurs explications. Ils étaient assis, Versilov, sur le canapé devant la table, et le baron, par côté, dans un fauteuil. Celui-là parlait à dents serrées, mais avec calme ; celui-ci élevait la voix, esquissait des gestes, arborait un air hautain. En m'apercevant, il fronça les sourcils ; mais Versilov me fit accueil.

— Bonjour, mon cher. Baron, voici justement le très jeune homme dont il est question dans le billet incriminé. Sa présence ne fait pas obstacle à notre conversation… Mon cher, je suis même content que tu sois venu ; je te prie donc de t'asseoir dans ce coin… Ne vous dérangez pas, baron.

Muet, je pris place dans le coin, le plus possible dans le coin, et m'y tins placide jusqu'à la fin des débats…

— Je vous répète, baron, disait Versilov en séparant nettement les mots, que je considère Catherine Nicolaïevna Akhmakov, à qui j'ai écrit cette pénible lettre, non seulement comme une personne intégralement honorable, mais comme le parangon de la perfection !

— Un tel démenti de vos propres paroles ressemble à leur confirmation ! mugit le baron. Vous êtes positivement irrespectueux.

— Et pourtant, vous pouvez prendre mon désaveu au sens exact. Moi, voyez-vous, je suis sujet à des accès (je me soigne, je me soigne…) qui me dominent parfois…

— Ces explications sont inadmissibles. Je vous ai informé que la générale Akhmakov doit rester hors du litige, et, à chaque instant, vous la remettez en cause. Ce n'est pas d'elle qu'il est question. Le baron Bioring m'a chargé expressément de ne viser que ce qui le concerne seul, à savoir, votre insolent envoi de cette « copie », et le post-scriptum où vous vous déclarez prêt à répondre comme l'entend le baron Bioring.

— Mais il me semble que ce post-scriptum est clair.

— Vous ne vous excusez même pas et vous ne faites que répéter que vous êtes prêt à répondre comme nous l'entendrons. Vous vous en tireriez à trop bon marché ! Et la tournure que vous donnez à notre entretien m'amène à une conclusion que je vais vous faire connaître sans ambages : le baron Bioring ne peut engager avec vous une affaire d'honneur.

— Voilà qui est des plus commode pour votre éminent ami, et je dois dire que vous ne m'avez pas du tout étonné : je m'y attendais.

(Je ferai remarquer ici que, dès les premiers mots, il m'avait été évident que Versilov cherchait à lasser la patience de l'irascible baron.)

— J'ai entendu dire que vous pouviez être spirituel, mais la sagacité n'est pas encore de l'esprit.

— Une réflexion très profonde, colonel.

— Je ne vous demande pas de compléments, cria le baron, – et je ne suis pas venu pour échanger des paroles oiseuses ! Veuillez écouter. Le baron Bioring fut perplexe, au reçu de votre lettre, car elle relevait plutôt du médecin aliéniste. Et certainement on aurait pu trouver immédiatement des moyens pour vous… calmer. Mais, à la suite de réflexions particulières, il voulut bien faire preuve de condescendance et consentit à se renseigner sur vous. De ces renseignements, il appert que vous êtes exclu de la société et que votre réputation est plus que douteuse. Nonobstant, je me présente chez vous, et voilà que vous vous permettez de jouer sur les mots et que vous certifiez vous-même que vous êtes sujet à des accès. Assez ! La situation du baron Bioring et sa réputation se compromettraient dans cette affaire… Mais, monsieur, sachez, du moins, que, s'il y avait récidive, on trouverait immédiatement, pour vous mettre à la raison, des moyens radicaux. Nous ne vivons pas dans une forêt, mais dans un état bien organisé !

— Vous en êtes si sûr, mon bon baron R… ?

— Dites donc ! cria l'autre, en se levant, vous devez pourtant bien vous apercevoir que je ne suis pas « votre bon baron ».

Versilov se leva aussi.

— Derechef, je vous avise que ma femme et ma fille ne sont pas très éloignées… Faites-moi donc la grâce de modérer votre voix : ces cris pourraient arriver jusqu'à elles.

— Votre femme… diable… Si je me suis attardé, c'est dans l'unique but d'éclaircir cette odieuse affaire, continua le baron avec la même colère et sans baisser le ton… Assez ! Non seulement vous êtes exclu de la société des hommes convenables, mais vous êtes un maniaque, un vrai maniaque déséquilibré, et c'est bien ainsi que l'on vous avait dépeint ! Vous êtes indigne d'indulgence et je vous annonce qu'aujourd'hui même des mesures seront prises à votre sujet : on saura débarrasser de vous cette ville.

Il sortit à grandes enjambées, Versilov ne le reconduisait pas. Il restait debout, me regardait distraitement, semblait ne pas me remarquer ; tout à coup il sourit, secoua la tête et, prenant son chapeau, se dirigea aussi vers la porte. Je le saisis par la main.

— Ah, oui, toi aussi, tu es là ? Tu… as entendu ?

— Comment avez-vous pu faire cela ? Comment avez-vous pu déshonorer ainsi… ! Oh, tant de perfidie !

Il me regardait avec insistance, mais son sourire s'élargissait, passait au rire.

— Mais on m'a bafoué… devant elle ! Devant elle ! On m'a tourné en dérision, sous ses yeux, et lui… m'a poussé ! m'écriai-je.

— Vraiment ? Ah, pauvre garçon, que je te plains… Alors on s'est moqué de toi, là-bas !

— Vous riez, vous riez de moi ? Cela vous fait rire !

Il dégagea vivement sa main, mit son chapeau et, en riant d'un franc rire, il quitta l'appartement. Tout à coup j'aperçus maman ; elle était descendue et regardait timidement tout autour d'elle.

— Il est parti ?

Je l'embrassai sans rien dire et elle m'embrassa avec force ; elle se tenait serrée contre moi.

— Maman chérie, pouvez-vous donc rester ici ? Allons-nous-en tout de suite : je vous protégerai, je travaillerai pour vous comme un forçat, pour vous et pour Lise… Laissons-les tous, tous et allons-nous-en. Soyons seuls. Maman, vous rappelez-vous quand vous êtes venue chez Touchard et que je ne voulais pas vous reconnaître ?…

— Je me souviens, mon chéri ; toute ma vie, je fus coupable devant toi ; je t'avais mis au monde, mais je ne te connaissais pas.

— C’est lui qui est coupable, maman, c’est lui qui est coupable de tout ; il ne vous a jamais aimée.

— Si, il m’a aimée.

— Allons-nous-en, maman.

— Où puis-je aller loin de lui ? Est-ce qu’il est heureux ?

— Où est Lise ?

— Elle est couchée ; elle se sentait souffrante ; j’ai peur. Est-ce qu’ils sont bien fâchés là-bas contre lui ? Que va-t-on lui faire ? Où est-il allé ? Qu’avait cet officier à menacer ?

— Il ne lui arrivera, rien, maman, il ne lui arrive jamais rien, jamais rien ne lui arrivera et ne peut lui arriver. Il est fait ainsi ! Voilà Tatiana Pavlovna ; demandez-le-lui, si vous ne me croyez pas. (Tatiana Pavlovna venait d’entrer.) Adieu, maman. Je reviendrai chez vous bientôt, et quand je reviendrai, ce sera pour vous demander la même chose…

Je sortis… Je voulais être seul, seul.

V

Qui a besoin de moi et de quoi ai-je besoin maintenant ?… Machinalement, car je ne pensais pas du tout à lui, je me traînai jusque chez le prince Serge Pétrovitch. Il était absent. Je dis à Pierre (son domestique) que je l’attendrais dans son cabinet.

Assis sur le canapé et accoudé à la table, je laissai glisser mon esprit dans un chaos de contradictions et d'angoisses où se précisaient par moments les figures d'Aferdov, de Tatiana, de Versilov (pourquoi avait-il ri ?… sans doute il était maintenant au cabaret où grinçait *Lucie*…), de Catherine Nicolaïevna (et le document, que j'avais oublié de brûler !… mais, en rentrant chez moi, certes je le brûlerais à la flamme de la bougie, oui, de la bougie), de Stiébielkov, de Bioring, de Lise…

Il faisait nuit depuis longtemps et Pierre avait apporté les bougies. Il me demanda si j'avais mangé. Je me contentai d'agiter une main impatientée. Tout de même, une heure plus tard, il m'apporta du thé ; avidement j'en bus une grande tasse. Ensuite je m'informai de l'heure. Huit heures et demie –, et je ne songeai pas à m'étonner d'être là depuis cinq heures déjà.

— Je suis venu auprès de vous, trois fois déjà, dit Pierre, mais il m'a semblé que vous dormiez.

Je n'avais pas conscience qu'il fût entré. Effrayé d'avoir pu « dormir », je me mis à marcher par la chambre, pour ne pas « m'endormir » de nouveau. À la fin, je ressentis un grand mal de tête. Juste à dix heures entra le prince ; je l'avais tout à fait oublié, tout à fait.

— Vous êtes ici, et j'avais été vous chercher chez vous… J'ai lutté toute la journée et j'ai essayé de tout, – sans résultat. (N. B. – Il n'était pas allé chez le prince Nicolas Ivanovitch.) J'ai vu Gibielski, c'est un homme impossible. Voyez-vous, il faut avoir auparavant de l'argent et après on verra. Et si avec de l'argent on ne réussit pas,

alors… Mais j’ai décidé de ne pas penser à cela aujourd’hui. Trouvons seulement de l’argent aujourd’hui et demain nous verrons. De votre gain d’avant-hier pas un kopek n’est dépensé. Il y a trois mille moins trois roubles. Déduction faite de votre dette, je dois vous restituer trois cent quarante roubles. Prenez-les, plus sept cents pour compléter le mille ; je prendrai les deux mille autres. Allons chez Zerstchikov, et essayons de gagner dix mille roubles. Si nous échouons, – alors… Du reste, il n’y a que cela à faire.

VI

Jamais cette immonde et lugubre salle de Zerstchikov ne m’avait paru aussi lugubre et immonde. J’y restais cependant, – comme on subit un sort, comme on s’offre en sacrifice ou comme on accomplit un exploit ; – il n’est pas possible de dire que j’eusse alors toute ma raison, – et pourtant je n’ai jamais joué aussi raisonnablement que ce soir-là. J’étais silencieux, attentif et circonspect, pingre et, en même temps, hardi aux moments décisifs. Je m’étais placé de nouveau entre Zerstchikov et Aferdov ; cette place me répugnait, mais je voulais absolument mettre sur zéro et les autres places du zéro étaient prises. Il y avait plus d’une heure que je jouais, quand je vis le prince se lever, très pâle, et venir se poster en face de moi : il avait tout perdu et silencieusement il regardait mon jeu d’un œil hébété. Je venais de gagner. Zerstchikov me compta l’argent. Tout à coup Aferdov, sans rien dire, sous mes yeux, de la façon la plus impudente, prit, et joignit au tas de l’argent qui se trouvait devant lui, un de mes billets de cent roubles. Je poussai un cri et lui sai-

sis la main. Il se passait en moi quelque chose d'inattendu : c'était comme si toutes les terreurs et toutes les rancœurs de cette journée s'étaient concentrées en le fait de la disparition de ces cent roubles…

— C'est un voleur ! Il vient de me voler un billet de cent roubles, clamai-je.

Je ne décris pas la bagarre. Une histoire de cette sorte était une nouveauté ici : on se conduisait convenablement chez Zerstchikov et cela faisait la renommée de la maison. Mais j'étais hors de moi. Au milieu du bruit et des cris, la voix de Zerstchikov avait retenti subitement :

— Et pourtant l'argent n'y est plus, et il était là ! Quatre cents roubles !

Car un autre incident venait de se produire : l'argent de la banque avait disparu, sous le nez de Zerstchikov, – une liasse de quatre cents roubles. Zerstchikov indiquait l'endroit où l'argent « se trouvait à l'instant même » et cet endroit était contigu à celui qu'occupait mon argent, et beaucoup plus près de moi que d'Aferdov.

— Le voleur est là ! C'est lui qui a volé, fouillez-le ! clamai-je en désignant Aferdov.

— Tout cela vient de ce qu'on laisse entrer des inconnus, tonna une voix imposante. On laisse entrer sans recommandation ! Qui l'a introduit ? Qui est-il ?

— Un certain Dolgorouki.

— Le prince Dolgorouki ?

— C’est le prince Sokolski, cria quelqu’un, qui l’a présenté.

— Entendez-vous, prince, lui hurlai-je à travers la table : ils me prennent pour un voleur, quand c’est moi qui viens d’être volé ! Parlez-leur de moi, parlez donc !

Et voilà qu’il se passa quelque chose de plus affreux que tout ce qui m’était arrivé jamais : le prince me reniait. Haussant les épaules, – aux interpellations qui convergeaient sur lui, il avait répondu :

— Je ne me porte garant de personne. Je vous prie de me laisser tranquille.

Cependant, Aferdov demandait à grands cris à être fouillé. Et il retournait ses poches. Protestations :

— Non, non, le voleur est connu !

Et tout à coup, deux laquais me saisirent les mains par derrière.

— Je ne me laisserai pas fouiller, je ne le permettrai pas ! criai-je en me débattant.

On m’avait traîné dans la pièce voisine et, là, dans un cercle d’yeux brillants, on m’avait fouillé jusqu’au dernier pli…

— La roulette est interdite par la police, vociférai-je ; aujourd’hui même je vous dénoncerai tous !

On m’avait jeté ma pelisse et mon chapeau, on m’avait fait descendre un peu vite, et on avait ouvert devant moi, la porte de la rue.

CHAPITRE IX

I

Ainsi la journée se terminait par une catastrophe. Restait la nuit. Or, voici ce que je me suis rappelé de cette nuit-là.

Elle était claire, calme et froide. Je me hâtais, courais presque, mais pas vers mon logis. « Pourquoi rentrer chez moi ? On vit dans une maison, et je me réveillerais demain dans la mienne pour vivre encore ; mais est-ce qu'on peut vivre maintenant ? C'en est fait de la vie, on ne peut plus vivre maintenant. » Et je marchais par les rues sans souci d'arriver nulle part. J'avais chaud, et, à chaque instant, je déployais les pans de ma lourde pelisse de raton. Tout me devenait étranger. Il me semblait respirer l'air d'une autre planète, courir sur la surface de quelque lune. Les passants, les rues, la ville. « Maman et Lise ? Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait, maman et Lise ? Tout est fini, tout est fini, sauf ceci : je suis un voleur. Comment prouver que je ne suis pas… un voleur ? Partir en Amérique ? Mais que prouverai-je ainsi ? Versilov sera le premier à croire que j'avais volé ! L'idée ? quelle idée ? Qu'est-ce maintenant, une idée ? Dans cinquante ans, dans cent ans, chacun dira encore en me montrant : « Voilà… un voleur ; il inaugura son idée en volant à la roulette. »

De ma mésaventure éprouvais-je une rancœur bien authentique ? Je n'en jurerais pas. Dès ma prime enfance, lorsqu'on m'humiliait à vif, il me naissait aussitôt un désir incoercible de me vautrer orgueilleusement dans ma déchéance et d'aller au-devant des désirs de l'offenseur. « Ah ! vous m'avez humilié ? eh bien, je vais m'humilier plus encore ; regardez, admirez ! » Touchard me battait et voulait me montrer que j'étais un laquais et non le fils d'un sénateur : incontinent j'étais dans le rôle. Non seulement je l'aidais à s'habiller, mais, manœuvrant la brosse, je mettais en fuite la moindre poussière. Il m'arrivait de courir après lui, la brosse à la main, avec tant de feu que lui-même le devait réprimer : « Assez, assez, Arcade, assez ! » Lorsqu'il rentrait et ôtait son habit, cet habit je le pliais d'une main respectueuse et, pieusement, le couvrais d'un châle en soie quadrillée. Je sais que les camarades se moquaient de moi et me méprisaient pour ce zèle servile, mais c'est justement cela qui me plaisait : « Vous avez voulu que je sois un laquais, – eh bien, je suis un laquais ; un laquais… est un laquais. » Chez Zerstchikov j'avais crié à toute volée de fureur : « Je vous dénoncerai tous ; la roulette est défendue par la police ! » Eh bien, à l'origine de cette manifestation il y avait quelque chose du sentiment que j'ai dit. « Ah ! vous me prétendez voleur ? Soit. Et sachez donc que vous avez deviné ; je suis non seulement un voleur, mais un mouchard ! » Mais, bien entendu, je n'étais pas alors en veine, d'analyse : j'avais poussé un cri réflexe.

Dehors, je fus sans doute immédiatement en état de délire, – mais c'était un délire lucide : tels actes qu'il fallait que je commisse, j'en percevais pourtant l'absurdité.

Oui, un crime – et je savais que c'était un crime – se tramait dans la broussaille de mon esprit : et s'il ne s'accomplit pas, ce fut grâce au hasard.

Un mot de Tatiana Pavlovna me revint en mémoire : « Il aurait mieux fait d'aller sur la ligne Nicolaïevski, et de poser sa tête sur des rails ; on la lui aurait coupée. » Mais je chassai cette pensée. « Poser la tête sur les rails et mourir, et demain on dira : il s'est tué de honte d'avoir volé… » J'eus un sursaut de fureur : « Il n'est plus possible de me disculper ; commencer une nouvelle vie est non moins impossible. Donc : se soumettre, devenir un laquais, un chien, un policier, et cependant se préparer en douceur à un acte sonore, et, un beau jour, faire tout sauter, coupables, innocents, et, quand les survivants stupéfaits auront appris que le héros de l'affaire est ce jouvenceau qu'on avait appelé « voleur », se tuer.

Je me trouvais maintenant non loin du boulevard des Gardes à cheval, dans une ruelle bordée de hauts murs. Derrière celui de gauche s'étendait un chantier de bois qui le dépassait d'une toise. Je m'étais arrêté tout à coup et m'étais mis à réfléchir. Dans un étui d'argent, j'avais des allumettes-bougies. J'avais conscience de ce que j'allais faire, mais pourquoi je l'allais faire, je l'ignorais. « Escalader le mur est très facile ; voici une porte cochère, évidemment fermée depuis des mois, qui facilite la chose. Il ne passe personne : nul risque d'être vu. Je n'aurai même pas besoin de sauter de l'autre côté. Bien à califourchon sur le faîte, je n'ai qu'à étendre la main pour toucher le bois. Je n'ai qu'à arracher d'une pile une bûche de bouleau… pas même la bûche : son écorce.

Crac ! une allumette, l'écorce s'enflamme, et je l'insinue en bonne place. Puis je me laisse glisser dans la ruelle et reprends ma promenade, sans me presser, car l'incendie couvera un moment. » Avec joie je me mis à grimper ; au lycée, la gymnastique était ma spécialité ; mais j'étais en galoches et l'ascension s'annonçait laborieuse. Je m'agrippai à une saillie, lançai mon autre main sur la crête du mur et tentai un rétablissement sur les avant-bras : les points d'appui cédèrent, et je tombai à la renverse. Je suppose que ma nuque vint frapper le sol et que je restai sans connaissance une minute ou deux. Revenu à moi, je fermai machinalement les pans de ma pelisse, ayant ressenti tout à coup un froid insupportable, me traînai jusqu'à la porte cochère et m'accroupis dans l'encoignure. Mes pensées se troublaient, je m'assoupis. Comme à travers un songe je me ressouviens que retentit à mes oreilles un son de cloche lourd et bas, et que je t'écoutais avec enchantement.

II

La cloche sonnait une fois toutes les deux ou trois secondes, mais ce n'était pas le tocsin : c'était un allègre carillon… un carillon familier, celui qui sonnait à l'église Saint-Nicolas, à la vieille église rouge, voisine de la pension Touchard. Le soleil d'une fin de journée printanière inonde obliquement notre classe, et, dans l'annexe où, depuis un an, le marchand de soupe me tient à l'écart de la progéniture « des comtes et des sénateurs », moi, le sans famille, j'ai une visite, – la première depuis que Touchard m'hospitalise. J'avais, dès mon entrée, reconnu la visiteuse, quoiqu'elle n'eût rien dit d'abord qui impli-

quât qu'elle fût ma mère et quoique je ne l'eusse pas vue depuis ce jour où, dans une église villageoise (je dois avoir déjà parlé de cet incident), une colombe avait traversé la nef.

Elle était donc assise à côté de moi, et je m'étonnais qu'elle parlât si peu… Quelques années plus tard, j'ai su qu'à la faveur d'une absence de Versilov, elle était venue à Moscou de son propre mouvement, presque en cachette des gens aux soins de qui elle était confiée, et expressément pour me voir, – absorbant dans les frais de ce voyage le peu d'argent qu'on lui avait laissé… Elle défit un paquet qu'elle avait là : six oranges, plusieurs pavés de pain d'épice et deux pains français. Deux pains français… Je déclarai d'un ton pincé que notre « nourriture » était très bonne et que tous les jours on nous donnait pour notre thé un pain français tout entier.

— C'est égal, mon chéri, dans ma simplicité j'avais pensé : peut-être qu'on les nourrit mal dans cette maison… Ne m'en veuille pas, mon chéri.

— Et Antonia Basilievna (la femme de Touchard) sera froissée. Et les camarades vont se moquer de moi…

— Tu n'acceptes pas… Peut-être que tu les mangeras tout de même.

— Peut-être. Laissez…

Je n'avais même pas touché aux présents : oranges et pains d'épices restaient devant moi sur la table, et j'étais assis les yeux baissés, mais avec un air de dignité grande. Je supputais combien de moqueries je devrais

subir des « camarades » dès qu'elle serait partie, et peut-être de Touchard lui-même, – et il n'y avait pas dans mon cœur la moindre tendresse pour elle. J'examinais en-dessous sa vieille robe sombre, ses mains rugueuses, ses chaussures grossières, son visage hâve. Tout son front était rayé de petites rides ; – pourtant Antonia Basilievna me disait, le soir même, après le départ de ma mère : « Votre maman devait être, dans le temps, très jolie. »

Ainsi étions-nous assis, quand Agathe apporta une tasse de café sur un plateau (c'était l'après-dîner, et les Touchard étaient, comme d'habitude, en train de prendre leur café dans le salon). Mais maman avait remercié. (J'ai su plus tard que, dans cette période-là, elle ne prenait pas du tout de café : le café lui donnait des palpitations de cœur.) Les Touchard considéraient qu'ils faisaient preuve d'une extrême bienveillance en tolérant qu'elle me vît : – l'envoi de la tasse de café était donc de leur part une façon d'exploit où se magnifiaient leurs sentiments civilisés et leurs idées européennes. Et, comme par un fait exprès, il fallait que maman eût refusé !

Cependant Touchard, m'ayant fait appeler, m'avait enjoint de montrer à ma mère mes cahiers et mes livres, « pour qu'elle voie ce que vous avez acquis dans mon établissement ». Antonia Basilievna profita de ma présence pour, d'un air vexé et narquois, laisser tomber ces mots :

— Il me semble que notre café n'a pas plu à votre maman.

Muni de mes bouquins et paperasses, je retournai auprès de ma mère. Les enfants « des comtes et des sénateurs » s'étaient réunis dans la classe et nous dévisageaient. Il m'avait plu de me conformer aux instructions de Touchard. « Ceci, c'est les leçons de grammaire française ; ceci, les dictées ; la conjugaison des verbes auxiliaires *avoir* et *être ;* voici le cours de géographie, principales villes d'Europe et description de toutes les parties du monde, etc., etc. » Une demi-heure au moins je donnai des explications d'une petite voix égale, les yeux baissés débonnairement. Je savais que maman n'entendait rien aux sciences ni aux lettres ; peut-être ne savait-elle pas lire : – c'est pour cela que mon rôle me plaisait. Mais je ne réussis pas à la fatiguer : elle m'écoutait sans m'interrompre, avec une attention dévotieuse, de sorte que cela avait fini par m'ennuyer et que je m'étais tu. Son regard était triste et quelque chose de plaintif paraissait sur son visage.

Comme elle se levait enfin pour s'en aller, Touchard entra et, d'un air ridiculement grave, s'enquit : « était-elle contente des progrès de son fils ? » Maman balbutia des remerciements. Antonia Basilievna s'était jointe au groupe. Et voilà que maman se mit à les prier de « ne pas abandonner l'orphelin… il est maintenant comme un orphelin… témoignez-lui votre faveur…, » et, les larmes aux yeux, elle les saluait alternativement d'un salut profond, précisément comme saluent les « gens du peuple » lorsqu'ils sollicitent un seigneur d'importance. Les Touchard ne s'attendaient pas à cette manifestation : Antonia Basilievna s'adoucit et, selon toute probabilité, modifia les conclusions qu'elle avait tirées de la tasse de café

laissée pour compte. Touchard nous fit son exposé de principes : nulle différence entre les enfants qui sont ici ; ils sont ses propres enfants ; lui, est leur père ; il me met sur le même pied, presque, que les enfants des comtes et des sénateurs, et c'est bien à apprécier, etc. Maman, tandis que les paroles magistrales se déroulent, multiplie les saluts. Enfin, elle se tourne vers moi ; ses yeux sont en larmes. Elle dit :

— Au revoir, mon chéri !

Et elle m'embrasse, – je me laisse embrasser. Il est visible qu'elle voudrait m'embrasser encore et encore, me serrer contre elle. Mais a-t-elle eu honte devant le monde, ou a-t-elle deviné que j'avais honte d'elle ? Ayant encore une fois salué Touchard, elle se dirige rapidement vers la porte. Je reste sur place.

— *Mais suivez donc votre mère,* dit Antonia Basilievna, *il n'a pas de cœur, cet enfant !*

Et Touchard hausse les épaules, ce qui veut dire sans doute : « ce n'est pas pour rien que je le traite en laquais. »

Docilement j'étais descendu derrière maman ; nous étions sur le perron. Je savais qu'eux tous nous regardaient maintenant par la fenêtre. Maman s'était tournée vers l'église dont le clocher carillonnait, et elle avait fait trois grands signes de croix. Ses lèvres tremblaient. Elle se tourna vers moi et, impuissante à se contenir plus longtemps, elle prit ma tête dans ses mains et se mit à pleurer.

— Maman, finissez… c’est honteux… ils voient tout cela, de la fenêtre…

Elle se hâta…

— Eh bien, Dieu… eh bien, que Dieu soit avec toi… que les anges célestes te gardent, la Sainte Vierge, saint Nicolas… Mon Dieu, mon Dieu, répétait-elle en s’efforçant de faire sur ma tête le plus grand nombre de signes de croix en le minimum de temps, – mon chéri, mon chéri ! Mais, attends, mon chéri…

Plongeant la main dans sa poche, elle en tira un petit mouchoir quadrillé bleu, au coin fortement noué d’un nœud que vainement elle s’évertuait à défaire.

— Eh bien, c’est égal, prends le mouchoir avec : il est propre, il te servira peut-être ; il y a quatre pièces de vingt kopeks ; peut-être tu en auras besoin ; pardonne-moi, chéri, je n’en ai plus… pardonne-moi, mon chéri.

J’avais accepté le mouchoir.

Je voulais faire observer que Touchard et Antonia Basilievna nous entretenaient confortablement et que nous n’avions besoin de rien ; mais je m’étais retenu et j’avais empoché le petit mouchoir.

De nouveau elle s’était signée, de nouveau elle marmonnait une oraison, et tout à coup elle me salua de ce même salut dont elle avait salué les Touchard, – un salut profond, lent et long ; je ne l’oublierai jamais ! J’avais tressailli tout entier sans savoir pourquoi. Que voulait-elle signifier par ce salut : avouait-elle ainsi, comme

l'idée m'en vint beaucoup plus tard, qu'elle fût coupable envers moi ? Je ne sais. Mais, sur le moment, mon impression fut toute de honte : « ils sont en train de me regarder là-haut et Lambert va encore trouver prétexte à me battre. »

À la fin, elle partit… Les oranges et les pains d'épice avaient été engloutis en mon absence par les enfants des comtes et des sénateurs ; quant aux quatre pièces de vingt kopeks, Lambert me les confisqua à l'heure même et à l'instant même. – moyennant quoi il acquit à la confiserie gâteaux et chocolat ; je ne fus pas admis à la répartition.

Six mois s'étaient écoulés. Octobre arriva, tout pluie et bourrasques. J'avais oublié maman. Oh ! alors, la haine, une haine sourde contre tout, imbibait mon cœur. Je continuais de brosser Touchard, – avec un zèle servile qui égalait ma haine… Par un crépuscule triste, je faisais des fouilles dans mon casier, quand je découvris le petit mouchoir de batiste bleue dans le coin où je l'avais fourré naguère. Je le pris, l'examinai avec une certaine curiosité : l'angle avait conservé la marque du nœud et même l'empreinte du petit tas de pièces. Je remis le mouchoir à sa place et donnai un tour de clé. C'était la vigile de quelque fête. Les élèves après le dîner étaient partis en congé ; mais, cette fois, je ne sais pour quel motif, on n'était pas venu chercher Lambert. À cette époque, il me houspillait encore, mais il me communiquait maintes choses, et avait besoin de moi. Toute cette soirée-là, nous causâmes des pistolets de Lepage, que ni l'un ni l'autre n'avions vus, des sabres tcherkesses, de la façon

dont on les brandit, et du plaisir qu'il y aurait à constituer une bande de brigands. Puis il avait passé à sa conversation préférée, laquelle roulait sur certain sujet scabreux. Cette fois, elle me parut insupportable, et j'alléguai une migraine. À dix heures nous allâmes nous coucher. J'avais blotti ma tête sous la couverture, et de dessous l'oreiller j'avais retiré le petit mouchoir bleu : – car, une heure auparavant, l'ayant extrait de sa cachette, je l'avais fourré sous mon oreiller. Maintenant je le serrais contre ma figure, le baisais passionnément : « Maman », murmurai-je en me ressouvenant, et je sentais ma poitrine se serrer. J'avais fermé les yeux et je voyais son visage aux lèvres tremblantes ; je la voyais ensuite me signer devant l'église, et je m'entendais lui dire : C'est honteux, on regarde… « Petite maman, maman, une seule fois tu es venue auprès de moi… Petite maman, où es-tu maintenant, ma visiteuse lointaine ? Te souviens-tu de ton pauvre garçon, que tu étais venu voir… Montre-toi, une seule fois encore, fût-ce en rêve, que je puisse te dire combien je t'aime, que je puisse t'embrasser, baiser tes yeux bleus, te dire que je n'ai plus honte de toi, que je t'aimais déjà alors, et que mon cœur souffrait, mais que je croyais devoir me tenir comme un laquais. Tu ne sauras jamais, maman, combien je t'aimais alors ! Petite mère, où es-tu maintenant ? M'entends-tu ? Maman, maman, et te rappelles-tu la colombe au village ? »

— Qu'est-ce qu'il a encore celui-là ? grogna Lambert. Attends, tu vas voir ! Il nous empêche de dormir…

Il sauta à bas de son lit, s'approche de moi et se met à arracher la couverture.

— Tu pleurniches, pourquoi pleurniches-tu ? imbécile, veau ! Tiens, voilà pour toi !

Et il me bat, il me frappe, dans le dos, dans le côté, me fait mal, me fait toujours plus mal et plus mal et… j'ouvre soudain les yeux…

Le jour point. Tout scintille de givre. Je suis assis, recroquevillé plutôt, à peine vivant, roidi dans ma pelisse, et quelqu'un est auprès de moi, me réveille, en m'injuriant et en me travaillant les côtes du bout de sa botte. Je me soulève, regarde : un homme, pelisse d'ours, toque de zibeline. Le visage blanc et rose, où luisent les yeux noirs et d'où des favoris pendent, est pareil à un masque… L'homme s'est penché sur moi : des trous de son nez busqué la buée sort en filets qui s'élargissent. Il parle :

— Sacré bougre d'ivrogne ! imbécile ! tu vas geler comme un chien. Allons, lève-toi ! Debout, brute !

— Lambert ! je pousse ce cri.

— Qui es-tu ?

— Dolgorouki.

— Quel diable de Dolgorouki ?

— Tout simplement Dolgorouki !… Touchard… Celui à qui tu avais planté une fourchette dans la cuisse…

— Ha-a-a, s'écrie-t-il, en souriant d'un long sourire et tâchant de se rappeler (est-ce que, par hasard, il m'avait oublié ?) Ha ! Alors, c'est toi, toi !

Il me remet sur pieds ; et comme, engourdi encore, je titube, il me conduit en me soutenant de la main. Et je parle, je parle sans répit. C'est la joie qui me fait intarissablement bavarder : je suis si content d'avoir rencontré… Lambert ! Ce que j'ai pu lui dire, je n'en sais rien : je devais m'exprimer d'une façon bien précipitée et incohérente. Mais il m'écoutait attentivement et en me regardant dans les yeux… La première voiture que nous rencontrâmes, il l'arrêta, et quelques minutes après, j'étais au chaud dans sa chambre.

III

Tout homme a, dans un coin réservé de sa mémoire, le souvenir de quelque incident personnel qu'il tient pour fantastique, augural ou miraculeux : – Ce peut être un rêve, une coïncidence, un pressentiment, un oracle de diseuse de bonne aventure, que sais-je ? Ce sera pour moi cette rencontre avec Lambert, tant elle fut riche de conséquences.

La chambre où je me trouvais était une petite pièce très simplement meublée, – la chambre classique d'un garni pétersbourgeois de second ordre. Lambert, lui, était luxueusement vêtu. Sur le plancher, deux malles, encore à moitié pleines. (Il n'était à Pétersbourg que depuis peu.)

— *Alphonsine !* cria-t-il.

— *Présente !* répondit, de derrière le paravent qui masquait la région du lit, une voix fêlée à l'accent parisien.

On entendit le bruit mou de deux pieds nus, et, un instant après, apparut, ficelée au petit bonheur, *M*[lle] *Alphonsine,* étrange créature, brune, de haute taille, maigre comme un hareng, au visage long, aux yeux sauteurs et aux joues creuses, – un être affreusement usé !

— Plus vite ! (Il lui parlait en français.) Allons ! ouste ! du sucre, un verre, – vite ! Il est presque gelé. C'est… mon ami… Il a passé la nuit dans la neige…

— Malheureux ! gémit-elle en dressant des bras théâtraux.

— Hop ! hop ! lui cria Lambert comme à un chien, et, sans plus de gestes, elle courut exécuter l'ordre.

Il me tâta le pouls, me palpa le front, les tempes.

— C'est étonnant ! grognonnait-il. Comment n'es-tu pas gelé ? Au fait, tu étais enfoui sous ta pelisse ; tu étais là-dedans comme dans une niche.

Le vin chaud me conforta… À demi étendu sur le canapé, je me remis à bavarder, me grisant de paroles. De ce que je racontais je ne me souviens presque pas, et même, des pages entières de ce discours sont effacées de ma mémoire comme avec de la gomme. Y comprit-il quelque chose ? Du moins, je le reconnus plus tard, il dut y comprendre assez pour juger que des relations avec

moi étaient à maintenir. J'exposerai ultérieurement son calcul.

J'étais non seulement très loquace, mais, par moments, très gai. Je me rappelle ce soleil dont s'illumina la chambre quand on leva les stores, et le poêle qui grésillait – allumé par qui ? Je me souviens aussi d'un bichon noir que comprimait entre ses seins *Mlle Alphonsine*. Il me divertissait particulièrement, de sorte que, deux fois, interrompant mes récits, je m'allongeai vers la dame au chien. Sur un signe de Lambert, elle s'escampa derrière le paravent, emportant la bête.

Lui, se taisait. Il était assis en face de moi, penché, et m'écoutait sans me quitter des yeux ; de temps en temps il souriait, d'un long sourire à dents blanches, ou fermait à demi les paupières, comme pour concentrer son attention. Je n'ai conservé de souvenir net que de ceci : quand je parlais – et de quelle façon pâteuse ! – du « document », je voyais son masque se surtendre dans un désir de clarté ; même, il hasarda une question, – manœuvre imprudente, car, à toute interruption, je perdais le fil de l'histoire. Combien de temps restâmes-nous ainsi à causer ?… Tout à coup il se leva, appela Alphonsine.

— Il a besoin de repos, peut-être d'un médecin. Tout ce qu'il demandera, – accordé !… c'est-à-dire… *vous comprenez, ma fille ? Vous avez de l'argent*, – non ? Voilà !

Et, lui tendant un billet de dix roubles, il se mit, à chuchoter avec insistance, la menaçant du doigt, et sourcils froncés :

— *Vous comprenez… Vous comprenez ?*

Je voyais qu'elle tremblait devant lui.

— Je reviendrai, et toi, tâche de bien dormir, me sourit-il en coiffant son chapeau.

— *Mais vous n'avez pas dormi du tout, Maurice !* tenta de s'écrier Alphonsine d'un air pathétique.

— *Taisez-vous ! Je dormirai plus après.*

Il était sorti.

— *Monsieur, monsieur !* déclama-t-elle aussitôt, prenant une pose au milieu de la chambre : *Jamais homme ne fut si cruel, si Bismarck, que cet être qui regarde une femme comme une saleté de hasard. Une femme, qu'est-ce que ça, à notre époque ? « Tue-la ! » tel est le dernier mot de l'Académie française !*

J'écarquillais les yeux ; je voyais double, je voyais deux Alphonsine…

Soudain, je remarquai qu'elle pleurait. Je tressaillis, comprenant qu'elle me parlait déjà depuis longtemps, et moi, évidemment, j'avais dormi ou j'avais perdu connaissance.

— … *Hélas ! de quoi m'aurait servi de le découvrir plus tôt,* clamait-elle : – *et n'aurais-je pas autant gagné à tenir ma honte cachée toute ma vie ? Peut-être n'est-il pas honnête à une demoiselle de s'expliquer si librement devant un M*r*, mais enfin je vous avoue que, s'il m'était permis de vouloir quelque chose, oh ! ce serait de lui plonger au cœur mon couteau, mais en détournant les yeux, de peur que son regard exécrable ne fît trembler mon bras et ne glaçât mon courage !*

Il a assassiné ce pope russe, Mr ; il lui arracha sa barbe rousse ! – pour la vendre à un artiste en cheveux au pont des Maréchaux, tout près de la maison de M. Andrieux – hautes nouveautés, articles de Paris, linges, chemises – vous savez, n'est-ce pas ?… Oh, Mr, quand l'amitié rassemble à table épouse, enfants, sœurs, amis, quand une vive allégresse enflamme le cœur, je vous le demande, Mr : est-il bonheur préférable à celui dont tout jouit ? Mais il rit, Mr, ce monstre exécrable et inconcevable, et si ce n'était pas par l'entremise de M. Andrieux, jamais, oh ! jamais je ne serais… Mais quoi, Mr… ? qu'avez-vous, Mr ?

Elle se précipita vers moi : j'avais, il me semble, des frissons, peut-être une syncope. Je ne peux exprimer quelle pénible, quelle maladive impression me produisait cet être à demi dément. Peut-être s'imaginait-elle qu'on lui eût enjoint de me distraire : du moins elle ne me quittait pas d'une semelle ; elle déclamait, tourbillonnait ; moi, je me taisais depuis longtemps. Tout ce que j'ai pu dégager de ce fatras, c'est qu'elle était étroitement liée avec la *maison de M. Andrieux – hautes nouveautés, articles de Paris, etc.* qu'elle sortait peut-être de *la maison de M. Andrieux ;* qu'elle était éloignée pour toujours de *M. Andrieux par ce monstre furieux et inconcevable,* et qu'en cela consistait la tragédie… Elle sanglotait, mais il me semblait que ce fût sur commande ; par moments, je m'attendais à la voir se dissoudre comme une apparition ; elle prononçait les mots d'une voix écrasée, fêlée : le mot *préférable,* par exemple, elle le prononçait « préfér-a-able » et sur la voyelle « a », on eût-dit qu'une brebis bêlât… Revenu à moi, je la vis qui faisait au milieu de la chambre une pirouette, mais elle ne dansait pas, cette pi-

rouette était un jeu de scène en relation avec le récit. Tout à coup, elle avait ouvert le piano, – un vieux piano désaccordé, et ce furent des heurts de notes, de glapissantes roulades… Je crois m’être assoupi… Un jappement du bichon me réveilla. Pour un instant, la conscience de la réalité renaquit en moi, entière. Je me levai avec terreur.

« Lambert… Je suis chez Lambert ! » avais-je pensé et, saisissant mon chapeau, je me précipitai vers ma pelisse.

— *Où allez-vous, M^r ?*

— Je veux m’en aller, je veux sortir d’ici ! Laissez-moi, ne me retenez pas…

— *Oui, M^r !* confirma ardemment Alphonsine, tandis qu’elle m’ouvrait la porte du corridor. *Mais ce n’est pas loin, M^r,* ce *n’est pas loin du tout ! Ça ne vaut pas la peine de passer votre chouba ! C’est ici près, M^r !*

Dans le corridor, j’avais tourné à droite.

— *Par ici, M^r, c’est par ici !* vociférait-elle, implantant dans ma pelisse des doigts osseux, tandis que son autre main prétendait à m’orienter vers un retrait dont, pour le moment, je n’étais pas en quête.

Je courus vers l’escalier. Elle me poursuivait de clameurs :

— *Il s’en va, il s’en va !… Mais il me tuera, M^r, il me tuera !*

J'étais déjà dans l'escalier et, quoiqu'elle courût après moi, j'eus le temps d'ouvrir la porte de la rue. Une voiture passait : j'y pris place et donnai au cocher l'adresse de maman.

IV

Cette conscience des choses s'éteignit bientôt. Je me souviens vaguement d'avoir été hissé chez maman ; mais là, de nouveau, je perdis connaissance. Le lendemain, comme on me l'a raconté plus tard (mais de cela je me souvenais moi-même), ma raison avait eu une brève embellie. J'étais dans la chambre de Versilov sur son divan ; autour de moi : maman, Lise, Versilov ; celui-ci me parlait de Zerstchikov, du prince, me montrait une lettre, me calmait. Il me raconta dans la suite, qu'à chaque instant je prononçais avec effroi le nom d'un certain Lambert et que je croyais toujours entendre un aboiement. Vers le soir de ce deuxième jour j'eus un accès de fièvre… Mais il est un fait que je noterai ici, quoique je n'aie pu en avoir conscience tout de suite.

Lorsque j'eus quitté la salle de jeu et que tout se fut un peu calmé, Zerstchikov, déplorant son erreur, annonça tout à coup que la somme qu'il avait cru disparue se retrouvait dans le tas des autres billets, bref, que les comptes de la banque étaient justes. Le prince s'était alors approché de Zerstchikov et avait exigé impérieusement qu'amende honorable me fût faite sous forme épistolaire. Zerstchikov convint que cette exigence était

normale et, devant tout le monde, donna sa parole de m'envoyer dans la matinée une lettre explicative et les excuses de l'assemblée. Versilov reçut, en effet, de lui une lettre à mon nom, conçue dans ce sens et qui contenait mille trois cents et quelques roubles, que j'avais oubliés sur la table. L'affaire Zerstchikov était donc close, et ce ne laissa pas de contribuer à ma convalescence.

Le prince, dans la matinée de ce même jour, s'était présenté chez le colonel de son régiment : « Je suis un criminel, lui avait-il dit en substance, j'ai participé à la contrefaçon de titres financiers et je vais me livrer à la justice. » En même temps, il lui remettait un rapport où étaient consignés les faits.

On l'écroua.

Auparavant, il m'avait écrit la lettre que voici :

Mon précieux Arcade Macarovitch !

Je suis coupable envers ma patrie et envers ma famille : je m'exécute donc, moi, le dernier de la race. Comment ai-je pu m'accrocher à cette basse idée de me tirer d'affaire en jetant de l'argent à mes complices ? Devant ma conscience je serais resté criminel à jamais. Ces gens-là, à supposer même qu'ils m'eussent rendu les billets compromettants, ne m'auraient pas indéfiniment laissé tranquille. Vivre en contact avec eux, être toujours d'accord avec eux, – voilà le sort qui m'attendait ! Il était trop amer : et j'ai eu assez de fermeté (ou peut-être, seulement : de désespoir) pour agir comme j'agis aujourd'hui.

J'ai écrit aux officiers de mon ancien régiment pour disculper Stiépanov. Je ne prétends pas avoir accompli, ce faisant, un

exploit expiatoire : – il ne faut voir là que le testament d'un mort du lendemain.

Pardonnez-moi de m'être détourné de vous dans la salle de jeu : – la vérité est qu'à ce moment, je ne me sentais pas sûr de vous. Maintenant que je suis déjà un homme mort, il m'est facile de faire de tels aveux.

Pauvre Lise ! Elle ne sait rien de la décision que j'ai prise. Qu'elle ne me maudisse pas, mais qu'elle la comprenne. Quant à moi, je ne trouve pas de paroles pour lui expliquer quoi que ce soit. Sachez aussi, Arcade Macarovitch, que, hier matin, quand elle est venue pour la dernière fois, je lui ai avoué que je m'étais bien rendu chez Anna Andréievna dans l'intention de lui demander sa main. Je ne pouvais garder ce mensonge sur la conscience. Elle a pardonné, elle a tout pardonné, mais je n'ai pas cru à cette absolution : – à sa place je n'aurais pas pu pardonner.

Pensez à moi.

Votre malheureux camarade,
le dernier prince
SOKOLSKI.

Je restai neuf jours sans connaissance.

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

I

Au bout de neuf jours, je me réveillai, – ressuscité, mais corrigé, non point. Ma résurrection restait, d'ailleurs, toute animale, – et, gisant, horriblement faible, sur le lit de Versilov, je ne pouvais certes me formuler mon dessein de toujours, mais je le sentais vivre en moi ; et ce dessein était tel : m'éloigner d'eux à jamais. Non que je voulusse me venger de personne : – je voulais simplement ma force indépendante d'eux tous et du monde entier. Et, ironie, voilà que je me réconciliais avec tout le monde, ou presque. Mais je parviendrais à rompre les liens de cette réconciliation même.

En attendant je me taisais, et, m'astreignant à ne réfléchir à rien, du moins j'observais les êtres familiaux. Leur parti pris était évident de ne pas m'interroger, et l'on ne m'entretenait que de sujets futiles… Je voyais Lise plus rarement que maman, bien qu'elle vînt à mon chevet deux fois par jour. De leurs conversations et de leur physionomie, je conclus que souvent des affaires personnelles la retenaient hors de la maison. Cette idée seule de la possibilité d'affaires personnelles m'était pénible… Tatiana Pavlovna venait aussi me voir presque chaque jour, et sans se montrer très tendre, du moins ne m'injuriait-elle plus, – discrétion qui m'agaçait si fort que je lui dis tout brutalement :

— Vous, Tatiana Pavlovna, quand vous n'injuriez pas, vous êtes bien ennuyeuse…

— Soit, je ne viendrai plus chez toi, – et elle était partie.

J'étais enchanté : – une de moins !

En outre, je persécutais maman, m'énervais contre elle. J'avais un énorme appétit ; et je m'en autorisais pour gronder quand un plat arrivait en retard (en réalité cela ne se produisait jamais). Maman ne savait comment me satisfaire. Elle m'avait apporté la soupe et commençait, comme d'habitude, à me faire manger elle-même. Moi, tout en avalant, je ne cessais de murmurer. Et tout à coup j'eus du dépit de ma lâcheté. « Elle est la seule peut-être que j'aime et je la tourmente. » Mais, ma méchanceté ne se calmant pas, le sentiment de cette méchanceté me fit pleurer soudain, et elle, la pauvre, pensait que ce fût d'attendrissement : – elle se pencha vers moi et se mit à m'embrasser. J'en pris mon parti, mais, en cette minute, je la haïssais. Certes, j'ai toujours aimé maman ; et, en cette même minute brève où je la haïssais, je l'aimais encore : – mais l'être qu'on aime le plus, on l'offense avant tout autre.

J'exécrais spécialement le docteur. C'était un jeune homme orgueilleux, rogue, sans politesse. Je le supportai longtemps, mais une fois, à brûle-pourpoint, je lui déclarai, devant tous les nôtres réunis, qu'il venait en vain, que je guérirais fort bien sans son concours, que d'être matérialiste l'avait rempli de préjugés, d'où son incapacité à comprendre que la médecine n'a jamais par elle-

même guéri personne, qu'enfin selon toute probabilité il n'était qu'un ignare « comme tous ces théoriciens et spécialistes qui, ces derniers temps, ont si audacieusement levé le nez chez nous. » Le docteur se trouva très offensé (par cela seul il montra ce qu'il était). Cependant il continuait ses visites. Je déclarai alors à Versilov que si ce fâcheux persistait à paraître, je lui dirais des choses dix fois plus désagréables encore.

— Dix fois plus, objecta Versilov, c'est trop. Deux fois plus, je ne vois même pas comment tu y réussirais.

Je fus content qu'il eût remarqué les termes de la mercuriale dont j'avais secoué ce personnage.

Voilà un homme ! (Je parle de Versilov.) Lui seul fut cause de tout, – eh bien ! il restait le seul contre qui je ne me fâchasse pas. Ce n'est pas tant sa conduite à mon égard qui me rapprochait de lui, que le besoin que nous ressentions d'explications réciproques… et la notion, précisément pour cela, que mieux vaudrait ne jamais s'expliquer. Quel agrément de rencontrer, en pareil cas, un homme intelligent. Brièvement il m'avait parlé des lettres à moi adressées par le prince Serge et par Zerstchikov. Ayant décidé de me taire, je me bornai à lui poser deux ou trois questions. Il me répondit avec précision, sans paroles superflues et, ce qui vaut mieux encore, sans étalage de sentimentalité. J'avais horreur des démonstrations sentimentales.

Sur Lambert, je me tais, mais le lecteur a sans doute deviné que je pensais beaucoup trop à lui. Dans le délire, je parlais de lui parfois. Je compris bientôt que tout ce

qui le touchait était resté trouble même pour Versilov. J'en fus heureux et ma peur passa. Je me trompais pourtant, comme je l'ai reconnu plus tard à mon grand étonnement : il était, en effet, déjà venu prendre de mes nouvelles ; mais Versilov ne m'en avait rien dit ; et j'avais conclu que j'étais à jamais perdu pour Lambert. Dire que je pensais souvent à lui, c'est peu dire. J'y pensais non seulement sans dégoût, non seulement avec curiosité, mais même avec sympathie, comme s'il eût correspondu aux nouveaux sentiments nés en moi. Je me promis d'examiner cette question Lambert avant toute autre… quand je me déciderais à réfléchir. J'attirerai l'attention sur une bizarre lacune : j'avais tout à fait oublié le lieu de sa demeure. La chambre, Alphonsine, le bichon, le corridor, je me rappelais tout : j'aurais pu dessiner décor et acteurs, mais aurais été fort empêché de mettre sous mon dessin un nom de rue. Le plus étrange c'est que je ne me rendis compte de cela que le troisième ou quatrième jour de ma pleine conscience : quand j'eus enfin donné à mon esprit licence de réfléchir au cas Lambert.

Telles furent donc mes premières sensations. Peut-être portent-elles sur des choses futiles ; mais les choses importantes, ce n'est qu'ultérieurement qu'elles se formulèrent en moi, et non dans le temps que je me fâchais parce qu'on tardait à m'apporter un bouillon. Oh ! je me rappelle comme tout m'était triste alors, et comme je me sentais triste, surtout, quand je restais longtemps seul. Et eux, ayant enfin compris combien leur présence, d'autre part, m'agaçait, avaient pris le parti de me laisser seul de plus en plus…

II

Le quatrième jour, vers trois heures de l'après-midi, j'étais au lit. À mon chevet, personne. Le temps était clair et je savais qu'à quatre heures, quand le soleil déclinerait, ses feux rouges frapperaient dans l'angle du mur. Je le savais par l'expérience de la journée précédente, et que cela se réaliserait fatalement dans une heure, – certitude qui m'irrita jusqu'à la colère. Nerveusement je me tournai de tout mon corps, et soudain, dans le silence pesant, je perçus des paroles chuchotées : « Jésus, Notre-Seigneur, pardonnez-nous ! » que suivit un soupir profond ; ensuite tout se tut. Je levai la tête.

Déjà auparavant, – la veille et même l'avant-veille – j'avais cru remarquer quelque chose de particulier. Dans cette petite chambre où ordinairement se tenaient maman et Lise, évidemment il y avait quelqu'un d'autre. J'avais plusieurs fois, – soit de jour, soit de nuit, – entendu des sons particuliers, toujours soudains et fugitifs, puis instantanément s'établissait pour plusieurs heures un silence absolu, de sorte que mon attention ne restait pas en éveil. Je savais que Versilov couchait en ville pour me laisser sa chambre et que maman et Lise (pour que je fusse moins dérangé, pensais-je) s'étaient installées dans le « cercueil », mon ancienne chambre. Qui était donc là ? Avec une facilité à quoi je ne m'attendais pas (m'imaginant toujours sans forces), je me levai ; j'enfilai les pantoufles, m'affublai de la robe de chambre fourrée que m'avait sacrifiée Versilov, et me rendis, à travers le salon, à l'ancienne chambre à coucher des deux femmes. Ce que je vis me stupéfia, et je restai immobile au seuil.

Un vieillard tout blanc, à longue barbe, était assis sur le petit banc de maman ; il était adossé au bois du lit, et cependant, encore que manifestement malade, il se tenait si droit, qu'il semblait n'avoir besoin d'aucun soutien. Il portait par-dessus la chemise une pelisse courte ; ses genoux étaient enveloppés dans le plaid de maman, et il avait aux pieds des pantoufles. Il était très grand, large d'épaules, pâle, maigre, mais robuste encore ; ses cheveux étaient très fournis, mais assez courts. Il semblait avoir plus de soixante-dix ans. Près de lui, sur la table, trois ou quatre livres et des lunettes d'argent. Bien que je ne m'attendisse point du tout à le rencontrer, je devinai spontanément qui il était ; seulement je ne parvenais pas à comprendre comment il pouvait passer ses journées à côté de moi si discrètement que je n'eusse pas soupçonné son existence. En me voyant, il ne bougea pas ; il me regarda, en même temps que je le regardais, – mais, lui, sans la moindre marque de surprise. Puis, tout d'un coup il sourit et même, silencieusement, rit. Et, bien que son rire eut peu duré, un reflet de gaîté persista sur son visage, et principalement dans les yeux, très bleus, très grands, rayonnants, mais aux paupières bouffies par la vieillesse, lourdes, et entourées d'innombrables rides. Son rire m'impressionna plus que tout.

Il me semble qu'un homme qui rit est, dans la plupart des cas, assez déplaisant à regarder ; le rire comporte quelque chose de trivial et d'humiliant, à l'insu du rieur. Les gens ne connaissent pas davantage la physionomie qu'ils prennent en dormant. Chez certains dormeurs, le visage reste intelligent ; chez d'autres, même intelligents, il devient bête et par conséquent risible.

Beaucoup ne savent pas du tout rire. D'ailleurs il n'y a rien ici qui s'enseigne : c'est une faculté, et qui ne s'acquiert pas. Par son rire, tel se trahit complètement et découvre toute sa personnalité intime. Même un rire très intelligent parfois repousse. Le rire demande tout d'abord de la franchise : et où, chez les hommes, la franchise ? Il demande de la bonté : et presque tous rient méchamment. Le rire franc et inoffensif, c'est la gaîté : et chez quels hommes subsiste la gaîté ? Peuvent-ils s'amuser ? (Cette observation est de Versilov.) La gaîté constitue pour un homme le trait le plus caractéristique. Pendant longtemps vous ne démêlez pas un caractère et, tout à coup, l'homme rira bien franchement : toute son âme s'offre à vous comme sur la main. Ainsi, si vous voulez connaître un homme, étudiez non son silence, ni sa façon de parler ou de pleurer, ou de s'enflammer aux idées les plus nobles, mais étudiez-le plutôt quand il rit. L'homme rit bien ? c'est un brave homme. Notez d'ailleurs toutes les nuances : il est nécessaire, par exemple, que le rire de l'homme en aucun cas ne soit bête. Dès qu'il montre le moindre trait de bêtise dans le rire, indiscutablement c'est un esprit borné, ne cessât-il par ailleurs de s'adonner aux choses intellectuelles. Si même son rire n'est pas bête, mais si l'homme lui-même, en riant, vous est apparu comique, concluez que dans cet homme il n'y a pas de vraie dignité. Si ce rire enfin vous semble trivial, sachez que la nature de l'homme est triviale en tout, toute la noblesse, toute la supériorité que vous aviez cru remarquer en lui est ou feinte ou empruntée : il s'en débarrassera dès la première occasion.

Ces considérations sur le rire, je les place ici de propos délibéré, leur sacrifiant même l'enchaînement du récit, parce que je les tiens pour l'un des acquêts les plus sérieux de mon expérience. Et surtout je les recommande aux fiancées sur le point d'épouser l'être élu, mais pas encore définitivement décidées. Et qu'elles ne se gaussent pas d'un misérable adolescent qui introduit des considérations de moraliste dans les matières du mariage auxquelles il ne comprend rien. Je prétends seulement que le rire est l'épreuve la plus sûre de l'âme. Observez un enfant. Les enfants seuls savent rire à la perfection : c'est pourquoi ils sont si séduisants. L'enfant qui pleure me déplaît et celui qui rit et s'amuse est un rayon du paradis, c'est la révélation d'un avenir où l'homme sera pur et naïf comme un enfant.

Quelque chose d'enfantin et d'incroyablement sympathique passa dans le rire de ce vieillard. Aussitôt je m'approchai de lui.

III

— Assieds-toi, tes jambes ne sont pas encore solides, fit-il affablement en continuant à plonger dans mes yeux le même rayonnant regard.

— Je vous connais, vous êtes Macaire Ivanovitch.

— Oui, mon cher petit. C'est bien que tu sois levé : tu es jeune. Au vieux la tombe ; au jeune la vie.

— Est-ce que vous êtes malade ?

— Malade, mon ami ; mes jambes sont malades. Jusqu'au seuil elles m'ont porté encore. Quand je me suis trouvé ici, elles ont enflé. C'est depuis jeudi dernier, quand commença la gelée. Je les ai frottées jusqu'ici d'un onguent qu'il y a trois ans, à Moscou, le docteur Lichten m'ordonna et qui m'a soulagé, bien soulagé ! Eh bien, maintenant, il ne me soulage plus. En outre, j'ai la poitrine oppressée, et, depuis hier, il me semble que des chiens me déchirent le dos. Je ne ferme pas l'œil de la nuit entière…

— Comment donc ne vous entend-on pas ?…

Il me regardait et parut réfléchir.

— Ta mère a passé toute la nuit près de moi, et on ne l'entendait pas plus qu'une mouche, et en ce moment elle se repose un peu. Ah ! comme c'est déplaisant, un vieillard malade, soupira-t-il. Je ne sais pas à quoi est accrochée mon âme, mais elle tient toujours, et toujours heureuse d'être au monde, et il semble que, si je devais recommencer ma vie, elle n'en aurait pas peur, bien que peut-être une telle idée soit un péché.

— Pourquoi un péché ?

— Arriver à la mort avec révolte ou mécontentement c'est un grand péché. Et si l'on quitte la vie avec un cœur bien gai, alors je pense que Dieu pardonne, même à un vieillard. Savoir ce qui est péché est chose difficile. Il y a là un mystère qui passe l'esprit humain, et le vieillard doit être content à chaque moment, et mourir en pleine connaissance de son esprit, heureux de ses jours, et réjoui d'accomplir son mystère.

— Vous dites « le mystère » ; que signifie « accomplir son mystère », demandai-je en jetant un regard vers la porte.

J'étais content d'être seul avec lui, et qu'autour régnât un silence absolu. Le soleil brillait dans les vitres avant de se coucher. Le vieillard s'exprimait un peu pompeusement, mais très sincèrement et avec quelque surexcitation, comme s'il s'était senti heureux de mon arrivée, mais je remarquai en lui, un état fébrile, très fébrile même. J'étais malade aussi, fébrile aussi, depuis que je me trouvais près de lui.

— Que signifie le mystère ? Tout est le mystère, mon ami : en tout est le mystère de Dieu. En chaque arbre, en chaque herbe. Le petit oiseau chante, ou les étoiles brillent au ciel dans la nuit, tout cela, c'est le même mystère. Et le plus grand mystère est dans ce qui attend l'homme en l'autre monde. Voilà, mon ami !

— Je ne saisis pas dans quel sens vous l'entendez… je ne dis pas cela pour vous désobliger, et soyez sûr que je crois en Dieu, mais tous ces mystères sont depuis longtemps élucidés par l'esprit, et ce qui ne l'est pas encore le sera sûrement, peut-être dans le plus bref délai. Le botaniste sait très bien comment grandit l'arbre ; le physiologiste et l'anatomiste savent même pourquoi chante l'oiseau, ou bientôt le sauront. Et quant aux astres, non seulement on les dénombre, mais chacun de leurs mouvements est calculé avec une précision telle qu'on peut prédire mille ans à l'avance l'apparition d'une comète. Maintenant on connaît même la constitution des étoiles les plus lointaines. Prenez un microscope, c'est un verre

pur qui grossit les objets des milliers de fois, et regardez une goutte d'eau : on y distingue de nouveaux êtres vivants. Pourtant c'était aussi un mystère ; eh bien, on l'a percé.

— J'ai souvent entendu les hommes parler de cela, mon ami. Que dire ? c'est une grande chose ; tout nous est transmis par la volonté de Dieu. Ce n'est pas en vain que Dieu nous a soufflé la vie : vis et connais.

— C'est un lien commun… Cependant vous n'êtes pas un ennemi de la science, un clérical ? C'est-à-dire… je ne sais pas si vous comprendrez…

— Non, mon ami, depuis l'enfance j'ai respecté la science ; bien que je ne sois pas savant, je ne me révolte pas contre elle. Il vaut peut-être mieux que chacun ait sa spécialité. Parce que, mon ami, la science n'est pas toujours un avantage. On se laisse aller à vouloir étonner le monde, et moi, si j'étais savant, je le voudrais plus que tous. Ignorant, comment m'enorgueillir ? Quant à ce verre, que tu appelles microscope, il n'y a pas si longtemps que je l'ai vu.

Il soupira. Assurément mon arrivée lui faisait plaisir. Il avait un grand besoin de causer, un besoin presque maladif. En outre, je ne me tromperai pas en affirmant qu'il me regardait parfois avec une affection extraordinaire ; il posait sa main avec tendresse sur la mienne, me touchait l'épaule. Et, par moments, il faut l'avouer, il m'oubliait tout à fait, comme s'il avait été seul, et, bien qu'il parlât avec chaleur, on eût dit qu'il parlait pour lui-même.

— Il y a, mon ami, continua-t-il, dans le couvent Guénadiéva-Poustine, un homme de haute intelligence. Il est d'origine noble, très riche, et a le grade de lieutenant-colonel. Voilà dix ans qu'il a fui le siècle pour cet asile, où il repose son esprit des tracas du monde. Il observe tous les règlements du couvent, mais il ne veut pas prendre le froc. Il possède tant de livres, mon ami, que je n'en ai vu autant chez personne. Il m'a dit lui-même en avoir pour huit mille roubles. On l'appelle Pierre Valérianovitch. Il m'a enseigné beaucoup de choses en divers temps, et j'aimais beaucoup l'écouter. Et, une fois, je lui ai dit : « Comment, monsieur, avec votre grand esprit, et vivant déjà depuis dix ans dans l'obéissance à la règle et l'abnégation de votre volonté, pourquoi ne prenez-vous pas le froc pour vous rendre plus parfait encore ? » Et il me répondit : « Vieillard que parles-tu de mon esprit ? Peut-être est-ce mon esprit qui m'a capté déjà, et non moi qui l'ai dompté. Et que discutes-tu de mon obéissance ? Peut-être y a-t-il longtemps déjà que j'ai perdu la mesure. Et que dis-tu de l'abnégation de ma volonté ? Vois-tu, je consentirais à abandonner sur-le-champ ma fortune, je vendrais immédiatement mes titres et mes ordres, mais voilà déjà dix ans que je m'efforce en vain de me déshabituer de la pipe, et je n'y puis parvenir ». Et je m'étonnais alors de son humilité. Eh bien, voilà, l'été passé, le jour de la saint-Pierre, je me trouvais de nouveau dans ce couvent, et je vois dans sa cellule ce même objet, le microscope. Ah ! il l'avait fait venir de l'étranger pour beaucoup d'argent. « Attends, dit-il, vieillard, je te montrerai une chose étonnante que tu n'as encore jamais vue. Tu vois cette goutte d'eau, pure comme une larme ?

Eh bien ! regarde ce qu'elle renferme et tu verras que les mécaniciens, bientôt, découvriront tous les secrets de Dieu, sans en laisser un seul. » Or, moi, j'avais regardé dans un microscope, trente-cinq ans auparavant, chez Alexandre Vladimirovitch Malgassov, notre maître, oncle d'André Pétrovitch dans la ligne maternelle ; de son domaine, André Pétrovitch a hérité jadis. C'était un grand seigneur, un général très important, et il possédait une meute nombreuse, et pendant de longues années, je fus veneur chez lui. Voilà, il avait acheté aussi ce même microscope et avait ordonné à tous les domestiques de s'approcher à tour de rôle et de regarder dedans, et il leur a montré ainsi une puce, un pou, une pointe d'aiguille, un cheveu, une goutte d'eau. Ah ! c'en fut une réjouissance ! On avait peur de s'approcher et on avait peur aussi de mécontenter le maître si on ne s'approchait pas : car il était très emporté. Mais je n'ai pas raconté à Pierre Valérianovitch qu'ainsi plus de trente-cinq ans auparavant j'avais vu le même miracle, parce que je crois qu'il avait du plaisir à me montrer cela. Au contraire, je m'étonnai et fis semblant d'avoir peur. Au bout d'un instant il me demanda : « Eh bien, vieux, que diras-tu maintenant ? » Et moi, je le saluai et lui dis : « Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. » Et lui, il me répond : « Et peut-être ce sont les ténèbres… » Et il dit cela si étrangement, sans sourire. Je m'étonnai alors en le regardant, et lui, comme fâché, se taisait.

— Tout simplement, votre Pierre Valérianovitch fait le bigot dans le couvent et ne croit pas en Dieu, et vous êtes tombé dans un de ses moments de franchise. Voilà tout, dis-je. Et en outre, c'est un homme assez drôle : as-

surément il avait regardé dans le microscope dix fois avant. Pourquoi est-il devenu comme fou la onzième ? Effet d'une sensibilité nerveuse acquise au couvent.

— C'est un homme pur et de grand esprit, prononça le vieillard avec importance, et il n'est pas athée. En lui il y a une masse d'esprit, mais le cœur n'est pas tranquille. Il y a beaucoup d'hommes pareils, maintenant, et voilà ce que je te dirai encore : on se punit soi-même… Tu pries avant de dormir ?

— Non, je considère cela comme une coutume un peu sotte. Je dois vous avouer cependant que votre Pierre Valérianovitch me plaît : ce n'est pas un chiffon, mais un homme un peu semblable à quelqu'un que nous connaissons bien tous deux.

Le vieux ne fit attention qu'à la première partie de ma réponse.

— Tu as tort, mon ami, de ne pas prier : – c'est très bon et très gai pour le cœur, à l'aube, et au crépuscule du soir, et la nuit quand tu t'éveilles. Écoute. Pendant l'été au mois de juillet, nous nous hâtions vers le couvent de la Nativité pour une fête. À mesure que nous en approchions, la foule augmentait, enfin nous nous sommes trouvés plus de deux cents qui tous allions baiser les saintes reliques des deux martyrs Joanice et Grégoire. Nous nous étions couchés dans les champs et je me suis éveillé de bonne heure. Tous dormaient, et le soleil n'éclairait pas encore la forêt. Je jetais les yeux de tous les côtés et je soupirais. Partout la beauté inexprimable. Tout est calme, l'air est léger. L'herbe pousse, pousse,

petite herbe de Dieu ! L'oiseau chante. Chante, petit oiseau de Dieu ! Un enfant aux bras d'une femme a lancé un cri. Dieu soit avec toi, petit enfant ; grandis pour le bonheur ! Et, pour la première fois de ma vie, je compris la beauté. Je m'endormis de nouveau, et si bien, si facilement. C'est beau le monde, mon ami ! Si je me porte mieux, j'y retournerai au printemps. Et que ce soit un mystère, tant mieux. C'est terrible pour le cœur et admirable, et cette peur concourt à la gaîté du cœur. « Tout est en toi, mon Dieu, et moi-même je suis en toi ; reçois-moi !… » Ne te révolte pas, jeune homme : c'est d'autant plus beau que c'est un mystère, ajouta-t-il avec attendrissement.

— « C'est d'autant plus beau que c'est un mystère… » Je me rappellerai ces paroles. Vous ne vous exprimez pas avec précision, mais je comprends… Vous savez et comprenez beaucoup plus que vous ne pouvez exprimer…

— Sais-tu, mon cher enfant, reprit-il, comme poursuivant son récit, sais-tu que la mémoire qu'on conserve d'un homme est limitée ? Elle est limitée à cent ans. Tous ceux qui l'ont vu vivant, sont morts. Sa tombe, au cimetière, est couverte d'herbes, de pierres, et ses descendants mêmes ont oublié jusqu'à son nom : car peu restent dans la mémoire des hommes… Eh bien, soit ! qu'ils m'oublient, les chéris, moi je les aimerai par delà le tombeau. J'entends, petits enfants, vos voix gaies, j'entends vos pas sur la tombe paternelle. Vivez tant que vous voyez le soleil, et cependant je prierai Dieu pour vous, et je paraîtrai dans vos rêves.

Je me sentais devenu fiévreux comme lui, et au lieu de m'en aller, ou de le mettre au lit, car il était comme en délire, je lui ai tout à coup saisi la main, et, m'inclinant vers lui, j'ai parlé, d'un chuchotement ému :

— Je suis heureux de vous écouter. Peut-être longtemps vous ai-je attendu. Je n'aime personne d'entre eux, il n'y a pas de bon sens chez eux. Je ne les suivrai pas ; je ne sais où j'irai… J'irai avec vous…

Par bonheur, maman entra ; sinon, je ne sais comment j'aurais terminé. Elle apportait une fiole.

— C'est cela je m'en doutais ! J'ai tardé à vous faire prendre votre quinine et vous êtes tout fiévreux ! Je me suis endormie, mon bon Macaire Ivanovitch.

Je me levai et sortis. Elle lui administra la potion et le mit au lit. Je me couchai aussi très troublé, pris d'une grande curiosité, et, de toutes mes forces, réfléchis à cette rencontre. Qu'en attendais-je ? je ne savais. Je raisonnais sans logique, et dans mon esprit passaient non des pensées, mais des lambeaux de pensées. Et, tout à coup, dans l'angle, la tache lumineuse que j'attendais naguère avec des malédictions apparut ; et, je me rappelle, toute mon âme tressaillit et cette lumière pénétra dans mon cœur. Moment ineffable.

Un léger bruit me fit retourner. Maman était là, penchée sur moi. Je lui pris la main :

— Eh bien, maman, pourquoi ne m'avez-vous rien dit de notre cher hôte ? demandai-je sans penser moi-même que j'allais dire cela.

Toute inquiétude disparut de son visage, qui brilla de joie ; mais elle ne me répondit rien, sauf :

— N'oublie pas non plus Lise. Tu as oublié Lise.

Elle prononça ces paroles très vite, en rougissant, et voulut s'en aller bien vite, car elle aussi évitait la sentimentalité : sur ce point, elle était comme moi, c'est-à-dire timide et pudique. En outre, elle ne voulait sans doute pas causer avec moi de Macaire Ivanovitch : le langage des yeux n'était déjà que trop éloquent. Or, moi, le contempleur de toute sensiblerie, je l'arrêtai, presque de force ; je la regardai tendrement dans les yeux, doucement et tendrement ; je lui souris, et je caressai ce visage charmant et ces joues caves. Elle se pencha et appuya son front contre le mien.

— Eh bien, Christ soit avec toi, dit-elle en se redressant. Guéris, mon chéri ; je me souviendrai de cela… Il est très malade, très malade. La vie est entre les mains du Seigneur… Ah ! que dis-je là ? Non cela ne peut être, ce n'est pas possible !…

Elle sortit. Cette femme, ma mère, vivait dans le respect et l'admiration de son époux légal, le pèlerin Macaire Ivanovitch, qui, une fois pour toutes, avec magnanimité, lui avait pardonné.

CHAPITRE II

I

Je n'oubliais pas Lise, maman se trompait. Sa sensibilité de mère l'avertissait bien d'un refroidissement entre le frère et la sœur ; mais ce refroidissement était tout superficiel. Je m'explique.

L'arrestation du prince connue, Lise ne chercha nullement à dissimuler sa fierté de l'acte accompli par son malheureux fiancé. Non qu'elle étalât de l'arrogance ou de l'orgueil ; mais elle laissait nettement voir qu'elle n'admettait aucunement qu'on la plaignît ou cherchât à excuser le prince. Son silence obstiné même semblait dire à tous : Lequel de vous se livrerait ainsi pour satisfaire à son devoir et à l'honneur, et préférerait sa perte à se montrer indigne de soi-même à ses propres yeux ? Mais tous comprenaient à quel point elle souffrait, et si je m'irritais, c'était un effet uniquement de mon énervement maladif. Je n'avais pas cessé de l'aimer ; je l'aimais plutôt davantage ; je songeais qu'à sa place j'eusse agi comme elle. Seulement je ne voulais pas prendre les devants, tout en comprenant fort bien qu'elle, de son côté, pour rien au monde ne consentirait à faire les premiers pas. Au vrai, sa pensée intime était-elle absolument telle que son attitude ? Je ne sais, mais je soupçonne que non : elle devait percevoir l'insignifiance de son héros. Son orgueil affecté même, et sa hauteur, et sa méfiance perpétuelle de ce que nous pouvions penser de son mal-

heureux ami, laissaient entrevoir qu'au fond de son cœur se formulait sans doute ce jugement plus sévère. Je me hâte d'ajouter qu'à mon avis le plus sage était, en effet, d'hésiter avant de s'arrêter à quelque conclusion définitive. Même à présent que tout cela est du passé, je ne sais encore comment juger le pauvre garçon.

Lise souffrait donc en silence. Son caractère était tel que le mien, dominateur, fier, et j'ai toujours pensé qu'elle s'est lassée du prince, précisément pour son manque de caractère, et presque dès le premier instant. Tous les nôtres l'entouraient des soins les plus tendres, surtout maman. Mais elle ne mollit point, ne répondit pas aux avances et repoussa toute attention. Avec maman, au commencement, elle causait encore, puis elle se fit de jour en jour plus avare de paroles en même temps que plus dure. Au début, elle accueillait encore les avis de Versilov, mais bientôt, je le reconnus avec étonnement, elle choisit pour conseiller et pour confident Vassine… Elle allait chaque jour chez lui, elle se rendait aussi au tribunal, chez les supérieurs du prince, chez les avocats, les procureurs ; à la fin de la journée entière, on ne la voyait à la maison. Sans doute, deux fois par jour, elle visitait le prince, qui, dans la prison, occupait la section des nobles. Mais ces rendez-vous, comme je l'ai su ensuite, étaient très pénibles pour elle. Certes un tiers ne connaît jamais absolument ce qui se passe entre deux amoureux, mais je sais que, chaque fois, le prince la blessait profondément, et par quoi ? chose étrange, par une jalousie perpétuelle. Mais ceci viendra en son lieu. J'ajouterai seulement une chose : il est difficile de déterminer lequel des deux tourmentait davantage l'autre.

Lise, si fière chez nous de son héros, était peut-être tout autre en tête à tête avec lui, comme je le soupçonne fermement sur quelques indices, dont je parlerai plus loin.

Ainsi, dans les rapports entre Lise et moi, tout n'était, de part et d'autre, qu'artifice, et pourtant jamais nous ne nous aimâmes plus qu'alors. J'ajouterai encore que, depuis l'arrivée chez nous de Macaire Ivanovitch, Lise, la première curiosité satisfaite, se renferma à son égard dans une indifférence réellement arrogante, affectant de ne faire aucunement attention à lui.

Je pensais pouvoir aisément garder le silence à quoi, comme je m'en explique plus haut, je m'étais résolu. En théorie, oui. Oh ! avec Versilov, par exemple, j'aurais parlé plutôt de zoologie ou des empereurs romains que d'Elle ou de cette ligne, la plus importante de sa lettre à Elle, cette ligne où il l'avisait que le document n'est pas brûlé, qu'il existe et qu'on peut le produire. Sur cette ligne, je réfléchissais depuis que j'étais revenu à moi. Mais je compris vite à quel point il est difficile pratiquement de tenir de pareilles résolutions. Dès le lendemain du jour où je fis connaissance avec Macaire Ivanovitch, un événement tout à fait inattendu me troubla profondément : la visite de Daria Onésimovna, mère de cette jeune fille qui s'était pendue.

II

Par maman, je savais qu'elle s'était déjà présentée deux fois, au cours de ma maladie, et qu'elle s'intéressait vivement à ma santé. Venait-elle exclusivement pour

moi, « cette bonne femme », ainsi que maman ne cessait de l'appeler, ou tout simplement visitait-elle maman en vertu de l'habitude acquise ? je n'ai pas cherché à le savoir. Maman, pour me distraire, me racontait toujours ce qui se passait à la maison, mais je m'obstinais à manifester une indifférence absolue pour tous ces renseignements ; aussi n'avais-je demandé aucun détail sur Daria Onésimovna.

Il était près d'onze heures. J'allais sortir du lit pour m'installer dans le fauteuil, près de la table, quand elle entra. Je demeurai donc au lit. Maman, occupée en haut, ne descendit pas à son arrivée, de sorte que nous nous trouvions en brusque tête à tête. En souriant elle s'assit en face de moi, près du mur, sur la chaise, et sans prononcer un mot. Moi je ne fis même pas un signe de tête ; je la regardai fixement dans les yeux : mais, elle aussi, me regarda en face.

— Vous vous ennuyez maintenant, seule dans l'appartement du prince ? demandai-je, perdant patience.

— Je n'y suis plus. Grâce à la protection d'Anna Andréievna, je soigne leur bébé.

— Le bébé de qui ?

— D'André Pétrovitch, chuchota-t-elle confidentiellement en se tournant vers la porte.

— Mais là-bas, il y a Tatiana Pavlovna.

— Oui, Tatiana Pavlovna et Anna Andréievna, toutes deux, Elisabeth Macarovna aussi, et votre maman.

Toutes s’en occupent. Tatiana Pavlovna et Anna Andréievna sont maintenant en grande amitié.

C’était du nouveau. Elle s’animait fort en parlant… Je la regardai, hargneux.

— Vous êtes plus en verve qu’à certaine visite que vous m’avez faite à domicile.

— Ah ! oui.

— Il me semble que vous avez grossi…

Elle me regarda étrangement.

— Je l’aime maintenant beaucoup, beaucoup.

— Qui ?

— Anna Andréievna. C’est une si noble demoiselle et de tant d’esprit…

— Oui… Eh bien, que fait-elle maintenant ?

— Elle est très tranquille.

— Elle a toujours été tranquille.

— Toujours.

— Écoutez : si vous êtes venue pour débiter des cancans, éclatai-je tout d’un coup, sachez que je ne me mêle de rien, que j’ai décidé de les quitter, toutes et tous, que tout m’est égal et que je m’en irai !…

Je me tus, m’étant ressaisi. Je percevais tout ce qu’il y avait d’humiliant à lui expliquer mes nouveaux projets.

Elle m'écoutait sans étonnement, sans émotion. De nouveau se fit le silence. Soudain, elle se leva, s'approcha de la porte et regarda dans la chambre voisine. Convaincue qu'il n'y avait personne, elle reprit sa place.

— Voilà qui est bien, dis-je en riant.

— Votre appartement chez l'employé, le gardez-vous ou non ? demanda-t-elle en se penchant vers moi et baissant le ton, comme si elle abordait là le réel motif de sa visite.

— L'appartement ? je ne sais pas. Peut-être le quitterai-je…

— Ah ! vos logeurs, l'employé et sa femme, vous attendent avec impatience. André Pétrovitch leur a dit que vous reviendriez assurément.

— Mais que vous importe ?

— Anna Andréievna voulait savoir. Elle a été bien contente en apprenant que vous restiez.

— Mais comment est-elle si sûre que je reste ?

Je voulais ajouter ? « Et pourquoi lui faut-il savoir cela ? » mais je me retins, décidé à ne pas interroger.

— M. Lambert affirme la même chose.

— Qui ça ?

— M. Lambert. Il a affirmé à André Pétrovitch et à Anna Andréievna que vous restiez.

J'étais bouleversé. Quel est ce prodige ? Alors Lambert connaît déjà Versilov ! Lambert est parvenu jusqu'à Versilov ! Et Anna Andréievna, il est arrivé jusqu'à elle ! « Si je demande encore quoi que ce soit, je me jette à nouveau dans ce monde et n'en finis plus jamais avec lui. » La haine était dans mon cœur. Je m'imposai de me taire à toute force, et, étendu tout de mon long, demeurai immobile. Elle se tut de même, durant une minute.

— Que fait le prince Nicolas Ivanovitch, demandai-je de but en blanc.

J'avais dit ces paroles pour changer de sujet, et de nouveau, par hasard, je posais la question capitale, je retombais moi-même, comme un fou dans ce monde que j'avais décidé de fuir.

— Il est souffrant, et, comme il y a à Pétersbourg une épidémie de grippe, on l'a décidé à aller chercher le bon air dans sa villa de Tsarkoïé-Sélo. Anna Andréievna et Mme la générale vont le voir tous les trois jours.

— Anna Andréievna et la générale sont amies. Elles sortent ensemble !…

— Elles sont si amies, maintenant, et Anna Andréievna a si bonne opinion de Catherine Nicolaïevna !

Rien. Elle reprit :

— Et Catherine Nicolaïevna, de nouveau, va dans le monde, fête sur fête. On dit même qu'elle fait des conquêtes. Avec M. Bioring, c'est fini, tout le monde l'affirme… C'est fini depuis cette fois.

« Ce qui veut dire que la rupture date de la lettre de Versilov. » Je frissonnai, mais ne lâchai pas une parole.

— Anna Andréievna plaint tellement le prince Serge Pétrovitch ! Et Catherine Nicolaïevna aussi. Et tous disent qu'on l'acquittera, qu'on condamnera ce Stiébielkov…

Je la regardais avec aversion. Elle se leva et tout à coup, se penchant vers moi :

— Anna Andréievna m'a surtout ordonné de la renseigner sur votre santé, chuchotait-elle ; et elle vous prie de venir chez elle dès que vous commencerez à sortir. Adieu…

Elle partit, je m'assis sur le lit, une sueur froide mouilla mes tempes, mais ce n'était pas de la peur que je ressentais : dans ce premier moment de trouble vague qui suivit le départ de Daria Onésimovna, mon esprit ne s'arrêta pas à cette nouvelle exorbitante qu'elle m'avait donnée, – la nouvelle des démarches de Lambert ; je ne fus occupé que d'Elle, de sa rupture avec Bioring, de ses triomphes mondains. Et tout d'un coup je sentis que je n'avais pas la force de m'évader de ce cercle ! Une soif terrible de cette vie, de leur vie, envahissait mon esprit entier, et… encore une autre soif que je savourai jusqu'au bonheur, jusqu'à la souffrance. Mes idées tourbillonnaient, mais je les laissai tourbillonner. « À quoi bon raisonner ? » Cependant « maman elle-même ne m'a pas raconté que Lambert fût venu, pensais-je. Versilov aura prescrit le silence… Je mourrai plutôt que d'interroger. » La pensée de Versilov à nouveau me hantait. Versilov et Lambert !… « Brave Versilov ! Il a effrayé Bioring avec sa

lettre, il l'a calomniée, *la calomnie, il en reste toujours quelque chose*. Le galant a pris peur du scandale. Ah ! ah ! ah ! voilà qui est une leçon pour elle ! Lambert… Peut-être a-t-il pénétré jusqu'à elle. Lambert ! sans doute ! »

Je cessai de réfléchir à ces insanités « Non ! cela ne se fera pas ! » exclamai-je avec décision. Je sautai du lit, je passai les pantoufles, la robe de chambre, et me rendis droit à la chambre de Macaire Ivanovitch comme si là eût été le salut.

III

Mais chez Macaire Ivanovitch, à ma grande surprise, je trouvai maman et le docteur. Arrivant là si sûr de voir le vieux tout seul comme la veille, je m'arrêtai sur le seuil tel qu'une bête surprise ; mais je n'avais pas eu le temps de froncer les sourcils, que déjà s'approchaient Versilov, puis Lise… Tout le monde se réunissait donc chez Macaire Ivanovitch, et « juste quand il ne fallait pas ».

— Je suis venu m'informer de votre santé, déclarai-je, m'avançant directement vers Macaire Ivanovitch.

— Merci, mon ami. Je t'attendais : je savais que tu viendrais ! Pendant la nuit, j'ai pensé à toi.

Il me regardait tendrement dans les yeux, et il était visible pour moi qu'il m'aimait peut-être mieux qu'il n'aimait personne de la famille. Mais, bien que son visage fût gai, je constatai que la maladie avait dû faire de graves progrès pendant la nuit. Le docteur avant mon entrée l'avait examiné avec grand soin. C'était ce même

médecin, avec qui je m'étais querellé, qui soignait Macaire Ivanovitch ; et il se montrait fort attentif auprès de son patient. Il diagnostiquait en lui – mais j'ignore leur jargon – la rencontre de plusieurs maladies. Macaire Ivanovitch et lui, je l'aperçus du premier coup d'œil, en étaient déjà aux relations les plus amicales. Cela ne me plut pas.

— En effet, Alexandre Siméonovitch, comment va aujourd'hui notre cher malade ? demanda Versilov.

Moins bouleversé, il m'eût été très curieux d'observer les rapports de Versilov et du vieillard… Chez Versilov, le visage devenait admirablement beau, pour peu qu'il devînt ingénu.

— Voilà, nous nous fâchons toujours, répondit le docteur.

— Avec Macaire Ivanovitch ? Je ne le crois pas. Avec lui on ne peut pas se fâcher.

— Mais il n'obéit pas : il ne dort pas, la nuit…

— Cesse, Alexandre Siméonovitch, cesse de me gronder, dit en riant Macaire Ivanovitch… Eh bien, mon cher André Pétrovitch, qu'a-t-on fait de notre demoiselle ?… (Et, désignant maman :) Toute la matinée elle a été dans l'angoisse à son sujet.

— Ah ! André Pétrovitch exclamait, en effet maman, mets-nous au fait plus vite… Qu'a-t-on décidé à son sujet ?

— On l'a condamnée, notre bonne demoiselle…

— Oh ! s'écria maman.

— Mais pas à la Sibérie, sois tranquille : – quinze roubles d'amende seulement. Ce fut une comédie.

Il s'assit, le docteur fit de même. C'est de Tatiana Pavlovna, qu'on parlait, et je ne savais rien de cette histoire. J'étais assis à gauche de Macaire Ivanovitch, et Lise, en face, à droite. Elle avait évidemment aujourd'hui sa douleur particulière, qu'elle voulait confier à maman. L'expression de son visage était inquiète et agacée. Dans ce moment même nous échangeâmes un regard et je pensai : « Nous nous sommes offensés mutuellement, et je dois, faire le premier pas. » Mon cœur tout d'un coup s'adoucit.

Versilov, cependant, commençait à raconter l'aventure du matin. Tatiana Pavlovna, avait été citée devant le juge de paix par sa cuisinière. J'ai dit déjà comme la méchante finnoise était en colère, et qu'elle passait parfois des semaines sans répondre un mot aux questions de sa maîtresse. J'ai parlé aussi de la faiblesse de celle-ci, qui supportait tout de sa part, et ne se fût décidée pour rien au monde à la chasser. Toutes ces lubies de vieilles filles en querelle sont piètre chose, et si je mentionne ici l'histoire, c'est uniquement parce que cette cuisinière a joué, par la suite, un rôle assez notable, et funeste. Or, voilà qu'un jour, exaspérée de son mutisme têtu Tatiana Pavlovna la frappa, – pour la première fois. La finnoise, même alors, ne prononça pas une parole, mais le jour même, elle allait trouver l'ex-enseigne de

vaisseau Osiétrov ; il logeait dans une soupente, vers l'escalier de service, et vivait de ce genre d'affaires. Le résultat fut que Tatiana Pavlovna fut traduite devant le juge de paix ; Versilov, on ne sait pourquoi, fut appelé comme témoin.

Versilov racontait tout cela sur un ton si plaisant, que maman même riait. Il tenait alternativement le rôle de Tatiana Pavlovna, de l'enseigne, de la cuisinière. Dès le début, la cuisinière déclare au magistrat qu'elle prétend à une indemnité en argent « parce que si ma maîtresse est mise en prison, de qui ferai-je le dîner ? » Aux questions du juge, Tatiana Pavlovna répond avec hauteur ; loin qu'elle daigne se justifier, elle termine par ces paroles : « Je l'ai battue et la battrai encore, » ce qui lui vaut trois roubles d'amende pour réponse arrogante au juge. L'enseigne entame une pompeuse plaidoirie en faveur de sa cliente, mais dès son exode il s'embrouille de la plus humiliante façon, et fait à ses dépens rire toute la salle : le procès est vite terminé. Tatiana Pavlovna est condamnée à verser quinze roubles à l'offensée ; sur-le-champ, elle tire son porte-monnaie ; le défenseur tend la main, mais Tatiana Pavlovna, presque avec violence, repousse cette main et veut remettre la somme à Maria. « Madame, dit celle-ci, ne vous préoccupez pas de cela : vous l'ajouterez à mon compte, et quant à monsieur, je m'arrangerai moi-même avec lui. – Tu vois, Maria, quel grand imbécile tu as pris pour défenseur, répond Tatiana Pavlovna, toute réjouie d'entendre Maria se décider enfin à lui parler. – Ah ! vraiment, il est de taille, madame, dit Maria. Alors pour aujourd'hui, c'est bien des côtelettes aux petits pois que vous m'avez commandées ? Je n'ai

pas bien entendu. J'avais si grand'hâte de venir ici… – Mais non, Maria : aux choux ; et, je t'en prie, ne laisse pas brûler les côtelettes comme hier.

— Soyez tranquille, je m'appliquerai aujourd'hui, madame. Donnez-moi votre main, s'il vous plaît… » Et, en signe de réconciliation, elle baise la main de sa maîtresse, et toute l'assistance de rire.

— Ah ! mon Dieu, quelle femme ! fit maman en hochant la tête, très contente du récit d'André Pétrovitch, mais regardant Lise avec inquiétude.

— Elle fut ainsi dès sa jeunesse, sourit Macaire Ivanovitch.

— Effet de la bile et de l'oisiveté, opina le docteur.

— C'est pour moi, la bile et l'oisiveté ? dit Tatiana Pavlovna qui entrait à l'instant même, évidemment ravie de soi. Mon cher Alexandre Siméonovitch, il ne faut pas dire une telle bêtise. Tu m'as connue que tu avais dix ans, et tu sais si je suis oisive. Et tu me soignes toute l'année pour la bile : si tu ne m'en as pas guérie, la honte t'en reste pour compte… Merci, André Pétrovitch, de t'être présenté devant le juge. Tu sais, mon cher petit Macaire, je viens pour toi, pas pour lui. (Elle me désignait, d'une tape amicale sur l'épaule. Je ne l'avais encore jamais vue d'humeur si amène). Eh bien ! quoi, docteur ? continua-t-elle en fronçant des sourcils.

— Eh bien, voilà : il ne veut pas rester au lit, de sorte qu'il se fatigue.

— Mais non ; seulement je suis aise de me trouver avec quelqu'un, s'excusa Macaire Ivanovitch.

— Oui, nous aimons cela. Nous aimons bavarder en cercle… Je reconnais bien là mon Macaire, fit Tatiana.

— Et comme tu y vas ! sourit de nouveau Macaire, en s'adressant au docteur. Tu dis toujours : « Couchez-vous ! » Mais, selon moi, « quand on se couche, on ne sait quand on se lèvera ». Voilà, mon ami, ce que je pense.

— Oui, oui, je connais cela, les dictons populaires, – et quand on est malade, on aime mieux souffrir debout que d'être couché à l'hôpital. Et d'ailleurs, vous, Macaire Ivanovitch, le temps vous dure de votre liberté, et de la grand'route : voilà en quoi réside votre maladie. Vous êtes déshabitué de rester longtemps à la même place. Vous êtes ce qu'on appelle un chemineau. Le cheminage, dans notre peuple, est presque une passion. Je l'ai souvent remarqué, notre peuple est, par excellence, un peuple de chemineaux.

— Alors, selon toi, Macaire serait un chemineau ? demanda Tatiana.

— Oh ! j'ai pris le mot dans son sens général. Macaire est un chemineau religieux ; mais quand même un chemineau, au point de vue scientifique.

— Je vous assure, dis-je, m'adressant directement au docteur, que c'est bien plutôt nous tous ici présents qui sommes des chemineaux, et non pas lui, car il y a dans sa vie un principe solide, et la nôtre vagabonde à tout hasard. Mais vous ne comprendrez pas cela…

Sans doute, j'avais parlé très sèchement, mais j'étais comme exaspéré.

— Qu'as-tu ? interrompit Tatiana en me regardant d'un air soupçonneux.

Puis, s'adressant à Macaire et me désignant du doigt :

— Comment le trouves-tu ?

— Que Dieu le bénisse ! il est spirituel.

Mais, au mot « spirituel », presque tous se mirent à rire, et le docteur plus que tous. Je me retins. J'ignorais alors leur convention : Versilov, le docteur et Tatiana, trois jours avant, s'étaient entendus pour écarter de ma mère tous mauvais pressentiments au sujet du vieillard, beaucoup plus malade que je ne pensais alors. C'est pourquoi tous plaisantaient et s'efforçaient de rire ; seulement le docteur, étant un sot, ne pouvait plaisanter naturellement. Si j'avais su, je n'aurais pas agi de la sorte. Lise non plus ne savait rien.

J'étais assis et j'écoutais à peine. Ils parlaient et riaient ; moi je ne pouvais chasser la pensée de Daria Onésimovna. Je la voyais assise, fureteuse, puis allant sans bruit regarder dans l'autre chambre. Mais, eux,

riaient. Tatiana, je ne sais à propos de quoi, appelait le docteur : athée. « Vous tous, les médecins, vous êtes des athées… »

— Macaire Ivanovitch ! exclamait le docteur, feignant très sottement d'être offensé, suis-je athée ou non ?

— Toi, athée ? Non, tu n'es pas athée. Non, grâce à Dieu ! fit-il, hochant la tête. Tu es un homme gai.

— Et un homme gai ne peut être athée ? interrogeait ironiquement le docteur.

— C'est une opinion, fit Versilov sans rire.

— C'est une opinion très forte, m'écriai-je involontairement.

— Ces savants professeurs (probablement venait-on de parler des professeurs), tout d'abord je les craignais beaucoup, dit Macaire Ivanovitch. Je n'osais rien devant eux, parce que je redoutais un athée plus que tout : je pense que je n'ai qu'une âme, et que, si je la perds, je n'en trouverai pas de rechange. Mais ensuite je m'encourageai : « Après tout, me dis-je, ce ne sont pas des dieux, mais des hommes comme nous. » Et une grande curiosité me vint : « Je saurai ce que c'est que l'athéisme. » Seulement, mon ami, depuis, cette curiosité même a passé.

Il se tut : la naïveté se fie à tous et à chacun sans soupçonner l'ironie. De tels hommes sont toujours bernés, étant prêts à tirer de leur cœur, devant le premier

venu, ce qu'il renferme de précieux. Mais chez Macaire Ivanovitch, la naïveté n'était pas seule en cause. Il y avait de l'apôtre en lui. Je saisis au passage une moquerie fine, adressée par lui au docteur, peut-être même à Versilov.

— Des païens et non des athées, voilà comment il faut les appeler. Des athées, il y en a, mais ils sont beaucoup plus terribles, puisqu'ils viennent avec le nom de Dieu dans la bouche. J'ai souvent entendu parler d'eux : je n'en ai jamais rencontré. Mais puisqu'il y a des païens je pense qu'il y a aussi des athées.

— Il y en a, Macaire Ivanovitch, dit tout à coup Versilov. Il y a et il doit y en avoir. Il doit y en avoir ?

— Certes ! il y en a et « il doit y en avoir », affirmai-je avec chaleur…

Cette conversation était pour moi tout à fait inattendue, mais à ce moment, survint quelque chose de plus inattendu encore.

IV

Il faisait très clair. Par ordre du docteur, les rideaux étaient restés joints ; mais, Macaire s'attristant de ne pas voir le soleil, le store n'avait pas été baissé, de sorte que la partie supérieure de la fenêtre restait libre. Et voilà qu'un rayon de soleil tomba droit sur le visage du vieillard. Pendant la causerie, plusieurs fois il pencha la tête, ce rayon fatiguant ses yeux malades. Maman, qui était près de lui, avait déjà regardé la fenêtre avec inquiétude. Il s'agissait tout simplement de la voiler avec n'importe

quoi. Pour ne pas troubler la conversation, elle essayait de pousser à droite le petit banc sur lequel il était assis. Il suffisait de le pousser très peu. Malgré plusieurs tentatives elle n'y parvenait pas. De son côté, Macaire Ivanovitch, absorbé par la conversation, essayait vaguement de se lever : ses jambes ne lui obéissaient pas. Maman poursuivait son manège, et tout cela agaçait terriblement Lise. Je me rappelle ses regards luisants, aigus : d'abord je ne savais à quoi les attribuer et la conversation m'enchaînait aussi. Et tout à coup on entend Lise crier :

— Mais levez-vous donc un peu ! vous voyez comme maman se fatigue…

Le vieillard la regarda aussitôt, comprit, et s'empressa d'obéir. Mais impossible. Il se soulevait à peine et immédiatement retombait sur son petit banc.

— Je ne puis pas, ma chérie…

— Vous pouvez raconter des histoires à n'en plus finir, et vous n'avez pas la force de vous mouvoir ?

— Lise ! gronda Tatiana.

De nouveau, Macaire fit un grand effort.

— Prenez la béquille ! Vous l'avez sous la main, intervint encore Lise.

— Ah ! c'est vrai, dit le vieux, – et il se hâta de prendre la béquille.

— Tout simplement, il faut le soulever, dit Versilov qui s'avança.

Le docteur et Tatiana firent de même. Mais déjà Macaire, s'arc-boutant de toutes ses forces sur la béquille, d'un seul coup s'était levé. Il s'arrête sur place et, regardant autour de lui :

— Me voilà debout ! proclama-t-il avec un sourire. Merci, ma chère, pour ce que tu m'as appris : je pensais mes jambes impotentes…

Il n'acheva pas. La béquille avait glissé !… Tous firent « ah ! » et se précipitèrent. Rien de bien grave : il était tombé sur les genoux, et avait pu se retenir à temps sur la main droite. On le souleva, le posa sur le lit. Il était très pâle (au nombre des maladies que lui attribuait le docteur, figurait en bonne place une affection cardiaque), et maman toute bouleversée. Macaire se tourna vers Lise et d'une voix douce lui dit :

— Non, ma chère, vraiment mes jambes ne peuvent me porter !

Je ne puis exprimer mon émotion. Dans les paroles du pauvre vieillard, pas la moindre plainte, nul reproche. Évidemment il n'avait rien remarqué de méchant dans les paroles de Lise, et il avait accepté son observation avec simplicité. Tout cela émut terriblement Lise. Au moment de la chute, elle s'était élancée, comme nous tous. Mortellement pâle, elle souffrait sans doute d'être la cause de l'accident. Mais, en entendant ces paroles, son visage s'empourpra de honte.

— Assez ! cria Tatiana Pavlovna. Tout cela vient de cette rage de conversation ! Assez ! Que faire de bon si le docteur lui-même donne le signal du bavardage.

— Précisément, dit Alexandra Siméonovitch qui s'agitait près du malade. Excusez-moi, Tatiana Pavlovna. Il lui faut le repos !

Mais Tatiana Pavlovna n'écoutait pas : elle observait Lise en silence :

— Viens ici, Lise, dit-elle enfin, et embrasse-moi, vieille sotte.

Et elle l'embrassa. Je ne sais pas pourquoi, mais il fallait cela. Moi-même je faillis me jeter au cou de Tatiana. En effet, il ne fallait pas écraser Lise sous les reproches, mais accueillir avec joie et félicitation le sentiment généreux qui s'était emparé d'elle. Telle pourtant ne fut pas ma conduite. Je me levai :

— Macaire Ivanovitch, vous avez employé hier le mot « beauté », et précisément, tous ces jours, ce mot m'avait tourmenté… Et je passe ma vie à me tourmenter sans savoir pourquoi. Cette coïncidence des mots, je la crois fatale, presque miraculeuse, je le déclare en votre présence…

Mais on m'arrêta immédiatement. Je répète, j'ignorais leur convention. Et moi, sur mes antécédents, on me jugeait capable de n'importe quel esclandre.

— Faites-le taire ! hurlait Tatiana Pavlovna.

Maman tremblait. Macaire Ivanovitch, au spectacle de l'effroi général, prenait peur aussi.

— Arcade, assez ! cria sévèrement Versilov.

— Pour moi, messieurs (je haussai la voix), pour moi, vous voir tous auprès de cet enfant (je désignais Macaire), m'emplit de dégoût ! Ici, il n'y a qu'une sainte, c'est maman ; mais elle aussi…

— Vous l'effrayez ! prononça le docteur.

— Je sais que je suis l'ennemi de tout le monde, bégayai-je, et, me retournant, je jetai à Versilov un regard provocateur.

— Arcade, une scène pareille s'est déjà passée entre nous, ici… Je t'en supplie ne recommençons pas.

Je ne saurais exprimer avec quelle émotion il prononça ces paroles. Une extrême tristesse paraissait dans toute sa physionomie. Le plus étonnant était qu'il prenait l'air d'un coupable dont je me serais trouvé le juge.

— Oui, lui criai-je, il s'est passé une scène pareille : c'est quand j'ai arraché Versilov de mon cœur, et quand je l'ai enseveli, mais après est venu sa résurrection, et maintenant, il fait nuit pour toujours ! Mais… mais vous verrez tous ici de quoi je suis capable, et avant qu'il soit longtemps ! Je prouverai…

Et, sans dire ce que je pouvais bien avoir à prouver, je franchis la porte et grimpai dans ma chambre. Versilov courut derrière moi.

V

J'avais une rechute : fièvre et, pendant la nuit, délire ou rêves harassants. J'en noterai un, pour ce qu'il avait de prophétique.

Je me voyais, dans une haute et vaste chambre. Chez qui ? je n'aurais pu le dire ; mais pas chez Tatiana Pavlovna. Bien que seul, je sentais avec inquiétude et souffrance qu'en réalité je n'étais pas seul. Quelque part au delà de la porte, il y a des êtres ; on m'attend et on attend de moi quelque chose. Obsession insupportable. « Oh ! si j'étais seul ! » Et soudain Elle entre. Elle me regarde timidement, avec crainte, elle regarde mes yeux. Dans mes mains se trouve le document. Elle sourit pour m'amadouer, elle me caresse, je la plains et commence à la fois à ressentir une répulsion. Tout à coup, elle cache son visage dans ses mains. Je jette dédaigneusement le document sur la table. « Inutile de demander. Le voilà. Je ne désire rien de vous ! Le mépris me venge de toutes les humiliations. » Je sors de la chambre ravi, gonflé d'un orgueil immense. Mais, à la porte, dans l'obscurité Lambert me saisit ! « Sot, sot ! » chuchote-t-il en retenant ma main de toutes ses forces. « Elle doit fonder ici, dans l'île Basile, une pension de jeunes filles (sous-entendu :… pour vivre si le père, édifié par le document, la déshérite et la chasse ; – je transcris les paroles de Lambert, telles que je les ai entendues dans ce rêve).

— Arcade Macarovitch cherche « la beauté », prononce la petite voix d'Anna Andréievna, quelque part là-bas, dans l'escalier, mais ces paroles contenaient non une louange, mais une moquerie acerbe. Je rentre dans la

chambre avec Lambert. Mais, en voyant Lambert, Elle, tout d'un coup, éclate de rire. Ma première impression est un effroi terrible, un effroi tel, que je m'arrête et ne veux pas m'approcher. Je la regarde et ne la reconnais pas, comme si, spontanément, elle avait ôté un masque de son visage. Les traits sont les mêmes, mais chacun d'eux, déformé, transformé par quelque effronterie terrible.

« Le rachat, madame, le rachat ! » crie Lambert, et tous deux rient encore plus, et mon cœur tressaute : Oh ! est-ce que cette femme éhontée est celle dont le regard m'enflamma de vertu ! « – Voilà de quoi ils sont capables pour de l'argent, dans leur haute société, ces orgueilleux ! » exclame Lambert. Mais elle ne s'offusque pas. Elle rit précisément parce que je suis effrayé. Oh ! elle est prête au rachat, je le vois, et… et… qu'est-ce qui me prend ? Un nouveau sentiment s'impose en moi, sentiment inexprimable, que je n'avais encore jamais éprouvé, et puissant comme le monde… Oh ! je n'ai plus de forces pour m'en aller maintenant ! Oh ! comme il me plaît que ce soit si honteux ! Je lui prends les mains ; le contact de leur peau m'affole, et j'approche mes lèvres de ses lèvres perverses, rouges, tremblantes de rire et qui m'appellent.

Loin ! loin ! ce souvenir honteux ! Détestable rêve ! Je jure que jusqu'à ce rêve maudit, rien d'analogue ne m'avait effleuré l'esprit (bien que j'aie conservé « le document », cousu à ma poche et que parfois, avec un sourire étrange, je le tâte. D'où donc sort cette idée ? Elle ne peut sortir que de mon âme ; elle y était en puissance. Mon âme était donc l'âme d'un monstre, l'âme, comment

dire ? d'une araignée ! Est-ce cela que j'ai voulu prouver quand j'ai quitté avec tant d'éclat la chambre de Macaire ?

CHAPITRE III

I

Trois jours après, un matin, je sortis du lit, et soudain me sentis dispos. Je perçus nettement l'imminence de la guérison. Les jours qui suivirent ne présentèrent rien d'extraordinaire, mais ils sont restés dans ma mémoire comme un souvenir doux et tranquille, oasis dans mon existence. Je ne décrirai pas mon état d'âme. Sans doute ne me croirait-on pas. Il s'expliquera plus tard par les faits. Je prierai seulement le lecteur de se souvenir de ceci : « l'âme d'une araignée », l'âme d'une araignée chez celui qui voulait les fuir, eux et le monde entier, au nom de la beauté. L'inquiétude ancienne avait disparu, et j'ai tout ajourné à ma guérison complète, sûr de mes moyens et de mes forces.

Ils m'ont pardonné, eux que j'avais traités avec tant de mépris. J'appelle cela l'intelligence du cœur… Versilov et moi continuions à nous entretenir comme les meilleurs amis du monde, – gardant toutefois certaine réserve : dès que l'expansion se montre nous nous retenons tous deux, comme honteux de quelque chose. Il y a des cas où le vainqueur ne peut pas ne pas avoir honte devant le vaincu, précisément à cause de sa victoire. Le vainqueur c'était moi, – et j'avais honte.

Le matin que je me levais pour la première fois depuis ma rechute, il est entré chez moi ; et j'ai connu la

convention faite au sujet de maman et de Macaire Ivanovitch. (Bien que le vieillard allât mieux, le docteur ne répondait pas de son rétablissement.) Je lui donnai de tout cœur l'assurance d'une conduite désormais plus prudente. Je remarquai que Versilov s'intéressait très franchement à ce vieillard, s'y intéressait beaucoup plus que je n'eusse pu m'en douter. Il aime Macaire Ivanovitch pour Macaire Ivanovitch lui-même et non à cause de maman. Sans Versilov, il est probable que je passerais sous silence nombre des détails que je vais noter ; il m'apprit à l'apprécier à sa valeur.

Dans cet homme du peuple, j'ai trouvé quelque chose de tout à fait neuf pour moi, quelque chose d'éminemment réconfortant. Néanmoins, il ne m'était pas toujours facile de rester calme devant certains préjugés où il se cantonnait avec une quiétude révoltante et une foi inébranlable. Ce n'était pourtant imputable qu'à son ignorance. Son âme était assez bien organisée ; – je n'ai jamais rencontré la pareille.

II

Contraste : – à cette candeur miraculeuse qui, dans la conversation, l'empêchait souvent, à mon grand dépit, de se sentir atteint par l'ironie adverse, s'alliait en lui une subtilité rusée qui donnait parfois de la saveur à ses discours. Il aimait la polémique. À écouter cet homme, on s'apercevait vite qu'il avait beaucoup vagué par nos provinces. En général, il adorait raconter : c'est sur des sujets touchants qu'il exerçait le plus volontiers sa sorte d'éloquence, – car il avait l'attendrissement facile. J'ai re-

tenu de lui maintes relations de ses voyages et force anecdotes hagiographiques, – tous récits vraiment merveilleux par la profondeur du sentiment populaire et l'émotion naïve qui les imprègne. Je me souviens, notamment, d'une vie de Marie l'Égyptienne (de Marie l'Égyptienne et de généralement tous les sujets semblables je n'avais jusqu'alors aucune idée) qu'on ne pouvait entendre sans des larmes. Mais certains de ses récits étaient purement gais, pleins de railleries à l'adresse des moines dépravés.

Souvent je m'étonnais de cette surabondance de paroles et l'attribuais à la maladie ou à la vieillesse.

— Il ne ressemble pas à ce qu'il était autrefois, me dit un jour Versilov ; auparavant il était tout autre. Il mourra bientôt, beaucoup plus tôt qu'on ne pourrait croire.

Je goûtais surtout en lui certaines vues très originales sur les événements de la vie courante. Une fois, il racontait, par exemple, l'aventure d'un soldat en retraite dont il s'était trouvé presque témoin.

Le soldat, ses années de service achevées, rentra au pays : or il lui était désormais insupportable de vivre parmi les moujiks, et lui-même déplaisait aux moujiks. Le bonhomme perdit la tête de plus en plus, se mit à boire, et dévalisa quelqu'un. Malgré le manque de preuves décisives, on l'arrête, on le traîne devant le tribunal. L'avocat, grâce à l'incertitude de la culpabilité, est sur le point d'enlever son acquittement. Quand tout à coup l'ancien soldat se lève et interrompt l'orateur : « Non, at-

tends, cesse de parler. » Et il raconte tout « jusqu'à la dernière miette » et se repent devant tous avec larmes. Les jurés, se retirent pour délibérer, puis ils reviennent ; ils prononcent : « Non coupable. » Et l'auditoire de se réjouir. Seul le soldat n'a pas bougé. Il ne comprend rien, il ne comprend pas davantage ce que le président lui dit en le remettant en liberté. Le soldat part enfin et toujours sans rien comprendre à ce qui lui arrive. Il devient pensif, taciturne, ne boit plus, ne mange plus, ne cause avec personne, et le cinquième jour se pend. « Voilà ce qu'il en coûte de vivre avec ses péchés sur l'âme ! » conclut Macaire Ivanovitch.

Cette aventure sans doute est banale et les journaux doivent en relater une foule de pareilles ; mais ce qui me saisit, c'est le ton et, plus que tout, certaines paroles exprimant une façon toute nouvelle de voir les choses. En expliquant, par exemple, comment le soldat revenu aux champs déplaisait aux moujiks, Macaire Ivanovitch disait : « Un soldat, on sait ce que c'est ; – un soldat, c'est un paysan dépravé ». Parlant ensuite de l'avocat qui avait enlevé l'acquittement, il s'exprimait ainsi : « Et l'avocat, on sait ce que c'est, – la conscience de louage. – Ces deux expressions, il les a employées en passant et cependant, elles formulent une conception arrêtée sur ces deux sujets, et, pour ne pas représenter l'opinion de tout le monde, elles ne correspondent que mieux à celle de Macaire Ivanovitch.

— Et comment, Macaire Ivanovitch, considérez-vous le péché de suicide ? lui demandai-je.

— Le suicide, c'est le plus grand péché humain, répondit-il en soupirant. Mais le juge ici, c'est Dieu seul : lui seul connaît tout, chaque limite et chaque mesure. Nous, il nous faut absolument prier pour un tel pécheur. Chaque fois que tu entendras parler d'un péché pareil, avant de dormir prie de toute ta tendresse pour le pécheur.

— Une prière lui viendra-t-elle en aide, s'il est déjà condamné ?

— Qu'en sais-tu ? Plusieurs ne le croient pas, et il ne faut pas que tu les écoutes : ils ne savent eux-mêmes où ils marchent. C'est pourquoi, quand tu prieras avant de dormir, à la fin ajoute : « Pardonne, Jésus, à tous ceux pour qui personne ne prie. » Une telle prière est agréable et efficace. Il faut aussi prier pour tous les pécheurs qui vivent encore. « Seigneur Dieu, sauve tous les impertinents ! » C'est encore une bonne prière.

Je lui promis de prier, – pour lui faire plaisir. Et, en effet, la joie éclaira son visage. Mais je me hâte d'ajouter qu'en pareil cas, il ne le prenait jamais de haut avec moi : il évitait ce ton morigénant et cet étalage d'expérience qui rend les vieillards insupportables à la jeunesse. Il se rendait compte que, s'il avait sur moi la supériorité, contestable, de l'âge, j'avais sur lui celle de la culture.

Par exemple, il parlait très volontiers de la vie du solitaire et il la prisait bien plus haut que celle du pèlerin. Je le contredisais avec chaleur, insistant sur l'égoïsme de ces hommes qui, au bénéfice de leur salut personnel, abandonnent le monde, le frustrant ainsi de leur con-

cours. Tout d'abord il ne comprit pas. Alors je lui développai le tableau complet de l'activité utile d'un savant, d'un médecin, en général de tout serviteur de l'humanité, et le menai ainsi jusqu'à l'enthousiasme, de sorte que lui-même m'interrompait à tout moment pour m'approuver.

— Oui, c'est cela, mon ami ! que Dieu te bénisse, tu penses la vérité !

Mais quand j'eus terminé, il ne souscrivit pas entièrement à ma conclusion :

— C'est cela, soupira-t-il profondément ; mais en est-il beaucoup qui persévèrent dans leur souci du bonheur des autres. L'argent, s'il n'est pas un dieu tout à fait, est un demi-dieu. Et les femmes… Et puis, dans la solitude, l'homme se fortifie pour les œuvres de sainteté. Oui, mon ami.

Cette fois, Versilov était présent.

— Macaire Ivanovitch, interrompis-je tout à coup, m'échauffant outre mesure, vous propagez le communisme, le communisme absolu.

Il eût été en peine de protester contre ce raccourci d'idées peut-être excessif et cette brusque ellipse qui transposait vie solitaire en communisme, – car il ignorait tout du communisme et même l'entendait nommer pour la première fois. J'avoue qu'en l'espèce mon érudition est vague. Mais le peu que je sais, je le lui exposai avec feu. Et je me souviens de l'impression extraordinaire que je produisis sur le vieillard… Il se montra friand de détails historiques : Où ? comment ? qui a dit cela ? C'est là un

trait que je crois constant chez les gens du peuple. Une idée générale ne suffit pas à les satisfaire ; ils peuvent s'y intéresser, mais il leur faut autour les détails les plus méticuleux. Dans les détails je m'embrouillai, et, Versilov étant présent, j'en éprouvai de la honte, de sorte que je m'échauffai davantage encore. Et finalement, Macaire Ivanovitch, tout en continuant à ponctuer chacune de mes phrases d'un « c'est ça ! c'est ça ! » attendri, ne comprenait plus rien du tout – c'était visible – à mes explications. Le dépit me prenait, quand Versilov interrompit la conversation, se leva et déclara qu'il était temps d'aller dormir. Après qu'il m'eut reconduit dans ma chambre, comme je lui demandais ce qu'il pensait de Macaire, il sourit gaiement :

— En premier lieu, Macaire Ivanovitch n'est nullement un paysan : c'est un ancien domestique, né de parents en service eux-mêmes. Les domestiques, naguère, passaient pour épouser parfaitement les intérêts de la vie matérielle, morale et intellectuelle de leurs maîtres. Remarque que Macaire Ivanovitch s'intéresse surtout à la vie de la haute société. Tu ne sais pas à quel point l'occupent les événements politiques. Autrefois par des conversations où je mettais aux prises les empires, je le rendais absolument heureux. Il estime beaucoup les sciences et surtout l'astronomie. N'empêche qu'il réalise le phénomène d'un esprit si rigoureusement indépendant qu'on échouerait à rien vouloir y modifier : il a ses convictions, qui, outre qu'elles sont fermes, sont assez claires, et, par surcroît,… judicieuses. Pour ignorant qu'il soit, il est capable d'étonner soudain par l'ampleur de ses conceptions personnelles. C'est un vrai « chemineau »,

comme l'appelait si gentiment cet Alexandre Siméonovitch contre qui, d'ailleurs, tu te fâches mal à propos. Et, de plus, il ne laisse pas que d'être un peu artiste. Beaucoup de notions originales, d'autres qui le sont moins ; une logique qui parfois boite ; un didactisme trop vague ; de grands élans de sentimentalité. Je ne parle pas de sa naïveté et de sa bonté : ce n'est pas à nous à causer de cela…

On ne s'étonnera pas que j'aie pu, en si peu de temps, connaître assez bien Macaire Ivanovitch, quand j'aurai dit qu'il y avait chez nous quelque chose comme des soirées. Chaque jour, après dîner, la chambre de Macaire Ivanovitch nous accueillait, maman, Versilov, moi, presque toujours Lise, taciturne à son ordinaire, souvent Tatiana Pavlovna, parfois le docteur. À celui-ci j'avais réussi à m'accoutumer, – guère, mais enfin il n'y avait plus de choc. En lui me plaisait une certaine simplicité, sur le tard découverte, et aussi une façon de dévouement à notre famille, si bien que je me décidai enfin à lui pardonner son arrogance professionnelle. Je l'avais décidé à se laver les mains, à nettoyer ses ongles et à porter du linge intact, – lui expliquant qu'il ne s'agissait pas de devenir un maître des élégances, mais que la propreté est indispensable dans la profession du médecin. Souvent aussi Glycère écoutait derrière la porte les récits de Macaire Ivanovitch. Versilov l'appela une fois et l'invita à s'asseoir parmi nous. Cela me plut fort, mais, de ce moment, elle cessa de s'approcher de la porte pour écouter.

CHAPITRE IV

I

Me voici à la catastrophe décisive qui termine mon journal. Mais je dois anticiper un peu et raconter quelque chose que j'ignorais complètement quand j'ai agi, et que je ne me suis expliqué que beaucoup plus tard. Sinon il me faudrait constamment m'exprimer en logogriphes. Pour cet éclaircissement préliminaire je sacrifierai à la netteté et à la brièveté tout intérêt artistique ; ce sera impersonnel comme un entrefilet de journal.

Mon camarade d'enfance Lambert faisait partie d'une association louche, organisée à Moscou et qui, sous la direction d'un chef vieux, expert et retors, s'adonnait exclusivement au chantage. Dès qu'ils avaient réussi à surprendre les secrets d'une famille, si honorable et si haut placée fût-elle, ils se présentaient, menaçant de divulguer des documents, que d'ailleurs souvent ils ne possédaient pas. Chez les personnes les plus recommandables, les plus intactes, il est de ces secrets n'ayant rien de criminel ni de honteux, et que cependant pour rien au monde elles ne voudraient produits au jour.

Exemple de leurs opérations :

La femme d'un fonctionnaire fort connu et respecté eut une liaison avec un jeune officier. Ils le surent, ils menacèrent l'amant de prévenir le mari. Ils ne possé-

daient pas la moindre preuve, et le jeune homme le savait, et eux-mêmes ne s'en cachaient pas : leur calcul fut que le mari, une fois avisé, ne lui fournît-on aucune justification, agirait tout de même que s'il recevait les preuves les plus sûres ; ils étaient informés de son caractère. Ils extorquèrent au galant une somme assez ronde et sans aucun risque, puisque la victime elle-même ne désirait rien tant que le secret.

Lambert, prenant goût à cette industrie, commençait à la pratiquer pour son propre compte. Mais il ne possédait pas les facultés nécessaires. Non qu'il fût sot : au contraire ; seulement il était à la fois violent et naïf et ne connaissant ni les hommes ni la société. Ne comprenant pas l'importance du rôle de ce chef de Moscou, il supposait aisé de diriger et organiser une telle entreprise. De plus il se figurait tout le monde aussi lâche que lui-même, et que, par exemple, tel ou tel homme du fait qu'il prit peur dans telle circonstance spéciale, est nécessairement poltron.

Il était venu à Pétersbourg parce que depuis longtemps il en rêvait comme d'une scène plus vaste que Moscou, et aussi parce que, à Moscou, il lui était arrivé une méchante aventure et que quelqu'un l'y cherchait dans les intentions les plus hostiles. À Pétersbourg il entra tout de suite en relations avec un ancien camarade de classe, mais ses affaires ne restèrent pas moins médiocres. Rien ne réussissait, – quand enfin, par une aube glaciale, il me ramassa dans la neige aux abords d'un chantier de bois.

Mon délire lui révéla d'abord tous les noms exactement et même quelques adresses ; puis lui procura une idée assez juste de l'importance respective des personnages (vieux prince, elle, Bioring, Anna Andréievna, Versilov). Il reconnut encore que l'on m'avait offensé, que j'avais des idées de vengeance ; et enfin qu'il existe un document tel que si on le montre au vieux prince demi-fou, celui-ci, reconnaissant que sa propre fille le considère comme un aliéné, la chassera et la déshéritera ou se mariera avec une certaine Mlle Versilov à qui déjà il songe, mais qu'on ne lui permet pas d'épouser ; etc. Ce document, il ne doute pas que je n'en sois possesseur. Lambert avait donc compris beaucoup de choses ; sans doute il en restait un grand nombre d'obscures, mais le maître-chanteur était quand même tombé sur une piste sérieuse. Dès que j'eus faussé compagnie à Alphonsine, il se procura mon adresse (de la façon la plus simple : au bureau des adresses), puis il prit les renseignements indispensables sur toutes les personnes dont j'avais parlé. Après quoi, il commença à agir. Tout d'abord il se rendit chez Anna Andréievna.

Comment parvint-il à joindre une personne d'une position si élevée, cela demeure une énigme pour moi. Je ne pus jamais connaître les détails de l'entrevue. Le plus probable est que Lambert, dès les premiers mots, s'était présenté comme mon ami d'enfance. Sans doute fit-il d'habiles allusions au « document » et au parti qu'on en pouvait tirer en spéculant sur ma rancune contre la générale Akhmakov. Quant à Anna Andréievna, elle se trouvait précisément dans une situation telle qu'elle ne pouvait pas ne pas mordre à l'hameçon de « la lutte pour

l'existence ». Peut-être, et plus probablement, opéra-t-il sans tant d'ambages. Je me l'imagine fort bien disant : « Mademoiselle, ou vous resterez vieille fille ou vous deviendrez princesse et millionnaire. L'alternative dépend d'un document. Ce document, je le volerai à notre bon jeune homme et vous le donnerai… contre un billet à ordre de trente mille roubles. »

Mais, si Anna Andréievna Versilov, fiancée du vieux prince, convoitait la possession de ce document, il était non moins et plus légitimement convoité par Catherine Nicolaïevna Akhmakov, fille du dit prince. De ce côté, il y avait donc un second coup à faire. Toutefois Lambert sursit à se présenter chez elle et, pour le moment se contenta de surveiller ses démarches. Il m'attendait.

En ce qui me concerne, il adopterait, au gré des circonstances, celle-ci ou celle-là de ces deux façons de procéder : m'associer à son entreprise et agir de concert avec moi, ou bien – et ce devait le séduire davantage – me jouer comme un nigaud et me voler le document.

Malgré son impatience, tant que je fus malade, il se retint de paraître à la maison, sauf cette seule fois où il avait causé avec Versilov. Quant à l'hypothèse que je pusse donner, communiquer ou détruire le document, mes paroles chez lui l'avaient absolument tranquillisé à cet égard. Et que j'allasse chez lui tout d'abord et le jour même qui suivrait ma guérison, il n'en doutait pas, Daria Onésimovna était venue chez moi par son ordre : il savait donc ma curiosité et ma peur déjà excitées.

Mais si Lambert m'attendait, Anna Andréievna m'attendait peut-être avec plus d'impatience encore.

Lambert avait peut-être raison de vouloir la trahir : car, malgré leur accord, indiscutable pour moi, elle s'ennuageait de réticences, laissant entendre qu'elle consentait à tout, mais ne le disait pas en propres termes. Elle m'attendait ; elle préférait avoir affaire à moi qu'à cette canaille de Lambert.

Un dernier mot et le plus important : Versilov, à ce jour, savait-il quelque chose et participait-il déjà au plan de Lambert ? Non, non, non. À cette époque, encore non, bien que peut-être le mot fatal fût déjà prononcé. Mais j'anticipe, j'anticipe…

Et moi ? savais-je quelque chose et que savais-je au jour de ma sortie ? J'ai déclaré tout à l'heure que je ne savais rien, que j'ai connu les choses trop tard. C'est vrai, mais est-ce vrai tout à fait ? Non, je savais déjà quelque chose indiscutablement. Comment cela ? Que le lecteur se rappelle mon rêve. Si ce rêve put se configurer comme j'ai dit, c'est que, à défaut de rien savoir de net, je pressentais tout.

Et maintenant, au fait.

II

Un soir, deux jours avant ma première sortie, Lise rentra toute troublée : il lui était arrivé quelque chose d'insupportable.

J'ai déjà parlé de ses relations avec Vassine. Elles dataient de Louga. Dans le malheur qui la frappait, naturellement elle pouvait désirer le conseil d'un esprit ferme, tranquille, supérieur, tel enfin qu'elle supposait Vassine. Les femmes ne sont pas très perspicaces dans l'appréciation d'un homme qui leur plaît. D'ailleurs, elle pensait qu'il avait de la sympathie pour le prince. Mais celui-ci, à qui elle raconta qu'elle consultait parfois Vassine, en prit ombrage. Lise fut offensée de cette jalousie et, par esprit d'opposition, persista à fréquenter chez Vassine. Elle m'avoua plus tard, bien plus tard, que Vassine ne lui avait pas plu longtemps : sa placidité perpétuelle, qu'au début elle admirait, finit par lui apparaître assez répugnante. Il semblait très expert aux affaires (il lui a donné quelques conseils bons en apparence, – tous irréalisables). Il était trop infatué de sa sagesse et manquait de tact. Une fois, qu'elle le remerciait de se montrer toujours indulgent envers moi et de parler de moi comme d'un égal, il répondit :

— Ce n'est pas ce que vous croyez… Tout simplement, – je ne vois aucune différence de lui aux autres ; ni plus bête que les intelligents, ni plus méchant que les bons. À mes yeux tous les hommes se valent.

— Comment ? Est-ce que vous ne voyez pas de différences ?

— Oh ! sans doute, chacun diffère des autres par quelque point, mais, à mes yeux, c'est comme s'il n'existait pas de différence entre eux, parce que leurs particularités ne m'atteignent pas. Pour moi tous sont

égaux et tout est égal : c'est pourquoi je suis avec tous également bon.

— Et cela ne vous attriste pas ? ne vous ennuie pas ?

— Non. Je suis toujours content de moi-même.

— Et vous ne désirez rien ?

— Si : comment ne pas désirer ? mais guère. Pas même un rouble de plus. Les places et les honneurs valent-ils ce que je vaux ?

Lise m'a affirmé que ce furent ses paroles mêmes. Cependant, il faudrait savoir bien exactement dans quelles circonstances il les prononça.

Peu à peu son indulgence à l'égard du prince (indulgence que Lise se persuada due à cette indifférence systématique bien plus qu'à quelque sympathie pour elle) commença à s'altérer, à se tourner en une manière d'ironie méprisante ; en vain s'en irrita-t-elle. Vassine s'exprimait toujours avec douceur, il condamnait même sans indignation, et déduisait des arguments les plus simplement logiques, la nullité du héros et l'illogisme de cet amour. « Vous vous êtes trompée dans vos sentiments ; l'erreur reconnue, on doit la réparer. »

C'était précisément ce jour-là. Lise, indignée, s'était levée pour partir. Or, que fit cet homme raisonnable ? De l'air le plus noble et le plus sentimental, il lui offrit de l'épouser ! Lise l'appela imbécile et sortit.

Proposer de trahir un malheureux sous prétexte que ce malheureux n'est pas un aigle et proposer cela à la

femme enceinte de lui, n'était pas mal, de la part d'un Vassine si supérieur au commun des mortels ! Lise, d'ailleurs, avait compris de la façon la plus claire que la fierté qu'il étalait de ses actes venait de ce qu'il connaissait cette grossesse. Avec des larmes d'indignation, elle courut chez le prince ; celui-ci parvint à être plus saugrenu encore que Vassine. Le récit qu'elle lui fit de l'épisode eût dû le convaincre de l'inanité de sa jalousie ; or il était devenu comme fou. Tous les jaloux sont pareils ! Il fit une scène terrible, et l'outragea tant, qu'elle décida de rompre avec lui toutes relations.

Elle ne put se dispenser de tout raconter à maman ; la glace était rompue. Sans doute, selon leur habitude un instant abandonnée, pleurèrent-elles dans les bras l'une de l'autre. Lise enfin se calma, tout en demeurant très sombre. Elle passa la soirée chez Macaire Ivanovitch sans desserrer les dents, mais attentive à ce qu'il disait. Depuis l'épisode du petit banc, elle se montrait très respectueuse à son égard, encore qu'un peu froide.

Mais cette fois (nous n'étions que nous cinq dans la chambre, – Tatiana n'était pas venue), Macaire Ivanovitch devait donner à la conversation un cours inattendu. Versilov et le docteur s'étaient le matin montrés fort inquiets de sa santé. Depuis quelques jours on se préparait à fêter l'anniversaire, tout prochain, de maman : Macaire Ivanovitch, à ce propos, rappelait l'enfance de maman.

— Comme elle ne marchait pas encore, elle ne descendait pas de mes bras. C'est moi qui lui ai appris à marcher. Je la dressais dans un coin, à trois pas de moi, et je l'appelais, et elle accourait et se jetait dans mes bras

en riant et m'embrassait. Je te racontais des histoires, Sophie Andréievna : tu les aimais beaucoup ; pendant deux heures, assise sur mes genoux, tu écoutais. Un jour, je t'emmène dans la forêt, je te mets près d'un buisson de framboisiers et je te fabrique un petit flageolet d'écorce. Nous nous amusons, et au retour à la maison, tu dors dans mes bras. Et une autre fois, elle a eu peur d'un loup, s'est jetée vers moi ; elle tremblait toute, et il n'y avait pas de loup du tout.

— Je me souviens de tout cela ; si loin que je remonte dans ma vie, je retrouve votre affection pour moi, dit maman d'une voix tremblante, et en rougissant.

— Pardonnez-moi, mes enfants, reprit Macaire Ivanovitch après un silence, je m'en irai bientôt. Dans ma vieillesse j'ai trouvé la consolation de toutes les souffrances : je vous remercie, mes amis.

— Assez, Macaire Ivanovitch ! s'écria Versilov : le docteur m'a assuré que vous alliez beaucoup mieux.

Maman écoutait, effrayée.

— Qu'en sait-il, ton Alexandre Siméonovitch ? sourit le valétudinaire. C'est un homme charmant, mais pas plus. Voyons, mes amis, croyez-vous que j'aie peur de mourir ? Aujourd'hui, après la prière du matin, j'ai eu le pressentiment que je ne sortirais plus d'ici. Eh bien, quoi… Dieu soit béni ! Seulement, j'aurais désiré continuer à vous voir tous. Je voulais vous dire quelque chose, André Pétrovitch, mais Dieu saura sans moi trouver votre cœur. Oui, depuis longtemps, nous avons cessé de parler de cela, depuis que cette flèche a percé mon cœur. Et

maintenant, en m’en allant, je vous rappellerai seulement ce que vous m’avez promis…

Il avait presque chuchoté les derniers mots.

— Macaire Ivanovitch…, dit Versilov, qui, tout ému, se leva de sa chaise.

Mais le vieil homme continuait :

— Dans cette affaire, le plus coupable devant Dieu, c’est moi : bien que vous fussiez mon maître, je ne devais pas permettre… C’est pourquoi, Sophie, ne te tourmente pas trop. Ton péché, c’est le mien ; tu ne savais pas ; je pouvais te châtier, mon épouse, même à coups de bâton, et devais le faire ; non, je t’ai plainte, quand tu es tombée, tout en larmes, devant moi, et qu’en m’avouant tout tu baisais mes pieds. Il n’y a aucun reproche dans ce que je dis là, ma bien-aimée. Je n’évoque ces choses que pour raviver la mémoire d’André Pétrovitch… mais vous-même, monsieur, vous vous rappelez votre parole de gentilhomme. Le mariage couvre tout. Je vous le dis, devant vos enfants.

Il était très ému et regardait Versilov, attendant de lui un signe d’acquiescement. Versilov, en silence, s’approcha de maman et l’embrassa ; maman s’approcha de Macaire Ivanovitch, et s’inclina devant lui…

Lise s’était levée sans mot dire. Soudain, s’adressant à Macaire Ivanovitch avec fermeté :

— Bénissez-moi aussi, Macaire Ivanovitch, afin de m'aider à supporter une grande souffrance. Demain décidera de mon sort… ; aujourd'hui, priez pour moi.

Et elle sortit de la chambre. J'ignorais encore bien des choses et c'est pourquoi je retournai chez moi tout troublé.

Le lendemain, de toute la journée, Lise ne parut pas à la maison ; revenue le soir assez tard, elle se rendit tout droit chez Macaire Ivanovitch. Je voulais ne pas y entrer pour ne pas les troubler, mais, remarquant que maman et Versilov s'y trouvaient déjà, je les rejoignis. Lise était assise près du vieillard et pleurait sur son épaule, et celui-ci lui caressait les joues en silence, et tristement.

Le prince insistait pour que le mariage se fît dès que ce serait possible. Pour Lise, il lui était difficile de se décider, bien qu'elle n'eût déjà presque plus le droit de se refuser. Et Macaire Ivanovitch « ordonnait » le mariage. Sans doute tout cela s'arrangerait de soi-même, et elle finirait par consentir. En ce moment, elle se sentait trop offensée par celui qu'elle aimait, son amour l'humiliait à ses propres yeux. Mais, offense à part, quelque chose de nouveau était survenu, que je ne soupçonnais pas.

— As-tu entendu… Toute cette jeunesse arrêtée hier ?… dit tout à coup Versilov.

— Comment… Diergatchov ? m'écriai-je.

— Oui ; et Vassine.

Je fus frappé surtout par le nom de Vassine.

— Mais pourquoi ? que leur arrive-t-il ? Et cela, juste au moment où Lise se plaignait de Vassine ! C'est Stiébielkov ! Je vous jure qu'il y a du Stiébielkov dans l'affaire !

— Laissons, dit Versilov, en me regardant comme on regarde quelqu'un qui ne comprend pas, qui ne devine pas… Sait-on ce qui s'est passé, et comment savoir ce qui les attend ? Je veux parler d'autre chose. Tu te proposes de sortir demain. N'iras-tu pas chez le prince Serge Pétrovitch…

— Ce sera ma première visite, bien que, je l'avoue, elle me soit pénible. Avez-vous quelque commission pour lui ?

— Non, rien, je verrai moi-même… Je plains Lise. Et que peut lui conseiller Macaire Ivanovitch ? Il ne comprend lui-même rien ni aux hommes ni à la vie… Ah ! au fait, il y a de par la ville certains jeunes gens, parmi lesquels un de tes anciens camarades, Lambert… Il y a tout lieu de croire que ce sont de vilains drôles. Je te dis cela à titre de renseignement. C'est ton affaire, et je n'ai pas le droit…

Je lui saisis la main, sans réfléchir, presque d'inspiration, comme il m'arrive parfois.

— André Pétrovitch, lui dis-je, je me suis tu jusqu'ici et vous saviez pourquoi ? Pour éviter d'être mêlé à vos secrets, que j'ai décidé de ne jamais connaître. Je suis un poltron, j'ai peur que ces secrets ne vous arrachent tout à

fait de mon cœur et cela je ne le veux pas. Mais, dans ces conditions et par réciprocité, ma conduite ne doit-elle pas vous être indifférente ?…

— Tu as raison. Plus un mot là-dessus, je t'en supplie.

Ainsi nous sommes-nous expliqués, par hasard et fort peu, suffisamment pour accroître mon trouble devant ce nouveau pas que j'accomplirais demain : de sorte que, toute la nuit, mon sommeil s'en ressentit. Mais j'étais soulagé.

III

Le lendemain, bien qu'il fût dix heures du matin je m'efforçai de m'esquiver en cachette. Pourquoi, je ne sais ; mais si maman même avait remarqué mon départ, si elle m'avait parlé, j'aurais répondu par quelque brutalité.

À peine commençais-je de respirer l'air vif du dehors, je tressaillis, remué par une sensation indéfinissable, à la fois pénible et joyeuse, toute bestiale, et que j'appellerai carnassière.

Je me dirigeai tout droit vers la prison. Je savais combien l'acte que j'allais accomplir, quel qu'il fût, serait décisif et irréparable. Il y avait déjà trois jours que Tatiana Pavlovna m'avait muni d'une lettre pour le directeur de la prison. Il me reçut admirablement et, non seulement autorisa une entrevue avec le prince, mais prêta sa propre chambre à cet effet.

Le prince parut, dans un costume mi-civil mi-militaire. Un linge éclatant, une cravate élégante, une raie bien droite ; mais sensiblement amaigri, et jaune jusque dans le blanc des yeux.

— Comme vous êtes changé !

— Ce n'est rien ! Asseyez-vous, mon cher, et, s'asseyant lui-même, il me désigna courtoisement un siège en face du sien. Commençons par le principal. Voyons, mon cher Alexis Macarovitch…

— Arcade, rectifiai-je.

— Hé ? ah ! oui, oui, cela ne fait rien… ah ! oui… Excusez-moi, mon cher, allons au principal…

Il parla beaucoup et rapidement, avec fièvre, s'égarant dans des explications, et gesticulant ; tout d'abord je ne compris absolument rien.

— Bref (c'est bien la dixième fois qu'il dit : bref), bref, si je vous ai tourmenté ainsi, si je vous ai réclamé à Lise, hier, avec tant d'insistance…

— Permettez, prince, l'interrompis-je ; vous m'avez convoqué ? Lise ne m'en a rien dit.

— Comment ? fit-il surpris, presque effrayé.

— Elle ne m'en a rien dit. Hier soir, elle est rentrée si troublée, qu'elle ne m'a pas même dit un mot.

Le prince bondit de sa chaise.

— Vous me dites bien la vérité, Arcade Macarovitch ? En ce cas, ce… ce…

— Mais, cependant qu'y a-t-il d'extraordinaire ? Pourquoi vous inquiéter tant ? Elle a oublié, sans plus.

Il s'assit, mais il restait comme étourdi ; que Lise ne m'eût rien dit semblait le désemparer. Soudain, il recommença à parler avec volubilité en agitant les bras.

Il s'interrompit tout à coup.

— Attendez, reprit-il d'un nouvel élan et le doigt levé, attendez, c'est… c'est… si je ne me trompe, des tours, murmura-t-il avec un sourire de maniaque, et cela signifie que…

— Cela ne signifie rien du tout. Je ne comprends pas pourquoi une circonstance insignifiante vous tourmente tant ! Ah ! prince, depuis cette nuit, vous vous rappelez…

— Depuis quelle nuit et qu'est-ce que je me rappelle ? cria-t-il visiblement irrité de l'interruption.

— Chez Zerstchikov, où nous nous sommes vus la dernière fois. Vous étiez aussi sous le coup d'une émotion terrible, mais entre ce moment-là et le moment où nous sommes, la différence est telle que je suis effrayé pour vous. Est-ce que vous ne vous rappelez pas ?

— Ah ! oui, fit-il du ton poliment dédaigneux d'un homme du monde, et comme se rappelant soudain… Ah ! oui, cette soirée… Eh bien, et votre santé ? Comment allez-vous depuis tout cela, Arcade Macarovitch… ? Et ce-

pendant passons au principal. Moi, voyez-vous, je poursuis trois buts, trois problèmes se posent devant moi…

Et de nouveau, il divagua avec verbosité sur le « principal ». Je compris enfin que j'avais devant moi un homme à qui il faudrait tout au moins appliquer sur la tête une serviette imbibée de vinaigre. Même, une saignée eût pu être à propos. Son parlage tournait sans doute autour du procès, de son issue probable, d'une visite que lui avait faite le colonel de son régiment, d'une déportation à prévoir dans un gouvernement du nord, de la possibilité de regagner son grade à Tachkend, de ce qu'il apprendrait à son fils (futur, celui de Lise), là-bas « dans le trou » à Arkhangel ou à Kholmogori.

— Si je désirais avoir votre opinion, Arcade Macarovitch, c'est que, croyez-le bien, votre affection m'est précieuse… Si vous saviez, si vous saviez, Arcade Macarovitch, mon ami, mon frère, ce qu'est Lise pour moi, ce qu'elle a été pour moi tout ce temps ! cria-t-il en se prenant la tête à deux mains.

— Serge Pétrovitch, songeriez-vous donc à l'exiler avec vous à Kholmogori ! dis-je, effrayé à l'idée que Lise dût passer toute sa vie auprès de ce maniaque.

Il me regarda, se leva, fit quelques pas, se tourna, s'assit, et de plus belle il se comprimait la tête.

— Je vois toujours, en rêve, des araignées, dit-il.

— Vous êtes sous le coup d'une émotion terrible, je vous conseillerais, prince, de vous coucher et d'appeler immédiatement le médecin.

— Non, permettez. Cela, plus tard. Je vous ai prié de venir afin que nous nous entendions au sujet de la cérémonie. Le mariage aura lieu ici-même, dans la chapelle. Le consentement est donné et tous m'encouragent… Quant à Lise…

— Prince, ayez pitié de Lise, exclamai-je, ne la tourmentez pas, au moins maintenant, de votre jalousie !

— Comment ! cria-t-il, et il braqua sur moi des yeux troubles et exorbités. (Le mot « jalousie » l'avait touché horriblement.)

— Excusez, prince, c'est par erreur… Or, prince, ces derniers temps, j'ai connu un vieillard, celui dont je porte le nom… Oh ! si vous le voyiez, vous seriez plus tranquille… Lise aussi l'estime beaucoup…

— Ah ! oui, Lise… oui, oui, c'est votre père ?… oh ! *pardon, mon cher,* – ou quelque chose en ce genre… Je me rappelle… elle m'a raconté… un petit vieillard… j'en suis sûr, j'en suis sûr. J'ai connu aussi un vieillard… *mais passons*. Le principal est de s'expliquer. Il faut…

Je me levai pour partir.

— Je ne comprends pas ! prononça-t-il sévèrement et avec impatience en voyant mon mouvement de retraite.

— Il m'est pénible de vous regarder.

— Arcade Macarovitch, un mot encore ! (Il me prit, et me rassit sur la chaise.) Vous avez entendu parler de ce… Vous comprenez ?

— Ah ! oui… Diergatchov. C'est assurément un coup de Stiébielkov, exclamai-je, ne pouvant me retenir.

— Oui Stiébielkov et… vous ne savez pas… ?

Il s'arrêta et, de nouveau, me fixa ; un sourire d'idiot s'épaississait sur sa face, qui devenait livide. Quelque chose tout à coup me troubla. Je me rappelai ce regard insistant qu'avait eu Versilov quand il m'avait raconté l'arrestation de Vassine.

— Est-ce que… ?

— Voyez-vous, Arcade Macarovitch, je vous ai appelé pour vous expliquer…

— C'est vous qui avez dénoncé Vassine !

— Non, voyez-vous… il y avait un manuscrit. Vassine l'avait confié à Lise. Celle-ci me le donna à parcourir… Le lendemain survint entre eux une brouille…

— Et vous avez livré le manuscrit aux autorités !

— Arcade Macarovitch, Arcade Macarovitch !

— Ainsi, criai-je en martelant chaque syllabe, vous, sans autre motif, sans autre but, uniquement parce que le malheureux Vassine est « votre rival », uniquement par jalousie, vous avez donné le manuscrit confié à Lise, à qui ? à qui ? au procureur ?

Il ne me répondait pas : il restait devant moi comme une statue, avec le même sourire maladif et les mêmes yeux immobiles, quand tout d'un coup la porte s'ouvrit et

Lise entra. Elle s'évanouit presque en nous voyant ensemble.

— Toi… ici, s'écria-t-elle, le visage bouleversé, et en me prenant les mains, toi ici, alors tu… sais ?

Mais elle lisait déjà sur mon visage que je savais. Je l'embrassai étroitement, violemment ! Et pour la première fois, je compris pleinement quelle douleur infinie et sans issue s'était abattue sur la vie de cette chercheuse de souffrances.

— Mais peut-on maintenant lui parler ? dit-elle tout d'un coup. Peut-on tirer quelque chose de lui ? Pourquoi es-tu ici ? Regarde-le, regarde-le ! Est-ce qu'on peut le juger, est-ce qu'on peut ?

Une souffrance et une pitié infinies empreignaient tous ses traits. Lui, restait prostré sur la chaise. Lise avait raison. C'était un irresponsable. Le même jour, on l'évacua sur l'hôpital et, dès le soir, un transport au cerveau se déclarait.

IV

En quittant le prince et Lise, – il était une heure de l'après-midi, – je me rendis à mon ancien logement. Le temps était humide, sombre, venteux. Le logeur se réjouit de me voir, et avec une ostentation agaçante en pareil moment. Je fus très froid, et montai immédiatement chez moi. Mais il me suivit, et, bien qu'il n'osât pas m'interroger, la curiosité brillait dans ses yeux. En dépit de l'urgence pour moi d'apprendre quelque chose, il me

répugnait de le questionner. Je m'informai de la santé de sa femme, et nous passâmes chez elle. Elle m'accueillit avec affabilité, mais avec un air presque mystérieux et sans manifester de désir de causer. Je finis cependant par apprendre des choses assez étonnantes.

… M. Lambert est venu trois fois « … Il a visité toutes les chambres… Il a laissé espérer qu'il louerait… Daria Onésimovna est venue aussi, Dieu sait pourquoi. Ah ! elle est bien curieuse. » Je me retins de questionner : le propriétaire crut de son devoir de devenir tout à fait mystérieux et laconique.

— Mademoiselle aussi est venue, ajouta-t-il en me regardant étrangement.

— Quelle demoiselle ?

— Anna Andréievna. Elle est venue deux fois. Elle a fait connaissance avec ma femme. C'est une charmante personne, très agréable ; on ne saurait trop apprécier une telle relation, Arcade Macarovitch.

Ce disant, il fit un pas vers moi. Il tenait visiblement à ce que je comprisse quelque chose.

— La deuxième fois, elle est venue avec son frère.

— C'est Lambert, pensai-je.

— Non, pas M. Lambert, devina-t-il d'un coup, comme sautant dans mon âme avec ses yeux. C'était bien son frère, le jeune M. Versilov. Il est chambellan à la cour, il me semble…

J'étais très confus. Il me regardait d'un sourire paterne.

— Ah ! cette demoiselle française, Mlle Alphonsine de Ver daigne, vous a demandé aussi. Ah ! comme elle chante bien et comme elle déclame bien les vers ! En cachette, elle allait aussi chez le prince Nicolas Ivanovitch à Tsarkoïé-Sélo ; elle est allée lui vendre un petit chien noir, très rare, gros comme le…

Prétextant un mal de tête, je le priai de me laisser seul. Il me satisfit immédiatement, sans même terminer la phrase, et non seulement, sans manifester le moindre déplaisir, mais presque avec joie ; il se contenta de se frotter mystérieusement les mains comme pour dire : « Je comprends, je comprends », et il sortit de la chambre sur la pointe du pied. Il est vraiment des êtres bien importuns ! Je restai seul, à réfléchir, une heure et demie. À réfléchir ? non. Plus exactement, à rêvasser. Confus, plutôt que surpris ; j'attendais pis. J'étais fermement convaincu, et depuis longtemps, que la machination se poursuivait grand train. « Moi seul leur manque, pensais-je ; ils me désirent de toutes leurs forces, et combinent quelque chose dans mon appartement même : c'est clair comme le jour. Ne serait-ce pas le mariage du vieux prince ? Il se trame une embûche contre lui. Oui, mais permettrai-je, messieurs ? voilà la question, » conclus-je avec une satisfaction orgueilleuse.

Je me sentais entraîné dans le gouffre. Suis-je encore libre, ou ne le suis-je déjà plus ? Telle fut la question qui me hanta pendant cette heure et demie, passée sur l'angle du lit, les coudes aux genoux et la tête dans mes

mains. Au fond, je vois déjà que toutes ces réflexions sont des sottises, et qu'en réalité, c'est Elle qui m'entraîne, elle et elle seule ! Enfin, j'ai dit cela, je l'ai tracé sur le papier ; et aujourd'hui même que j'écris ces choses révolues depuis une année, je ne sais encore comment nommer ce sentiment.

Oh ! que j'avais pitié de Lise et que mon cœur souffrait ! Du moins cette souffrance pouvait-elle étouffer en moi, pour un moment, l'instinct carnassier. Mais une curiosité terrible m'entraînait et une peur vague, et encore un sentiment indéfinissable, mais que je sais, que je savais déjà être un sentiment pervers. Peut-être aspirais-je à tomber à ses pieds, peut-être voulais-je lui faire subir toutes les souffrances. Le souvenir de Lise ne pouvait déjà plus m'arrêter.

À trois heures, je me ressaisis, je compris que j'avais déjà trop tardé, je sortis au plus vite et me précipitai chez Anna Andréievna.

CHAPITRE V

I

Aussitôt que je fus annoncé, Anna Andréievna posa son ouvrage et vint rapidement à ma rencontre dans la première chambre, – courtoisie inhabituelle. Elle me tendit ses deux mains et rougit fortement. Elle me conduisit chez elle, sans rien dire, et, me plaçant à ses côtés, s'assit de nouveau auprès de son travail, mais elle ne reprit pas sa couture, et continua à m'examiner avec le même intérêt chaleureux et toujours sans rien dire.

— Vous avez envoyé Daria Onésimovna chez moi, commençai-je un peu gêné par cet intérêt trop affecté, qui pourtant m'impressionnait fort agréablement.

Négligeant ce que je venais de lui dire :

— J'ai tout appris, je sais tout, gémit-elle. Terrible nuit… Oh, comme vous avez dû souffrir ! Est-ce vrai, qu'on vous ait trouvé sans connaissance, par ce grand froid ?

— C'est… Lambert qui vous a… ? balbutiai-je, en rougissant.

— J'ai tout su par lui ; mais je vous attendais. Oh ! il était venu chez moi bien effrayé. Dans votre maison… où vous étiez couché malade, on n'a pas voulu le laisser pénétrer auprès de vous, et on l'a singulièrement reçu… Il

m'a dit qu'à peine aviez-vous repris connaissance, vous parliez déjà de moi et… de votre dévouement pour moi. J'étais émue jusqu'aux larmes, Arcade Macarovitch, et je ne sais même pas par quoi j'ai mérité un si ardent intérêt, – cela dans la situation où vous étiez vous-même ! Dites, M. Lambert est-il votre ami d'enfance ?

— Oui… mais cet accident… J'avoue que je fus imprudent et peut-être en ai-je trop dit.

— Oh, j'aurais bien appris cette affreuse machination sans lui ! J'ai toujours, toujours pressenti qu'ils vous en feraient arriver là. Dites, est-il vrai que Bioring ait osé lever la main sur vous ?

— S'il avait levé la main sur moi, il eût été châtié !…

Je sentais qu'elle voulait m'exciter contre quelqu'un – que l'on devine. Néanmoins je donnai prise :

— Vous aviez prévu, dites-vous, que, grâce à eux, j'en arriverais là. Du moins, entre Catherine Nicolaïevna et moi il ne peut y avoir eu qu'un malentendu, quoique il soit bien vrai qu'elle ait trop vite modifié ses bons sentiments à mon égard.

— Justement… trop vite ! s'empressa Anna Andréievna dans un élan de compassion. Ah ! si vous saviez quelle intrigue se mène en ce moment là-bas ! Naturellement, Arcade Macarovitch, il vous est difficile de comprendre tout le côté délicat de ma situation, prononça-t-elle, rougissant et en baissant les yeux. Dans le monde, naturellement, on me jettera la pierre : on l'a déjà fait… Je suis délaissée par mon père depuis l'enfance ; nous,

les Versilov, une vieille noblesse, nous ne possédons rien, et je mange le pain étranger. N'est-il pas naturel que je m'adresse à celui qui, dès l'enfance, a remplacé mon père, à celui qui m'a comblée d'incessants bienfaits ? Dieu seul voit nos sentiments, et je n'admets pas le jugement du monde ! Et ce bienfaiteur, voici que sa propre fille complote sa perte ! Est-ce supportable ? Non, et, quand j'y devrais ruiner ma réputation, je le sauverai ! Je suis prête à vivre chez lui comme sa servante et sa garde. Mais je ne permettrai pas le triomphe d'un bas calcul.

Elle parlait avec une animation extraordinaire, à moitié factice peut-être, mais sincère tout de même, car on peut mentir sincèrement.

— Anna Andréievna, qu'attendez-vous de moi ?

— Que signifie votre question, Arcade Macarovitch ?

— Tout me fait croire… que vous m'avez envoyé chercher parce que vous attendez quelque chose de moi ; mais quoi, précisément ?

Esquivant la question, elle se remit à parler avec le même feu.

— Mais je ne puis pas, je suis trop fière pour entrer dans des explications et arrangements avec des personnes inconnues, comme M. Lambert. Je vous attendais, vous, et non M. Lambert. Ma situation est affreuse, Arcade Macarovitch ! Enveloppée par les menées de cette femme, je suis contrainte à la ruse, et ce m'est insupportable. Je m'abaisse presque jusqu'à l'intrigue… Je vous attendais comme un sauveur. Celui qui, mourant de

froid, répétait mon nom et mon nom seul, celui-là évidemment m'est dévoué. Mais, d'ailleurs, est-ce de moi qu'il s'agit ? Non, – mais si le malheureux vieillard persécuté par sa propre fille peut compter sur vous comme sur un ami (il vous aime comme son enfant), si vous avez de la reconnaissance, de la générosité et du courage venez à son aide… et si vraiment vous pouvez faire quelque chose, faites-le. Pour moi, même de vous, je n'attends rien, après que mon propre père m'a joué un tour si perfide !

— Il me semble qu'André Pétrovitch…

— André Pétrovitch ? interrompit-elle avec un sourire amer, André Pétrovitch a répondu à ma question franche par sa parole d'honneur qu'il n'avait nuls desseins sur Catherine Nicolaïevna, ce dont j'étais complètement persuadée quand j'ai hasardé ma démarche ; et tout de même, il paraît…

— Mais vous n'y êtes pas du tout ! Moi aussi croyais à son amour pour cette femme. Erreur, erreur !… Et maintenant que ce monsieur a été congédié…

— Quel monsieur ?

— Bioring.

— Qui vous a parlé de congé ? Peut-être ce monsieur a-t-il plus de pouvoir que jamais, dit-elle avec un sourire narquois.

— Qui m'en a parlé ? Daria Onésimovna.

— Daria Onésimovna est une charmante personne et je ne puis lui défendre de m'aimer, mais elle ignore ce qui ne la regarde pas.

Mon cœur se serra ; et, comme elle comptait précisément allumer mon indignation, – l'indignation bouillonna en moi, non contre l'autre femme, mais pour le moment, contre Anna Andréievna elle-même. Je me levai.

— En honnête homme, je dois vous prévenir, Anna Andréievna, que vos espérances… sur mon compte… pourraient bien être vaines.

— J'espère que vous me défendrez. – moi, abandonnée de tous… votre sœur, si vous voulez, Arcade Macarovitch.

Pour un peu elle aurait pleuré.

— Eh bien, n'y comptez pas trop, cela vaudra mieux, parce qu'il n'y aura rien, peut-être.

— Comment dois-je comprendre vos paroles ? dit-elle avec trop de prudence.

— Vous pouvez entendre que je m'écarterai de vous tous, et – baste ! criai-je tout à coup presque en fureur, le document… je le déchirerai. Adieu.

Je la saluai, sortis. Je n'avais pas encore descendu l'escalier, que Daria Onésimovna m'avait rejoint, munie d'un papier plié en deux. D'où sortait Daria et où elle s'était tenue pendant ma conversation avec Anna An-

dréievna – je ne puis le comprendre. Sans prononcer un seul mot, elle me remit le papier et disparut.

Je le dépliai : l'adresse de Lambert y était écrite. Je me rappelai alors avoir dit à Daria, lors de sa visite, que je ne savais pas où demeurait Lambert ; le sens était : « je ne sais pas et ne veux pas savoir ». En fait, l'adresse, je la connaissais, ayant prié Lise de se la procurer au bureau *ad hoc*… L'initiative d'Anna Andréievna me parut trop significative, même cynique : malgré mon refus, de lui prêter concours, elle m'envoie carrément chez Lambert. Il devenait limpide pour moi qu'elle savait déjà tout du document – et par qui, sinon par Lambert ?

— Décidément, ils me prennent tous pour un garçon sans caractère, avec qui on peut tout oser, pensai-je avec indignation.

II

Néanmoins, je suis allé chez Lambert. Où satisfaire ailleurs la curiosité qui me possédait ? Lambert habitait très loin, dans la ruelle Courbe, près du Jardin d'Été. Deux individus postés sur son palier, celui du troisième étage, me dévisageaient tandis que je gravissais les dernières marches. Feignant de ne pas les voir, j'avance la main vers la sonnette.

— Attendez ! me crie l'un deux.

— Je vous prie, attendez, répète l'autre, d'une voix douce, nous allons terminer… nous entrerons ensemble, voulez-vous ?

Je m'arrêtai. C'étaient encore de très jeunes gens, vingt à vingt-deux ans. Ils accomplissaient devant la porte quelque étrange besogne que je m'efforçai en vain de comprendre. Celui qui avait crié « attendez » était de grande taille, maigre, très musclé, avec une trop petite tête un peu grêlée et une physionomie comiquement ténébreuse, assez intelligente d'ailleurs et presque agréable. Ses regards toutefois étaient par trop insistants et hardis. Il était mal attifé : une vieille capote ouatée, trop courte (évidemment ce n'est pas pour lui qu'elle avait été faite), ornée d'un petit col de genette dépoilé ; de méchantes bottes rongées, presque paysannes ; un haut de forme affreusement cabossé et roussi ; malpropre, pas de gants et de funèbres ongles. Son compagnon, lui, était mis avec recherche : légère pelisse de martre, chapeau neuf et gants paille moulant des doigts effilés ; de même taille que moi, une physionomie séduisante, un visage jeune et frais.

Le grand retira sa cravate, un ruban crasseux, presque une ficelle, et l'autre, ayant extrait de sa poche une cravate noire toute neuve la lui nouait au long cou qu'il tendait docilement et de l'air le plus grave.

— Non ; cela ne va pas, la chemise est trop sale, prononça celui qui nouait la cravate, et par contraste elle paraîtra plus sale encore. Je t'avais pourtant dit de mettre le faux-col. Je ne sais pas… Vous ne savez pas ? s'adressa-t-il subitement à moi.

— Quoi ? demandai-je.

— Mais… faire un nœud de cravate. Voyez-vous, il faudrait qu'elle bouffe, de façon que l'on ne voie pas la chemise, sinon, tout l'effet est raté, je vous dis… C'est une cravate que je viens de lui acheter tout exprès chez le coiffeur Philippe ; coût : un rouble.

— C'est… l'autre rouble ? balbutia le grand.

— Oui, l'autre. De sorte que je n'ai plus un kopek. Alors vous ne savez pas ? Dans ce cas il faudra prier Alphonsine.

— Vous allez chez Lambert ? me demanda tout à coup et assez rudement le grand.

— Chez Lambert, répondis-je avec résolution, le regardant dans les yeux.

— *Dolgorowky ?* questionna-t-il du même ton.

— Non, pas Corovkine, répondis-je, avec la même rudesse, ayant mal entendu.

— *Dolgorowky ?* répéta le long-cou en me menaçant de sa petite tête.

Son compagnon se mit à rire.

— Il dit *Dolgorowky* et non Corovkine m'expliqua-t-il… Vous savez, les français, dans le *Journal des Débats,* écorchent souvent les noms russes… Je vous demande pardon, vous êtes… monsieur Dolgorouki ?

— Qui, je suis… Dolgorouki, et comment le savez-vous ?

Le long-cou avait chuchoté quelque chose au gentil garçon ; celui-ci fronça les sourcils et fit un geste négatif ; mais le long-cou, m'interpellant à brûle-pourpoint :

— *M. le prince, vous n'auriez pas un rouble d'argent pour nous, pas deux, mais un seul. Voulez-vous ?*

— Ah, l'animal ! morigéna l'autre.

— *Nous vous rendons,* conclut le long-cou en estropiant grossièrement les mots français.

— Vous savez, c'est un… cynique, expliqua le camarade. Vous pensez qu'il ne sait pas le français ? Il parle comme un parisien. Seulement, il contrefait les russes, qui ont la manie de parler entre eux une langue, qu'ils savent mal.

— *Dans les wagons,* spécifia le long-cou.

— Eh oui, dans les wagons aussi : ah ! que tu es ennuyeux ! Il n'y a pas à expliquer. Quel plaisir trouves-tu à faire l'imbécile ?

Cependant, j'avais pris un rouble et le tendais au long-cou.

— *Nous vous rendons,* assura-t-il.

Il enfouit la pièce et, tournant vers la porte un visage solennel, il se mit à frapper du bout de sa lourde chaussure.

— Ah, tu vas encore te colleter avec Lambert ! fit son compagnon avec inquiétude. Je vous en prie, sonnez, vous !

Je sonne ; mais le long-cou n'en continue pas moins à tapager de sa botte.

— *Ah ! sacré…,* fit soudain la voix de Lambert derrière la porte ; et il ouvrit.

— *Dites donc, voulez-vous que je vous casse la tête, mon ami !* cria-t-il au long-cou.

— *Mon ami, voilà Dolgorowky, l'autre mon ami,* prononça l'encombrant personnage en toisant Lambert, devenu cramoisi de fureur.

À peine celui-ci m'eut-il aperçu qu'il se calmait net et, comme transfiguré :

— C'est toi, cher Arcade ! Enfin ! Eh bien, tu es guéri, enfin guéri ?

Il me serrait les mains avec force ; son ravissement apparut tellement sincère, que je ressentis un soudain plaisir, et même une sorte de tendresse.

— À toi la première visite !

— *Alphonsine !* héla Lambert.

Elle se dégagea du paravent protecteur.

— *Le voilà !*

— *C'est lui !* s'exclama Alphonsine, en battant des mains.

Elle se précipitait pour m'embrasser ; mais Lambert s'interposa à temps.

— Tout beau !… Vois-tu, Arcade : nous avions convenu à plusieurs de dîner aujourd'hui chez les tatars. Je ne te lâche pas ; viens avec nous. Nous dînerons ; eux, je les mettrai de bonne heure à la porte, – et alors on causera. Mais entre donc ! Nous sortons tout de suite. Un moment seulement. Attends…

Je restais debout au milieu de la chambre, jetant un regard circulaire et me ressouvenant. Derrière le paravent, Lambert s'habillait à la hâte. Le long-cou et son compagnon entrèrent aussi, peu susceptibles. Nous étions tous debout.

— *Mademoiselle Alphonsine, voulez-vous me baiser ?* beugla le long-cou.

— *Mademoiselle Alphonsine…,* commença l'autre en lui montrant la cravate.

Furieusement elle les repoussa tous les deux :

— *Ah le petit vilain !* cria-t-elle au plus jeune : *ne m'approchez pas, ne me salissez pas, et vous, le grand dadais, je vous flanque à la porte tous les deux, savez-vous !*

Le premier, bien qu'elle l'éloignât avec mépris, comme craignant pour de bon de se salir à son contact (ce que je ne comprenais pas du tout, car il était accort et très proprement mis, comme on vit bien quand il ôta sa pelisse), la priait avec instance de nouer la cravate au long ami, après toutefois qu'elle l'aurait bouclé dans un des faux-cols de Lambert. Alphonsine faillit les battre ; mais, de derrière le paravent, Lambert lui cria d'obtempérer « pour avoir la paix ». Et Alphonsine ob-

tempéra en effet, et sans la moindre aversion pour la saleté du long ami.

— *Mademoiselle Alphonsine, avez-vous vendu votre bologne ?* demanda-t-il.

— *Qu'est-ce que ça, ma bologne ?*

Le long-cou expliqua, que « ma bologne » signifiait un chien.

— *Tiens ! quel est ce baragouin ?*

— *Je parle comme une dame russe sur les eaux minérales*, répondit *le grand dadais,* le cou toujours tendu.

— *Qu'est-ce que ça, une dame russe sur les eaux minérales ? et… où est donc votre jolie montre que Lambert vous a donnée,* dit-elle, s'adressant tout à coup au joli garçon.

— Comment ! de nouveau pas de montre ? gronda Lambert de derrière le paravent ?

— On l'a mangée ! proclama *le grand dadais*.

— Je l'ai vendue pour huit roubles : elle était en argent doré, et vous l'aviez dite en or. Une montre pareille coûte au bazar seize roubles.

— Il faut mettre fin à cela ! continua Lambert avec une irritation croissante. Je ne vous achète pas des vêtements ni ne vous donne des bijoux, mon jeune ami, afin que vous les vendiez au bénéfice de votre long ami… Quelle cravate encore lui avez-vous achetée ?

— Ça ne coûte – qu'un rouble ; ce n'est pas de votre argent. Il n'avait pas de cravate et il lui manque encore un chapeau.

— Bêtises ! se fâcha réellement Lambert : – je lui ai donné suffisamment pour le chapeau, mais il lui faut tout de suite des huîtres et du champagne. Il sent mauvais. C'est un saligaud. On n'en veut nulle part. Comment le mènerai-je dîner ?

— En voiture, brailla le *dadais. Nous avons un rouble d'argent que nous avons prêté chez notre nouvel ami.*

— Ne leur donne rien, Arcade !

— Attendez, Lambert ; j'exige de vous dix roubles tout de suite, répliqua le jeune homme rougissant de colère et deux fois plus beau ainsi : – et gardez-vous de proférer jamais devant Dolgorouki des sottises comme celle que vous venez de dire. Je réclame dix roubles pour en rendre tout de suite un à Dolgorouki. Avec le reste, j'achèterai un chapeau à Andréïev.

Lambert avait quitté l'abri du paravent.

— Voilà trois billets jaunes, trois roubles, et ne vous avisez plus jusqu'à mardi de rien… Autrement…

Le grand dadais lui arracha l'argent, littéralement.

— *Dolgorowky,* voilà un rouble ; *nous vous rendons avec beaucoup de grâce.* Pétia, en route ! cria-t-il au compagnon, puis, agitant les deux billets sous le nez de Lambert, qu'il regardait dans le blanc des yeux :

— *Ohé, Lambert ! Où est Lambert ? As-tu vu Lambert ?* cria-t-il.

— Ne vous avisez pas ! hurla furieusement Lambert.

Tout cela devait se rapporter à des faits antérieurs absolument inconnus de moi, et je regardais avec étonnement. Mais la virulence de Lambert n'effraya point du tout le grand diable ; au contraire il vociféra plus haut :

— *Ohé, Lambert !* etc.

Ils descendirent enfin ; Lambert se jeta à leur poursuite, mais revint presque aussitôt.

— Oh ! je les chasserai, et ça ne tardera pas. Ils coûtent plus cher qu'ils ne valent… Allons, Arcade ! Je suis en retard. Je suis attendu là-bas par un homme… nécessaire… Une canaille aussi… Tous des canailles ! Des pas grand'chose, des pas grand'chose ! répéta-t-il, presque grinçant des dents.

Tout à coup il se ressaisit.

— Je suis content que tu sois venu, enfin ! *Alphonsine,* pas un pas hors de la maison ! Allons.

Devant le perron l'attendait une voiture. Tout le long du chemin il ne put calmer sa fureur contre ces jeunes gens. Je m'étonnais de les voir si irrespectueux envers Lambert, et lui, presque craintif devant eux. Il me semblait, à cause de l'impression enracinée en moi dès l'enfance, que tout le monde devait craindre Lambert, de sorte que, malgré toute mon indépendance, je le craignais en ce moment moi-même.

— Je te dis que tout ça, c'est de la canaille, reprit-il. Me croiras-tu : ce grand flandrin m'avait tourmenté, il y a trois jours, en bonne société. Il se campait devant moi et criait : « *Ohé, Lambert !* » En bonne société ! Tout le monde rit. Il sait que c'est une manière de m'extorquer de l'argent. J'ai casqué. Oh, ce sont des canailles ! Croirais-tu qu'il fut junker ? Naturellement il s'est fait chasser du régiment. Imagine-toi qu'il est instruit ! Il a des idées. Il aurait pu… Hé, au diable ! Et il est fort comme un Hercule. Il rend des petits services, mais n'a pas de zèle. Et tu peux voir, il ne se lave pas les mains. Je l'avais recommandé à une dame, une vieille dame, une grande dame, j'avais dit qu'il voulait se tuer à cause des remords de conscience ; à peine entré, il se laisse choir sur un pouf et se met à siffler… Et l'autre, l'éphèbe, est fils de général ; sa famille a honte de lui, je l'ai arraché au tribunal, et voilà comme il me paie. Mais je les chasserai à coups de pied.

— Ils savent mon nom ; tu leur as parlé de moi ?

— J'ai eu cette bêtise. Je t'en prie, reste pendant le dîner, patiente… Il viendra là-bas encore une affreuse canaille… Est-ce que tu aimes la bonne chère ? C'est moi qui paie, ne t'inquiète pas. Je puis te donner de l'argent. Viens toujours… Cette montre qu'il a vendue, c'est la deuxième fois qu'il me joue le tour. Ce petit Trichatov, tu as vu, Alphonsine dédaigne même de le regarder, – et tout à coup, au restaurant, en présence des officiers, il crie : « Je veux des bécasses ». Je lui ai donné des bécasses ! Seulement je me vengerai.

— Te souviens-tu, Lambert, à Moscou… notre partie de restaurant et le coup de fourchette dans la cuisse et tes cinq cents roubles ?

— Oui, je me souviens ! Hé ! diable, je me souviens ! Je t'aime… Crois-le bien. Personne ne t'aime, et moi, je t'aime ; moi seul, rappelle-toi… L'autre, qui viendra là-bas, le grêlé, méfie-toi ; s'il te questionne, réponds des bêtises, tais-toi…

Du moins, lui, à cause de son énervement, il ne me questionnait sur rien, cependant nous roulions vers le cabaret : j'étais même offensé de le voir si sûr de moi. Fort de la docilité que je lui témoignais jadis chez Touchard, il pense donc qu'il peut, aujourd'hui encore, m'ordonner n'importe quoi et me trouver obéissant. Inepte opinion qui ne va pas mal à cette brute.

III

Nous entrâmes dans le restaurant, dans la Morskaïa, j'y avais fréquenté au temps de mon abominable dégradation : le salut des domestiques qui reconnaissaient en moi un habitué me fut pénible ; j'eus l'obscur sentiment que j'allais, de gaîté de cœur, vers quelque action louche. Un moment, je fus sur le point de prendre la porte. Pourtant, je restai.

Le grêlé signalé par Lambert – et qu'il craignait tant, je ne sais pourquoi, – nous attendait déjà. Une de ces figures bêtement affairées, que je hais depuis mon enfance ; quarante-cinq ans environ ; moyenne taille ; grisonnant ; le visage rasé jusqu'à l'obscénité et des favoris

limitant de leurs cervelas un faciès plat et mauvais. Il était ennuyeux, grave, taciturne et même, selon l'habitude de ces gens, hautain. Il m'examina attentivement, mais sans prononcer un mot. Lambert était si stupide que, convives, il n'avait pas trouvé nécessaire de nous présenter l'un à l'autre : on pouvait donc me prendre pour un de ces maîtres-chanteurs qui faisaient la compagnie de Lambert. Les deux jeunes gens étaient arrivés presque en même temps que nous. Avec eux non plus il n'échangea pas une seule parole durant le dîner ; mais il était manifeste qu'il les connaissait. Il ne s'entretenait qu'avec Lambert et encore était-ce Lambert qui parlait : le grêlé se contentait de répliques laconiques, disgracieuses et décisives. Il se tenait avec arrogance, tandis que Lambert, visiblement énervé, cherchait à le persuader de s'engager dans quelque entreprise. Comme j'allongeais la main vers la carafe de vin rouge, le grêlé saisit une bouteille de jérès et me la passant :

— Essayez de ce vin-là, fit-il.

Je compris à je ne sais quoi, que lui aussi savait tout de moi, et mon nom, et mon histoire, et peut-être les desseins à quoi Lambert prétendait me faire servir ; et la pensée d'être pris pour quelque sous-ordre m'encoléra. Le fait que le grêlé m'eût parlé parut inquiéter Lambert. Le grêlé le remarqua et se mit à rire. « Décidément Lambert dépend de tout le monde, » pensai-je, et je le haïssais en ce moment de toute mon âme. Ainsi, tout en mangeant à la même table, nous étions séparés en deux groupes : près de la fenêtre, l'un en face de l'autre, le grêlé avec Lambert ; moi à côté du crasseux Andréïev et en

face de Trichatov. Lambert pressait le service. Lorsqu'on apporta le champagne, il tendit vers moi son verre et, interrompant sa conversation avec le grêlé :

— À ta santé, trinquons !

— Me permettrez-vous aussi de trinquer avec vous ?

Et le poli Trichatov, qui jusqu'alors était resté plutôt silencieux et pensif, me tendit son verre à travers la table. Le *dadais* ne disait mot : il mangeait.

— Avec plaisir, répondis-je à Trichatov.

Nous heurtâmes nos verres et bûmes.

— Et moi, je ne veux pas boire à votre santé, déclara d'une voix significative le *dadais* qui se tournait tout à coup vers moi. Non que je veuille votre mort ; mais pour aujourd'hui je voudrais que vous cessiez de boire. Vous avez assez de trois coupes… Vous regardez mon poing sale ? continua-t-il en exhibant son poing sur la table : – je ne le lave jamais, et, tel quel, je le loue à Lambert pour bris de têtes dans les circonstances chatouilleuses pour lui.

Et, disant, il frappa la table avec une telle force, qu'assiettes et verres sautèrent.

Dans cette même salle, à quatre tables de la nôtre, dînaient des officiers et des gens du monde. Tous interrompirent pour un instant leur conversation et regardèrent notre coin. Depuis longtemps nous excitions quelque curiosité. Lambert était devenu tout, rouge.

— Il recommence ! Il me semble vous avoir prié, Nicolas Siméonovitch, de vous tenir, chuchota-t-il furieux à Andréïev, qui, l'ayant toisé longuement, répliqua :

— Je ne veux pas que mon nouvel ami *Dolgorowky* boive trop de vin aujourd'hui à cette table.

Le grêlé écoutait, silencieux, mais avec un plaisir évident. La sortie d'Andréïev sembla lui plaire. Moi seul ne comprenais pas pourquoi je ne devais pas boire.

— Il fait de l'esclandre pour me soutirer de l'argent… Vous aurez encore sept roubles après le dîner ; seulement laissez-le s'achever ; ne nous faites pas honte, grinça Lambert, qui avait rougi davantage.

— Aha ! avait mugi victorieusement le *dadais*.

Ce mugissement avait tout à fait enchanté le grêlé : il ricanait. Cependant le jeune Trichatov faisait des représentations à son tumultueux acolyte, qui se tut, mais pas pour longtemps.

À quelques pas de nous dînaient deux messieurs d'un certain âge, l'air peu endurant : l'un, grand et gros ; l'autre, gros et court.

Avec animation ils s'entretenaient en polonais des événements de Paris. Le *dadais,* depuis longtemps déjà, les regardait avec curiosité et les écoutait. Le petit polonais lui avait paru très comique et il l'avait haï spontanément, à l'ordinaire des gens qui souffrent du foie. Tout à coup le petit polonais prononça le nom du député Madier de Montjau ; mais il prononça à la polonaise, c'est-à-

dire en accentuant la pénultième syllabe. D'où résultat : non pas Madier de Montjau, mais Madier de Mônnj'. Cela suffit au *dadais*.

— Madier de Montjau, rectifia-t-il.

Les polonais se tournèrent, indignés :

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? cria le grand, en russe.

— Madier de Montjau ! lança-t-il à la volée, et sans plus d'explication que tantôt, lorsque, se courbant vers moi, il répétait : *Dolgorowky*.

Les polonais se levèrent d'un bond, Lambert se précipita vers Andréïev, mais le dépassa, et, s'avançant vivement vers les polonais, s'excusa très humble.

— Ce sont… des bouffons, monsieur, des bouffons ! répétait avec mépris le petit polonais, rouge comme une carotte. On ne pourra plus venir ici, bientôt !

Un tumulte se propagea par la salle ; il y eut des protestations, mais surtout des rires.

— Sortez… s'il vous plaît… allons ! bégayait Lambert, tout à fait confus, en s'efforçant d'emmener Andréïev.

L'autre examina curieusement Lambert et, devinant qu'il y avait de l'argent à percevoir, consentit à le suivre. Probablement maintes fois avait-il traité Lambert par ce malhonnête procédé. Trichatov avait d'abord voulu suivre le mouvement, mais, m'ayant regardé, il resta.

— Ah, comme c'est fastidieux ! dit-il en fermant ses paupières de ses doigts effilés.

— C'est assommant, c'est très assommant, grommela le grêlé.

Sur ce, Lambert revint, tout pâle, et, gesticulant avec animation, il se remit à parler presque à voix basse au grêlé. Celui-ci cependant ordonnait au garçon de servir en hâte le café ; il écoutait avec répugnance ; visiblement il désirait s'en aller au plus vite. Trichatov, apportant sa tasse, vint s'asseoir à côté de moi.

— Je l'aime beaucoup, commença-t-il d'un air aussi ouvert que s'il n'avait cessé de m'en parler… Vous ne croiriez pas combien Andréïev est malheureux. Il a mangé la dot de sa sœur, et même davantage, pendant l'année qu'il a passée au service, et je le vois qui se tourmente maintenant. Et s'il ne se débarbouille pas, c'est par désespoir. Il a des idées très étranges : il vous dit tout à coup qu'une crapule et un honnête homme, c'est la même chose, qu'il ne faut rien faire, ni le bien ni le mal, ou qu'également on peut faire le mal et le bien, mais que le mieux est de rester couché, tout un mois, de boire, manger et dormir, sans plus. Mais, croyez-moi, il ne le dit pas sérieusement. Et vous avez compris, je pense, qu'il vient de jouer ce tour à Lambert pour en finir avec lui. Il le disait encore hier. Le croirez-vous ? parfois, la nuit ou quand il reste longtemps seul, il se met à pleurer, et vous savez, lorsqu'il pleure, il pleure d'une façon particulière, il pleure comme personne ne pleure ; il commence par hurler, hurler terriblement, puis – et c'est triste, d'un être si grand et si fort – il sanglote… Je veux

le sauver, et moi-même je suis – un si mauvais, un si dépravé garnement !… Vous me laisserez entrer, Dolgorouki, si jamais je viens chez vous ?

— Oh, venez ; j'ai même de l'affection pour vous.

— Pourquoi donc ? Enfin… merci. Écoutez, buvons encore une coupe. Non, ne buvez pas, ce sera mieux. Il a bien dit : – il ne faut plus que vous buviez (il clignait significativement). Moi, je boirai tout de même. Cela ne me fait plus rien maintenant, et, d'ailleurs, je ne peux me contenir en rien. Qu'on me menace de ne plus m'emmener dîner au restaurant, et je suis prêt à tout. Oh ! nous voulons toujours être honnêtes demain, et demain recule toujours… Je crains affreusement… qu'il se pende. Il le fera sans rien dire à personne. Il est ainsi. Aujourd'hui tout le monde se pend ; comment savoir – peut-être y en a-t-il beaucoup comme nous ? Moi, par exemple, je ne peux absolument pas vivre sans argent de poche. Le superflu m'est plus indispensable que le nécessaire. Dites, aimez-vous la musique ? Je l'aime passionnément. Je vous jouerai quelque chose quand j'irai chez vous. Je touche très bien du piano. Si j'avais un opéra à composer, je choisirais le sujet de Faust. Je crée dans ma tête la scène de la cathédrale. Une cathédrale gothique, chœurs, hymnes ; entre Gretchen ; et, vous savez, les chœurs du moyen âge, pour que ça sente le quinzième. Gretchen est angoissée. D'abord, récitatif, doux, mais intimement tourmentant, et les chœurs tonnent lugubrement, sévèrement, indifféremment. *Dies irae, dies illa !* Et tout à coup, la voix du diable, la chanson du diable. Il est invisible. Sa chanson seule… Et elle doit concorder

presque avec les hymnes, ramper le long des hymnes et pourtant en être si différente ! La chanson – il y faut un ténor, absolument un ténor – commence doucement, tendrement : « Te souviens-tu, Gretchen ? – encore innocente, encore enfant, tu venais avec ta maman dans cette nef et balbutiais les prières du vieux missel. » Mais la chanson devient toujours plus forte, plus fougueuse ; les notes s'exaltent : on y entend les larmes, l'angoisse infinie, sans issue, et enfin le désespoir : « Il n'y a pas de pardon, Gretchen, il n'y a pas de pardon ici pour toi ! » Gretchen veut prier, mais elle crie, tant elle est convulsée ; et la chanson du diable, persiste, imprègne son âme, envahit tout et culmine en ce cri : « Tout est fini, tu es maudite ! » Gretchen tombe à genoux, se tord les mains et c'est, ici que se place sa prière, quelque chose de très court, demi-récitatif, naïf, sans fioritures, quatre vers pas plus… Il y a dans Stradella le principe de ça… Gretchen s'évanouit. On la ramasse, on l'emporte, – et ici tout à coup un chœur tonnant. C'est comme un jaillissement de voix, un chœur glorieux, triomphant, et qui absorbe tout dans son allégresse furieuse. *Hosanna !* Il faut que ce soit le cri de rédemption de l'univers entier. Rideau. Non, voyez-vous, si j'avais seulement pu, j'aurais fait quelque chose ! Seulement je ne puis plus rien maintenant, je ne fais que rêver. Je rêve toujours, toujours ; toute mon existence se transforme en un rêve, je rêve même la nuit. Dolgorouki, avez-vous lu *le Magasin d'antiquités* de Dickens ?

— Oui. Eh bien ?

— Vous rappelez-vous… Attendez, je boirai encore une coupe… Vous rappelez-vous ce passage, vers la fin ? Le vieillard fou et sa petite-fille, une enfant de treize ans, après leur fuite fantastique se réfugient dans un coin perdu de l'Angleterre, à proximité d'une cathédrale du moyen âge, et cette fillette a pour industrie de montrer l'édifice aux visiteurs… Et une fois, au soleil couchant, cette enfant se tient sur le parvis, et les derniers rayons la baignent, et elle regarde l'astre et son âme ingénue s'oublie en mélancolique contemplation devant ce spectacle, s'y étonne comme devant une énigme, – et tout là est énigmatique, le soleil, comme une pensée divine, la cathédrale, comme une pensée humaine, – n'est-ce pas ? Mais je gâche cette scène à vouloir la raconter… Et à côté, sur les marches, le vieux grand-père fou regarde l'enfant d'un œil fixe… Vous savez, il n'y a rien de particulier dans ce petit tableau de Dickens, absolument rien, mais vous n'oubliez plus cela jamais et cela restera dans le souvenir de l'Europe inattentive. Pourquoi ? C'est le mystère de la beauté. Au lycée, je lisais toujours des romans… Vous savez, j'avais une sœur, à la campagne, d'un an seulement plus âgée que moi… Oh, à présent tout est vendu et il n'y a plus de campagne ! Nous étions assis sur la terrasse, sous nos très vieux tilleuls, et lisions ce livre, et le soleil se couchait pareillement, et soudain nous avons cessé de lire et nous nous sommes dit que nous aussi serions bons, serions beaux. Je me préparais alors à entrer à l'Université, et… Ah ! Dolgorouki, voyez-vous, chacun a ses souvenirs…

Et penchant sa tête fine sur mon épaule, il s'était mis à pleurer. Je le plaignais beaucoup. C'est vrai qu'il avait

bu trop de vin, mais il me parlait si franchement, si fraternellement et dans un sentiment si pur… Tout à coup, de l'extérieur, on tambourina violemment sur la vitre. C'était Andréïev, l'éconduit. De la rue son cri sauvage retentissait.

— *Ohé, Lambert ! Où est Lambert ? As-tu vu Lambert ?*

— Ah, mais il est donc encore là ! s'exclama mon dolent interlocuteur en repoussant sa chaise.

— L'addition ! dit Lambert au garçon d'une voix grinçante. Ses mains tremblaient de fureur tandis qu'il se préparait à régler. Et voilà que le grêlé prétendait empêcher qu'il payât pour lui.

— Mais pourquoi ça ? Je vous ai invité et vous avez accepté l'invitation, récriminait Lambert.

— Non, permettez…

Le grêlé avait tiré sa bourse, et, ayant calculé son écot, le solda séparément.

— Vous m'offensez, Siméon Isidorovitch !

— Il suffit…, trancha Siméon Isidorovitch, qui sortit de la salle, sans prendre congé de personne.

Lambert jeta l'argent au garçon et courut après cet hôte récalcitrant. Nous sortîmes alors, Trichatov et moi. Andréïev se tenait comme une perche devant la porte et attendait Trichatov.

— Canaille ! n'avait pu retenir Lambert.

— Gniouf ! avait aboyé Andréïev et d'un coup sec il lui fit rouler son chapeau sur le trottoir. Lambert eut l'humiliation d'aller le ramasser.

— *Vingt-cinq roubles !* cria Andréïev, montrant à Trichatov le billet qu'il avait conquis sur Lambert.

— Assez, répondit Trichatov. Pourquoi fais-tu toujours du tapage ?… Et pourquoi lui as-tu arraché vingt-cinq roubles. Il n'en devait que sept.

— Arraché ? Il avait promis un dîner particulier, avec des athéniennes et, au lieu de femmes, il nous a servi le grêlé. Sans compter que je n'ai pas achevé d'engloutir ma part et que j'ai attrapé froid sur le trottoir pour au moins dix-huit roubles.

— Al… lez au diable tous les deux ! hurla Lambert : je vous chasserai tous deux, je vous mettrai sur la paille…

— Lambert, je vous chasse et je vous mets sur la paille, décréta Andréïev. – *Adieu, mon prince*, ne buvez plus de vin ! Pétia, marchons ! *Ohé, Lambert ! Où est Lambert ? As-tu vu Lambert ?* cria-t-il pour la dernière fois, en s'éloignant à grandes enjambées.

— Alors, je viendrai chez vous, on peut ? me souffla à la hâte Trichatov en se mettant aux trousses de son ami.

Je restai seul avec Lambert.

— Eh bien… allons ! fit-il comme reprenant haleine avec difficulté, – et hébété encore.

— Où aller ? Je n'irai nulle part avec toi ! déclarai-je d'un ton provocant.

— Comment tu n'iras pas ?… s'inquiéta-t-il… Mais je n'attendais que le moment de me trouver seul avec toi !

— Mais où aller ?

J'avoue que la tête me tournait un peu, du fait des trois coupes de champagne et des deux verres de jérès.

— Par ici, par ici, vois-tu ?

— Mais, c'est des huîtres fraîches, ici, tu vois, – c'est écrit. Ça sent si mauvais de ce côté.

— C'est parce que tu sors de table… Nous ne mangerons pas d'huîtres, mais je t'offrirai du champagne…

— Jamais de la vie !… Tu veux m'enivrer.

— C'est eux qui te l'ont dit ; ils se moquaient de toi. Tu crois de tels drôles ?

— Non, Trichatov – n'est pas un drôle. Mais je sais moi-même être prudent. Voilà !

— Quoi, tu as ton caractère ?

— Oui, j'ai du caractère, plus que toi, parce que toi, tu es l'esclave du premier venu. Tu nous as couverts de honte, tu as fait des excuses aux polonais, platement. Il faut croire qu'on t'a souvent rossé dans les restaurants ?

— Mais nous avons à parler, imbécile ! Voyons, as-tu peur de moi ? Es-tu mon ami, ou non ?

— Je ne suis pas ton « ami », et toi, tu es un filou. Mais, pour te prouver que je ne te crains pas, – allons. Pouah ! ça sent le fromage ! quelle puanteur !

CHAPITRE VI

I

Qu'on se souvienne que la tête me tournait ; sinon, j'aurais agi et parlé autrement. Dans l'arrière-boutique, en effet, on pouvait manger des huîtres et nous nous assîmes devant une petite table couverte d'une nappe sale. Lambert commanda du champagne. Une coupe de vin d'or se trouvait devant moi, me tentait ; mais j'étais soucieux.

— Vois-tu, Lambert, ce qui m'est surtout désagréable, c'est que tu penses pouvoir commander à présent comme chez Touchard, – alors que tu es ici l'esclave de tout le monde.

— Bête ! Hé, trinquons !

— Dissimule au moins que tu veux m'enivrer.

— Tu extravagues. D'ailleurs, tu es ivre déjà. Donc il faut boire encore… Pour être plus gai. Allons ! prends la coupe, prends !

— Laisse-moi tranquille avec ton « prends » ! Je m'en irai, et voilà tout ce que tu obtiendras.

Il me retint.

— C'est Trichatov qui t'a monté contre moi : j'ai vu, vous avez chuchoté tout le temps. Ça prouve que tu es un

imbécile. Alphonsine éprouve de la répulsion lorsqu'il s'approche d'elle… C'est un vilain monsieur. Je t'en raconterai sur lui.

— Encore Alphonsine ? Tu en abuses… Belle référence ! Pauvre garçon, que tu es donc borné !

— Mes deux animaux, continuait-il sans se formaliser, passent maintenant du côté du grêlé. Celui-ci est un chenapan qui les corrompra. Moi, j'exigeais toujours d'eux une bonne conduite.

Je pris machinalement ma coupe et bus une gorgée. Aussitôt il compléta la ration.

— Et tu les crains, continuais-je, toujours pour le taquiner (assurément j'étais alors plus abject que lui). Andréïev a envoyé promener ton chapeau, opération que tu lui as payée vingt-cinq roubles.

— Il lui en cuira…

— C'est le grêlé surtout qui t'inquiète. Il me semble bien que je reste ta seule ressource. Je concentre tous tes espoirs, hein ?

— Oui, mon Arcade, cela est vrai : toi seul restes mon ami ; tu as dit juste, – et il me frappait sur l'épaule.

Que restait-il à faire avec un homme si obtus ? Dans son inintelligence, il prend une raillerie pour un compliment.

— Tu pourrais me tirer d’un mauvais pas, si tu étais un bon camarade, Arcade, continua-t-il, en me regardant tendrement.

— Et comment ?

— Tu le sais bien. Sans moi tu es un peu nigaud, et tu resteras tel assurément ; moi je t’aurais procuré trente mille roubles, et nous les aurions partagés. Tu connais le moyen. Mais regarde-toi. Qui es-tu ? Tu n’as rien ; on ne sait pas au juste comment tu t’appelles ; et tout à coup, une somme ! Bien argenté, tu peux te faire une carrière.

J’ouvrais les yeux tout grands. Je supposais qu’il allait ruser, et voilà qu’il me parlait sans détour, comme à un gamin. La curiosité m’incita à l’écouter encore.

— Vois-tu, Lambert, je consens à t’écouter, parce que j’ai l’esprit large, déclarai-je, et de nouveau je bus.

Lambert aussitôt remplit ma coupe.

— Si quelqu’un comme Bioring avait osé m’injurier et me frapper devant la dame que j’adore, je ne sais ce que j’aurais fait ! Toi, tu l’as supporté… Je te méprise, chiffe !

— Tu oses dire que Bioring m’a frappé ? C’est plutôt moi qui ai frappé.

— Non, c’est lui, et pas toi.

— Tu mens, je lui avais écrasé le pied !

— Mais il t’avait frappé de la main et il a ordonné aux laquais de te chasser…, et elle était dans la voiture,

elle te regardait, elle se moquait de toi, elle sait que tu n'as pas de père et qu'on peut te faire tout ce qu'on veut.

— Lambert, tu dis tout cela pour m'exciter, et si grossièrement, si ouvertement… Crois-tu que je sois un bambin. Tu t'es entendu avec Anna Andréievna ! fis-je, tremblant de colère et buvant machinalement le vin par gorgées.

— Anna Andréievna est une coquine ! Elle nous trompera, toi, moi et le monde entier ! Je t'attendais parce que tu pourras plus facilement t'arranger avec l'autre.

— Quelle autre ?

— Avec Mme Akhmakov. Je sais tout. Tu m'avais dit toi-même qu'elle craignait la lettre que tu as…

— Quelle lettre… tu mens… Tu l'as vue ? balbutiai-je.

— Je l'ai vue. Elle est belle. *Très belle ;* et tu as du goût.

— Je sais que tu l'as vue ; seulement tu n'as pas osé lui parler et je ne veux pas que tu parles d'elle.

— Elle se moque de toi, – voilà ! Nous avions à Moscou une pareille vertu. Oh ! qu'elle était fière ! Mais comme elle s'amadoua, quand nous l'eûmes menacée de tout raconter, comme elle se fit humble aussitôt ! Et nous avons tout pris : l'argent, et le reste… – tu comprends quoi ? À présent elle est de nouveau inaccessible ; elle est à la hauteur, et quelle voiture ! Ah ! si tu avais vu dans

quel bouge cela se passa. Tu n'as pas vécu encore. Si tu savais dans quels taudis elles ne craignent pas de…

— Je l'ai pensé, balbutiai-je involontairement.

— Elles sont vicieuses jusqu'au bout des ongles ; tu ne sais pas de quoi elles sont capables ! Alphonsine était placée dans une maison pareille : elle en était dégoûtée.

— J'ai bien pensé…

— On te bat et tu as pitié…

— Lambert, tu es une canaille, tu es un bas sacripant ! m'écriai-je avec un tressaillement, comme comprenant soudain. J'ai vu tout cela en songe, tu étais à côté d'Anna Andréievna… Oh ! la malédiction est sur toi ! Est-ce que vraiment, tu m'as pensé si lâche. Et je n'ai vu cela en songe, que parce que je savais que tu parlerais ainsi.

— Allons, bon ! le voilà fâché ! hé ! hé ! hé ! Eh bien, mon petit frère Arcade, maintenant je sais tout ce qu'il me fallait. C'est pour cela que je t'attendais. Tu l'aimes, et tu veux te venger de Bioring : voilà ce que je voulais savoir. Tout le temps que je t'attendais, je l'avais soupçonné. *Ceci posé, cela change la question*. Et tant mieux, parce qu'elle-même, elle t'aime. Marie-toi, sans plus tarder, c'est le mieux. Puis, tu ne peux pas faire autrement, tu as choisi la meilleure part. Et ensuite, sache bien, Arcade, que tu as un ami : moi, – de qui tu peux faire ce qu'il te plaît… C'est cet ami-là qui t'aidera et te mariera : j'irai chercher jusque sous terre tout ce qu'il faudra, mon petit ! Et, la chose entendue, fais cadeau de trente mille

roubles à ton vieux camarade, pour sa peine, hein ? Aie confiance. Dans toutes ces affaires, je connais les roueries convenables ; on te donnera entière la dot et te voilà un richard : ta situation est faite !

La tête me tournait, mais je regardai Lambert avec étonnement. Il était sérieux ; je voyais bien qu'il croyait lui-même à la possibilité de ce mariage. Et, bien que je m'étonnasse de le voir donner dans une telle folie, j'y donnai moi-même. Accordez cela…

— Mais est-ce possible ? balbutiai-je.

— Pourquoi non ? Tu lui montreras le document : elle aura peur et t'épousera pour ne pas perdre l'argent.

J'étais décidé à ne pas arrêter Lambert dans l'exposé de ses vilenies… J'avais seulement marmonné que je ne voudrais pas me marier par force.

— Mais il ne s'agit de forcer personne ! Faut-il que tu sois dégoûtant pour supposer cela de ma part !… Elle aura peur et consentira… Et, se reprit-il, elle consentira encore parce qu'elle t'aime.

— Tu mens. Tu te moques de moi. Comment sais-tu qu'elle m'aime ?

— J'en suis sûr. Et Anna Andréievna le suppose. Et, d'ailleurs, je te raconterai une chose lorsque tu viendras chez moi, et tu verras qu'elle t'aime. Alphonsine a été à Tsarkoïé ; elle aussi l'a appris.

— Qu'a-t-elle pu apprendre ?

— Allons chez moi. Elle te racontera ça elle-même. Et qu'est-ce que ça a de drôle ? Es-tu plus mal que les autres ? Tu es beau, tu es bien élevé…

— Oui, je suis bien élevé, murmurai-je.

Mon cœur battait, et pas seulement à cause du vin.

— Tu es beau, tu es bien mis.

— Oui, je suis bien mis.

— Et tu es bon.

— Oui, je suis bon.

— Pourquoi ne consentirait-elle pas ? Bioring ne la prendra pas sans argent ; or tu peux la priver d'argent. Tu l'épouseras et tu te vengeras de Bioring. Toi-même, cette nuit-là, tu sais, la nuit dans la neige, tu m'as dit qu'elle était amoureuse de toi.

— L'ai-je dit ? sûrement je n'ai pas dit ça.

— Tu l'as dit.

— C'était dans le délire. Et sûrement, je t'ai aussi parlé du document ?

— Oui, tu disais que tu possédais une lettre ; et je pensais : comment, ayant une pareille arme, n'en profite-t-il pas ?

— Fantaisies que tout cela, et je ne suis pas sot au point de croire…, balbutiai-je. Premièrement, la différence d'âge, et deuxièmement, je n'ai pas de nom.

— Mais elle consentira ; il lui est impossible de ne pas consentir devant tant d'argent en cause. J'arrangerai cela. Et puis, elle t'aime. Tu sais, le vieux prince est tout à fait bien disposé pour toi ; grâce à sa protection, quelles relations tu vas nouer ! Et, pour ce qui est du nom, aujourd'hui cela ne signifie plus rien. Une fois que tu auras empoché l'argent, il fructifiera, fructifiera, et dans dix ans, tu seras un millionnaire dont parlera toute la Russie. Dès lors, que t'importe d'avoir un nom ? En Autriche tu pourras acheter une baronnie. Et quand tu seras marié, impose ta volonté. Il faut les tenir serré. Elles aiment ça. Et le coup de la lettre lui montrera d'emblée ton caractère. « Ah ! dira-t-elle, si jeune, et déjà tant de décision ! »

Je restais comme hébété. Avec nul autre je ne me serais abaissé à une discussion semblable. Un veule besoin de confidence m'entraînait à continuer. Avec ça, Lambert était tellement vil et tellement ganache qu'il n'y avait pas à avoir honte.

— Vois-tu, Lambert, tu ne connais pas le grand monde : tout dans ce milieu-là est soumis aux convenances familiales, de sorte que, dans l'ignorance où elle se trouve de mes capacités et de la situation que je puis atteindre, elle se dérobera. Mais je ne te cacherai pas, Lambert, que vraiment il y a un point qui doit donner espoir : elle peut se marier avec moi par reconnaissance, car je la délivrerai alors de la haine d'un homme. Et elle craint cet homme.

— Ah, tu veux parler de ton père ? Est-ce qu'il l'aime vraiment ? interrompit Lambert avec une vivacité extraordinaire.

— Oh ! non ! m'écriai-je. Est-ce que j'aurais pu songer à me marier s'il l'avait aimée ? Tout de même – le père et le fils, ce serait honteux. Il aime maman, et j'ai vu comme il l'embrassait ; j'avais pensé moi aussi qu'il aimait Catherine Nicolaïevna, mais maintenant je sais nettement que, si peut-être il l'a aimée autrefois, depuis longtemps il la hait… il veut se venger, et elle a peur parce que, je te dirai, Lambert, il est terrible lorsqu'il se venge. Il devient presque fou. Quand il se fâche contre elle il ne se sent plus. C'est une haine dans le vieux genre et pour des principes supérieurs. De nos jours, on se moque de tous les principes, en général ; de nos jours, il n'y a pas de principes directeurs, mais seulement des cas particuliers. Ah ! Lambert, tu ne comprends rien ; tu es bête comme tes pieds ; je te parle de ces principes, et sûrement tu ne comprends rien. Tu ne te doutes pas combien tu es ignare. Te souviens-tu ? tu me battais. Je suis plus fort que toi maintenant, le sais-tu ?

— Arcade, mon bon petit Arcade, allons chez moi ! Nous passerons la soirée ensemble, en buvant encore une bouteille, et Alphonsine chantera avec accompagnement de guitare.

— Non, je n'irai pas. Écoute, Lambert, j'ai une « idée ». Si je ne me marie pas, – je m'adonnerai à cette idée ; et toi, tu n'as pas d'idée.

— Bien, bien, tu nous raconteras tout cela : allons.

— Je n'irai pas : – je ne veux pas et je n'irai pas. Je te donnerai trente mille roubles, soit ; mais je suis plus propre que toi… Je vois que tu veux me tromper en tout.

Je te défends de penser même à elle : elle est supérieure à tous, et tes plans sont d'une telle bassesse, que tu m'étonnes même, Lambert. Je veux me marier, – c'est autre chose ; mais je n'ai pas besoin de fortune, je méprise la fortune. Je ne prendrai pas cette fortune, me l'offrît-on à genoux… Mais se marier, se marier, – c'est autre chose. Et, tu sais, tu as bien dit cela : la tenir serré. Aimer, passionnément aimer, avec toute la générosité que l'homme possède et qu'une femme ne peut jamais avoir, mais être despotique – cela est bien. Parce que, sais-tu, Lambert ? la femme aime le despotisme. Toi, Lambert, tu connais la femme. Mais pour le reste tu es étonnamment stupide. Et tu sais, Lambert, tu n'es pas aussi vil que tu le parais, tu es… franc. Je t'aime. Ah ! Lambert, pourquoi es-tu si filou ? Autrement nous aurions pu vivre heureux ! Tu sais, Trichatov est gentil.

Nous étions déjà dans la rue, comme je débitais ces lambeaux incohérents. Oh ! je retrace tout jusqu'aux moindres détails, afin que le lecteur voie que, malgré tous mes serments de renaître au bien et de chercher le beau, je pouvais encore tomber jusqu'à une pareille boue ! Et je jure que, sans ma certitude d'être à présent tout autre, transformé que j'ai été par la vie, je n'aurais pour rien au monde fait l'aveu de si basses ignominies.

Lambert me soutenait. Je le regardai subitement : il m'observait avec la même persistance, le même sang-froid que ce matin qu'il me menait, presque un glaçon, vers la voiture. Je m'en rendais compte. Chez ceux qui commencent à être gris et ne sont pas encore ivres, il est des moments subits de complète lucidité.

— Je n’irai pas chez toi, prononçai-je, le regardant narquoisement et l’écartant de la main.

— Laisse donc ! Je dirai à Alphonsine de préparer du thé, laisse donc !

Il était bien sûr que je ne lui échapperais pas ; il m’enlaçait avec joie, comme une petite victime, et sûrement je lui étais nécessaire, ce soir précisément, et dans cet état ! Plus tard j’expliquerai pourquoi.

— Je n’irai pas ! avais-je répété : – Cocher !

Une voiture passait, où je sautai.

— Où vas-tu ? Que fais-tu ? glapit Lambert, me saisissant par la pelisse.

— Et n’aie pas l’audace de me suivre !

Le cheval partit et Lambert dut lâcher la pelisse.

— C’est égal, tu viendras ! me cria-t-il d’une voix mauvaise.

— Si je veux, répliquai-je en me tournant vers lui.

II

Il ne m’avait pas poursuivi, ne trouvant pas sous la main d’autre voiture. Je n’allai ainsi que jusqu’au Marché au Foin ; là, je descendis et congédiai le cocher. J’avais une grande envie de marcher. Je ne sentais ni fatigue ni grande ivresse, rien qu’une affluence de forces, une capa-

cité extraordinaire pour toute entreprise, et des pensées agréables sans nombre.

J'entendais chaque battement de mon cœur. Tout me semblait séduisant, tout facile. En passant devant le premier corps de garde j'eus envie d'aller embrasser la sentinelle. Il dégelait, la place était devenue noire : elle dégageait une odeur écœurante, mais cela me plaisait aussi.

« Je vais me rendre perspective Oboukhovski, en faisant un détour… Tout est bien. Ma pelisse est déboutonnée. Pourquoi ne me l'arrache-t-on pas ? Où sont donc les voleurs ? Qu'ils s'approchent ! peut-être leur donnerai-je ma pelisse. Qu'ai-je besoin de pelisse ? *La propriété, c'est le vol*. Mais, du reste, quelle sottise, et comme tout est bien ! Il dégèle : parfait ! Pourquoi le froid ? Il n'y a pas besoin de froid. Tout est bien ! Il est bien de dire des bêtises. Tiens, qu'est-ce que je racontais à Lambert à propos des principes généraux et de l'existence seule des cas particuliers ? j'ai menti, j'ai archi-menti ! et exprès pour poser. C'est un peu honteux, mais du reste…, ce n'est rien, je réparerai. N'ayez pas honte, ne vous tourmentez pas. Arcade Macarovitch. Arcade Macarovitch, vous me plaisez. Vous me plaisez même beaucoup, mon jeune ami. Dommage que vous soyez un petit filou… et… ah ! oui… ah ! »

Je m'étais arrêté et mon cœur se serra de ravissement.

« Dieu ! Qu'est-ce qu'il avait dit ? Il avait dit qu'elle – m'aimait. Oh ! c'est un gredin, il a beaucoup menti ;

c'était pour me décider à aller coucher chez lui. Peut-être non. Il a dit que c'était aussi l'avis d'Anna Andréievna… Bah ! Mais Daria Onésimovna a pu lui donner des renseignements : elle pénètre partout. Et pourquoi ne suis-je pas allé chez lui ? J'aurais tout appris. Hum ! Il a un plan, et j'avais pressenti tout cela jusqu'au dernier trait. Un songe. C'est largement pensé, M. Lambert, seulement les choses ne se passeront pas comme ça. Après tout, peut-être qu'il peut me marier… Il est naïf et il a confiance. Il est bête et insolent comme tous les hommes d'affaires. La bêtise et l'insolence unies sont une grande force. Mais avouez que vous aviez peur de Lambert, Arcade Macarovitch ! Qu'a-t-il à faire avec les honnêtes gens ? Et il dit si sérieusement : il n'y a pas un seul honnête homme ! Mais toi-même, qui es-tu ? Hé, mais que dis-je ! Est-ce que les canailles n'ont pas besoin des gens honnêtes ? Dans le tripotage, les honnêtes gens sont encore plus nécessaires que partout ailleurs. Ha, ha ! seulement, cela vous ne le saviez pas jusqu'alors, Arcade Macarovitch, avec votre innocence. Mon Dieu ! si pourtant il me mariait vraiment ? »

Je m'étais arrêté de nouveau. Je dois avouer une folie. Plus d'une fois déjà, auparavant, j'avais rêvé qu'il serait bon de se marier, – plus d'une fois, surtout en m'endormant, le soir. Cela commença dès seize ans. J'avais, au lycée, un camarade de mon âge, Lavrovski, – un garçon doux, calme, beau, ne se distinguant du reste par rien d'autre. Je ne lui parlais presque jamais. Une fois nous étions assis l'un à côté de l'autre, tout seuls ; il était très pensif, et tout à coup il me dit : « Ah ! Dolgorouki, que penseriez-vous de se marier maintenant ? N'est-ce

pas le meilleur moment ? Et pourtant c'est impossible ! » Et il avait dit cela si franchement, que de tout mon cœur je me sentis d'accord avec lui, car moi-même j'avais des rêves analogues. Et plusieurs jours nous nous réunîmes et nous causâmes de cela, comme en secret – de cela seulement. Je ne rappelle ce petit épisode que pour faire voir comme les choses parfois viennent de loin…

« Il n'y a qu'une seule objection, songeais-je en continuant à marcher. L'insignifiante différence d'âge ne fera pas d'obstacle, mais voilà : elle appartient à une si haute aristocratie, et moi, je suis tout simplement Dolgorouki ! Ceci est très mauvais ! Hum ! Versilov ne pourrait-il demander au gouvernement l'autorisation de m'adopter ?… Il fut au service et, par conséquent, a rendu des services ; il était arbitre territorial. Diable, diable ! »

J'avais dit cela tout haut et, pour la troisième fois, je m'étais arrêté, comme pétrifié. Le sentiment de honte que je ressentis d'avoir pu désirer un tel déshonneur, le changement de nom par l'adoption, cette trahison à toute mon enfance – tout cela avait détruit en une seconde mes velléités et comme une fumée ma joie s'envola.

« Non, je ne raconterai cela à personne ; – et je rougis – : je me suis abaissé ainsi, parce que je suis… amoureux, et stupide… Non, si Lambert a raison, sur quelque point, c'est en cela qu'aujourd'hui le principal, c'est l'homme lui-même, et ensuite son argent. C'est-à-dire non l'argent, mais la possession de l'argent. Avec une fortune pareille je me lancerai dans mon « idée », et toute la Russie sera ébranlée pour dix ans ; et je me vengerai de tous. Et avec elle pas de cérémonies à faire ; Lambert

a raison là aussi. Elle aura peur et consentira. De la façon la plus vulgaire, les paroles de Lambert me remontaient à la mémoire : « Tu ne sais pas, tu ne sais pas dans quel bouge cela se passait ! » Et c'est ainsi : – Lambert a raison en tout, mille fois plus raison que moi et que Versilov et que tous les idéalistes ! Lui, c'est un réaliste bon teint. Il verra que j'ai de la volonté et dira : « Ah, il a de la volonté ! » Lambert est un escroc et il ne songe qu'à me flibuster trente mille roubles, et il est mon seul ami… Mais elle, pourtant, est-ce que je l'avilis en combinant ces projets ? Nullement ; toutes les femmes sont taillées sur le même patron. La vocation de la servitude est inhérente à leur nature. Pourquoi leur faut-il un homme ? Parce qu'elles naissent esclaves. La femme, c'est le vice ; l'homme, la noblesse et la générosité. Et il en sera ainsi dans les siècles des siècles. Que je me prépare à user du « document » – cela ne signifie rien. Cela ne nuira en rien à mon état de noblesse et de générosité. Les Schiller en état de pureté ne sont qu'une invention. Qu'importe le geste, si le but est beau. Après, un coup d'éponge. Et ce devant quoi je m'offusquais niaisement a un nom : c'est – la vie, la vérité de la vie… Andouille !

Ainsi rêvant et enfoui dans ma fantaisie, j'arrivai sans m'en apercevoir au logis familial. Dès notre petite antichambre je compris que quelque événement considérable venait de se produire. On parlait à voix haute, on poussait des cris, et j'entendais maman pleurer. Glycère faillit me renverser en courant de la chambre de Macaire Ivanovitch à la cuisine. J'ôtai ma pelisse et entrai chez Macaire, où tout le monde était réuni.

Là se tenaient Versilov et maman. Maman était dans ses bras, et il la serrait contre son cœur. Macaire Ivanovitch, comme d'habitude, était assis sur son petit banc, mais visiblement sans forces ; Lise le soutenait sous les aisselles pour qu'il ne tombât point. Je fis un pas en avant, et je tressaillis : le vieillard était mort.

Il était mort une minute peut-être avant mon arrivée. Dix minutes avant il se sentait dans son état habituel. Lise seule se trouvait avec lui à ce moment : assise, elle lui disait sa peine ; il caressait les cheveux de Lise, comme hier. Tout à coup il avait tressailli (racontait Lise), voulu se soulever, poussé une plainte, puis s'était affaissé sur le côté gauche. « Une rupture d'anévrisme », disait Versilov. Lise cria ; ils accoururent tous, – et tout cela une minute à peine avant mon arrivée.

— Arcade ! me dit Versilov, cours chez Tatiana Pavlovna. Elle doit être chez elle. Prie-la de venir : prends une voiture. Plus vite, je t'en supplie !

Ses yeux étincelaient, – je m'en souviens nettement. Je ne remarquai dans son visage ni regret apparent ni larmes ; seules pleuraient maman, Lise et Glycère. Au contraire, et je me le rappelle bien : sa physionomie reflétait une surexcitation anormale, et presque de l'enchantement. Je courus chercher Tatiana Pavlovna.

Le trajet, on le sait déjà, n'était pas long. Je n'avais pas pris de voiture, mais j'avais couru sans m'arrêter. Mon esprit était trouble, mais je ressentais aussi une sorte d'enivrement. Je comprenais que quelque chose de décisif venait de s'accomplir. L'ivresse s'était complète-

ment éteinte et avec elle toutes pensées laides lorsque je sonnai chez Tatiana Pavlovna.

La finnoise avait ouvert :

— Elle n'est pas à la maison.

— Comment ! elle n'est pas à la maison ? m'écriai-je, l'empêchant de me fermer la porte au nez et entrant dans l'antichambre. Mais ce n'est pas possible ! Macaire Ivanovitch est mort.

— Comment ? s'écria Tatiana Pavlovna à travers la porte du salon.

— Il est mort. Macaire Ivanovitch est mort. André Pétrovitch vous prie de venir à l'instant même.

— Mais tu mens ! (Elle avait entrebâillé sa porte.) Qu'est-ce qu'il y a ? raconte !…

— Je ne sais pas moi-même. André Pétrovitch dit : « rupture d'anévrisme ».

— Tout de suite ! à l'instant ! Cours, dis que j'arrive. Va donc, va donc, va ! Eh bien, pourquoi restes-tu là ?

Mais j'avais vu distinctement par l'entrebâillement quelqu'un sortir de derrière le rideau qui masquait le lit. Instinctivement j'avais saisi le bouton de la serrure et empêché la porte de se fermer.

— Arcade Macarovitch, est-ce vrai qu'il soit mort ? fit une voix que je connaissais, une voix douce, lente, sonore, qui me fit trembler de tout mon être : quelque

chose qui avait atteint et troublé son âme se percevait dans la question.

— Si c'est ainsi, et Tatiana Pavlovna lâcha la porte, si c'est ainsi, – arrangez-vous comme vous voudrez. Vous l'avez voulu !

Tout en agrafant son manteau, elle descendait précipitamment l'escalier. Nous restâmes seuls. J'ôtai ma pelisse et entrai, fermant la porte. Elle se tenait devant moi, comme lors de l'autre entrevue, le regard clair, et, comme alors, me tendit les deux mains. Comme si une faux m'avait tranché les jambes, littéralement, je tombai à ses pieds.

III

J'ai commencé à pleurer, ne sachant pas moi-même pourquoi ; je ne me rappelle pas comment elle me fit asseoir à côté d'elle, je nous retrouve seulement, dans mon précieux souvenir, assis l'un contre l'autre, la main dans la main, parlant avec émotion. Elle me questionnait sur le vieillard, sur sa mort ; je lui répondais. On eût pu croire que je pleurais sur Macaire Ivanovitch, tandis que ç'aurait été le comble du non-sens ; et je sais qu'elle n'aurait pu admettre en moi une niaiserie aussi enfantine. Enfin je me ressaisis, tout honteux. À présent, je suppose, que je pleurais uniquement de ravissement et je veux croire qu'elle s'en rendait compte.

Il me sembla étrange qu'elle me questionnât ainsi sur Macaire Ivanovitch.

— Mais est-ce que vous le connaissiez ? demandai-je.

— Depuis longtemps. Je ne l'ai jamais vu, mais il avait aussi joué un rôle dans ma vie. J'avais beaucoup entendu parler de lui par un homme que je crains. Vous savez qui.

— Je sais seulement, à présent, que « cet homme » était beaucoup plus près de votre âme que vous ne me l'aviez laissé voir, dis-je sans savoir trop ce que j'entendais par là, mais avec une sorte de reproche.

— Vous dites qu'il embrassait tout à l'heure votre mère ? Vous l'avez vu vous-même ? continua-t-elle sans m'écouter.

— Oui, je l'ai vu ; et, croyez-le, tout cela était au plus haut degré sincère et généreux ! m'empressai-je de confirmer en voyant sa joie.

— Voilà ses liens rompus. Cet admirable vieillard ne faisait qu'enchaîner la vie d'André Pétrovitch, en qui ressusciteront maintenant le sentiment du devoir et… la dignité. Oh ! il est généreux avant tout ; il pacifiera le cœur de votre mère ; il aime votre mère plus que tout au monde, et se calmera enfin lui-même. Dieu merci, il est temps !

— Il vous est cher ?

— Oui, quoique pas dans le sens qu'il voudrait et que vous supposez.

— Mais, à présent, craignez-vous pour lui ou pour vous-même ?

— Ce sont des questions bizarres, laissons-les.

— Laissons, oui ; seulement, je ne savais rien de cela, mais soit, vous avez raison : dès maintenant tout se renouvelle, et si quelqu'un est ressuscité, c'est moi le premier. Je me suis dégradé devant vous par mes pensées, Catherine Nicolaïevna, et peut-être, il n'y a pas plus d'une heure, j'ai agi bassement envers vous ; mais sachez que maintenant, assis à côté de vous, je ne sens pas le moindre remords. Parce que tout est disparu, tout est renouvelé ; et l'homme qui, une heure auparavant, méditait une lâcheté contre vous, je ne le connais pas et ne veux pas le connaître !

Elle sourit :

— Éveillez-vous, vous semblez un peu délirer.

— Qu'on soit lâche, qu'on soit honnête, vous demeurez inaccessible comme le soleil… Dites, comment aviez-vous pu vous montrer à moi après tout ce qui s'est passé ! Si vous saviez qu'il y a une heure, seulement une heure… Et quel rêve s'est réalisé !

Elle sourit doucement :

— Vous venez sans doute de jurer de vous venger de moi, jurer de me perdre, et assurément vous auriez en même temps tué quiconque aurait osé, devant vous, dire un seul mot sur mon compte.

Oh ! elle avait souri et elle plaisantait : mais ce n'est qu'un effet de sa grande bonté, car toute son âme, je l'ai compris après, était en ce moment occupée de ses terribles soucis, et elle répondait à mes vaines et irritantes questions comme à un petit enfant, à un importun dont on veut se délivrer.

— Non, m'écriai-je, n'y tenant plus : – non, je n'ai pas tué celui qui disait du mal de vous ; au contraire, je l'ai encouragé !

— De grâce, ne racontez rien.

Et elle avança la main pour m'arrêter, avec une sorte de commisération, mais déjà j'avais quitté ma place et me tenais devant elle, pour tout lui dire. Ah ! que ne l'ai-je fait ! – j'aurais tout avoué et lui aurais rendu le document. Elle se mit à rire.

— Pas de détails ! Je connais moi-même tous vos crimes ; je gage que vous vouliez vous marier avec moi, ou quelque chose dans ce genre, et vous étiez en train de vous concerter avec quelqu'un de vos compagnons, de vos amis d'école… Eh, mais je crois avoir deviné ! s'écria-t-elle en me regardant fixement.

— Comment… comment avez-vous pu deviner ? balbutiai-je comme un sot.

— La grande affaire ! Mais assez, assez ! Je vous pardonne, seulement finissez. (Elle agita de nouveau la main, avec impatience). Je suis… tourmentée moi-même, et si vous saviez à quels moyens j'ai recours quand je me laisse aller ! Assez ! vous me déroutez tout le temps. Je

suis très contente que Tatiana Pavlovna s'en soit allée : je voulais vous voir, et devant elle, nous n'aurions pu causer comme à présent. Il me semble que je suis coupable de ce qui vous est arrivé, n'est-ce pas ?

— Coupable ? Mais je vous ai vendue à *lui*.

— Vous vous êtes tourmenté à tort, j'ai compris alors même comment tout était arrivé : tout simplement vous lui avez révélé, dans votre joie, que vous étiez amoureux de moi et que je… eh bien, que je vous écoutais. C'est que vous n'avez que vingt ans. Vous l'aimez plus que l'univers entier, vous cherchez en lui un ami, un idéal. J'ai trop bien compris tout cela, mais il était déjà tard ; oh, oui, j'étais alors coupable moi-même : je devais vous appeler aussitôt et vous calmer, mais j'étais contrariée ; et j'ai dit de ne pas vous recevoir : d'où cette scène devant le perron. Et vous savez, tout ce temps je songeais à vous voir en cachette, seulement je ne savais comment arranger cela. Et de quoi avais-je le plus peur, savez-vous ? Que vous puissiez croire ces calomnies.

— Jamais ! m'écriai-je.

— J'apprécie nos rencontres passées ; l'adolescent m'est cher en vous et peut-être cette même sincérité… Je suis d'un caractère très sérieux. De toutes les femmes de ma génération, j'ai le caractère le plus grave, sachez-le… ha, ha, ha ! Nous causerons encore ; maintenant, je ne me sens pas tout à fait moi-même, je suis émue, et… il me semble que je subis une crise nerveuse. Mais enfin, enfin, *il* me permettra de vivre aussi !

Cette exclamation s'échappa involontairement ; je le compris tout de suite et je ne voulus pas la relever, mais je tremblais tout entier.

— Il sait que je lui ai pardonné ! exclama-t-elle, comme se parlant à elle-même.

— Avez-vous pu lui pardonner cette lettre ? Et comment aurait-il pu apprendre que vous la lui avez pardonnée ?

— Comment ? Oh, il sait ! (Elle continuait à me répondre, mais comme si elle m'avait oublié et se parlait à elle-même). Il est revenu à lui maintenant. Et comment ignorerait-il que je lui ai pardonné, s'il sait par cœur toute mon âme ? Il sait bien que je suis un peu dans son genre.

— Vous ?

— Oui, il le sait. Oh ! je ne suis pas passionnée, je suis calme : mais, moi aussi, je voudrais, comme lui, que tous soient bons… Il m'a aimée pour quelque chose.

— Comment a-t-il pu dire que vous aviez tous les vices ?

— Il le disait, seulement. N'est-il pas vrai que sa lettre était drôlement écrite ?

— Drôlement ?

Je l'écoutais de toutes mes forces ; je suppose qu'en effet elle avait une crise hystérique et… ne s'épanchait peut-être pas du tout à mon intention ; mais je ne pouvais m'abstenir de questionner.

— Oh ! oui, drôlement écrite, et combien j'aurais ri, si… si je n'avais pas eu peur. Du reste, je ne suis pas une si grande poltronne, ne le croyez pas ; mais cette lettre m'empêcha de dormir cette nuit-là : on la croirait écrite avec du sang… Et après une pareille lettre que reste-t-il encore ? J'aime la vie, je crains affreusement pour ma vie, je suis très lâche en cela… Ah ! écoutez ! allez auprès de lui ! Il est seul à présent, il ne peut pas rester tout le temps là-bas, et sûrement il s'en est allé tout seul : rejoignez-le au plus vite, il le faut, courez à lui, montrez-lui que vous êtes son fils aimant, prouvez-lui que vous êtes un bon, un cher garçon, mon étudiant, que je… Oh ! que Dieu vous rende heureux ! Je n'aime personne, et cela vaut mieux ; mais je souhaite à tout le monde du bonheur, à tout le monde, à lui le premier, et qu'il l'apprenne… même tout de suite, cela me ferait un si grand plaisir !…

Elle disparut derrière le rideau ; des larmes brillaient en ce moment sur son visage (les larmes hystériques qui suivent le rire). J'étais resté seul, troublé et confus. Je ne savais positivement pas à quoi attribuer cette agitation, que je n'aurais jamais supposée en elle. Quelque chose se serra dans mon cœur. J'avais attendu cinq minutes, dix ; le profond silence me frappa tout d'un coup, je me décidai à regarder par la porte, à appeler. Maria apparut et me déclara du ton le plus calme que cette dame était sortie par l'escalier de service.

CHAPITRE VII

I

Il ne manquait que cela ! Je saisis ma pelisse et me précipitai dehors. « Elle m'a ordonné d'aller chez lui. Où le trouverai-je ?... Pourquoi pense-t-elle que quelque chose soit survenu et qu'il la laissera tranquille ? Évidemment parce qu'il se mariera avec maman ; en est-elle heureuse ou malheureuse ? »

Comment ne pas croire à la prédestination ? je n'avais pas fait cent pas vers notre maison, que je rencontre celui que je cherchais. Il me saisit par l'épaule et m'arrête.

— C'est toi ! Imagine-toi, je suis allé à ton domicile. Tu es, entre tous les humains, celui-là même que j'ai besoin de voir. Ton logeur me racontait Dieu sait quoi ; enfin tu n'y étais pas. Et je suis parti, oubliant de te faire dire de passer chez moi immédiatement. Eh bien, j'allais avec la certitude inébranlable que la destinée te mettrait sur mon chemin. Allons chez moi : tu n'y es jamais venu.

Nous nous mîmes en route, à bon pas.

C'était un petit appartement de trois pièces, qu'il louait ou, plus exactement, que louait Tatiana Pavlovna pour cet « enfant à la mamelle ». L'enfant, sa bonne et Daria Onésimovna y habitaient, en effet ; mais une chambre était à l'usage exclusif de Versilov, justement la

première en entrant : chambre assez spacieuse et bien meublée, sorte de cabinet de travail ; sur la table, dans l'armoire, sur les étagères une masse de livres (on en voyait peu ou pas dans l'appartement de maman), des liasses de lettres, – tout l'aspect d'un coin habité depuis longtemps, et je savais qu'il arrivait à Versilov d'y passer des semaines entières.

Face au bureau, s'étalait, dans un cadre sculpté en bois précieux, une photographie de ma mère, exécutée sûrement à l'étranger et à grands frais, à en juger par ses dimensions extraordinaires. Je n'avais jamais auparavant entendu parler de ce portrait, et ce qui me frappa tout d'abord, fut l'étrange ressemblance du portrait au modèle, la ressemblance spirituelle pour ainsi dire.

— N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? répétait Versilov.

C'est-à-dire : « N'est-ce pas, – quelle ressemblance !… » Je fus frappé de l'expression de son visage. Il était un peu pâle, mais son regard rayonnait de bonheur et de force : je ne lui connaissais pas encore cette expression.

— Je ne savais pas que vous aimiez tant maman ! m'écriai-je.

Il avait souri avec bonheur, quoique son sourire réfléchît quelque chose de presque douloureux ou, pour mieux dire, quelque chose de plus qu'humain, d'angélique… je ne sais comment m'exprimer ; mais les gens d'une culture supérieure ne peuvent, il me semble, avoir un visage triomphalement et victorieusement heu-

reux. Sans répondre, il avait décroché le portrait et y avait déposé un baiser.

— Les photographies sont rarement ressemblantes, dit-il, et cela se conçoit : l'original, c'est-à-dire chacun de nous, se ressemble rarement. En de rares moments la figure humaine accuse son trait dominant, sa pensée caractéristique. Le peintre étudie le visage et dégage cette pensée, même si absente au moment de la séance. La photographie surprend l'homme sur le moment tel qu'il apparaît, et il est très probable que Napoléon réussirait à apparaître bête, et Bismarck – tendre. Ici, le soleil avait surpris Sonia dans un instant décisif de son doux et pur amour, de sa chasteté un peu sauvage et craintive. Et qu'elle fut heureuse lorsqu'elle se persuada enfin que je désirais son portrait ! Cette effigie est assez récente. Ta mère apparaissait alors plus jeune et sa beauté plus éclatante, et pourtant elle avait déjà ces joues creuses, ces rides au front, cette timidité du regard. À présent il m'est difficile de me la représenter avec un autre visage ; cependant elle fut jeune et charmante, elle aussi ! Les femmes russes se fanent vite, et cela ne dépend pas des seules raisons ethnographiques, mais encore de ce qu'elles savent aimer avec abnégation. La femme russe donne tout quand elle aime, – et l'instant et la destinée, et le présent, et l'avenir : elles ne savent pas faire d'économies et leur beauté s'en va, au profit de celui qu'elles aiment. Tu es content que j'aie aimé ta mère et, même, peut-être ne croyais-tu pas que je l'eusse aimée ? Oui, mon ami, je l'ai beaucoup aimée, mais je ne lui ai fait que du mal… Voilà un autre portrait.

Il le prit sur la table et me le passa. C'était une photographie de dimensions plus petites, dans un fin cadre ovale, le portrait d'une jeune fille d'un type choyé par des générations, très belle mais qu'on ne regardait pas sans malaise : – amenuisée par la phtisie, pensive et en même temps bizarrement veuve de pensée.

— C'est… c'est cette jeune fille avec qui vous vouliez vous marier là-bas et qui est morte poitrinaire… *sa* belle-fille ?

— Oui, je voulais l'épouser… elle est morte poitrinaire… *sa* belle-fille. Je savais que tu connaissais… tous ces racontars. Du reste, excepté des calomnies tu n'as pu savoir rien autre. Laisse le portrait, mon ami, c'est celui d'une pauvre folle, rien de plus.

— Tout à fait folle ?

— Ou idiote. Elle avait eu un enfant du prince Serge Pétrovitch (par folie, mais non par amour ; c'est – une des plus lâches actions du prince) ; cet enfant est dans la chambre voisine et depuis longtemps je voulais te le montrer. Je l'ai pris chez moi avec la permission de ta mère. Je voulais me marier alors avec cette… malheureuse…

— Une pareille permission ! est-ce possible ?

— Mais, oui ! Pourquoi eut-elle été jalouse ? Cette déséquilibrée n'était pas une femme.

— Pour les autres, non. Oui, pour maman. Je ne croirai jamais que maman ne fût point jalouse !

— Et tu as raison. J'ai deviné cela quand tout fut fini, c'est-à-dire quand la permission fut donnée. Mais passons. L'affaire manqua à cause de la mort de Lydie, mais eût-elle vécu, peut-être ne se serait-ce pas arrangé. Même à présent je ne laisse pas ta mère voir l'enfant… Mon cher, je t'attendais depuis longtemps. Je rêvais à la façon dont nous nous rencontrerions ici, sais-tu depuis quand ? Depuis deux ans déjà.

Son regard sincère et droit s'était fixé sur moi avec une tendresse infinie. Je saisis sa main.

— Pourquoi avez-vous tardé… ?

À ce moment on apporta le samovar, puis Daria Onésimovna me montra l'enfant endormi.

— Regarde-le, dit Versilov : – je l'aime et je l'ai fait apporter afin que tu le regardes… Remportez-le maintenant, Daria Onésimovna. Assieds-toi près du samovar. Je m'imaginerai que nous avons toujours vécu ainsi, que nous nous réunissons chaque soir. Laisse-moi te regarder ; assieds-toi ainsi, que je voie ton visage. Tu demandes pourquoi j'ai tardé si longtemps à t'appeler à Pétersbourg. Attends, tu vas peut-être comprendre.

— Mais est-ce seulement la mort de ce vieillard qui vous a délié la langue ? C'est étrange…

Je le regardais avec amour. Nous causions comme deux amis. Il m'avait amené ici pour s'expliquer, et pourtant tout était expliqué et justifié avant nulles paroles. Quoi qu'à présent j'entendisse, le but était atteint, et tous

les deux nous le savions, et nous nous regardions avec bonheur.

— Pas seulement la mort du vieillard, répondit-il : – pas la mort seule ; quelque chose autre tombe à point... Que Dieu bénisse ce moment et notre vie, et pour longtemps ! Mon cher, causons. Je suis distrait, je veux parler d'une chose et je me fourvoie dans mille détails accessoires. Cela arrive toujours quand le cœur déborde... Mais causons ; le moment est arrivé et je suis depuis longtemps amoureux de toi, garçonnet...

Il se rejeta dans son fauteuil et encore une fois me regarda.

— Comme c'est singulier, comme c'est singulier d'entendre cela ! répétais-je m'abandonnant au ravissement.

Et voilà, je me souviens que sur son visage passa tout à coup cette ride de tristesse et d'ironie, que je connaissais si bien. Il se raidit et, comme avec un effort, commença.

II

— Si je t'avais appelé plus tôt, Arcade, que t'aurais-je dit ? Dans cette question est toute ma réponse.

— Vous voulez dire que maintenant vous êtes le mari de maman, et mon père, et qu'avant... vous n'auriez su que me dire de ma situation sociale ? Est-ce cela ?

— Pas cela seulement, mon ami ; il eût fallu se taire sur bien des points : le ridicule nous guette, et l'analogie d'un tour de passe-passe dans une baraque foraine se fût imposée… Mais, mon cher, comment aurions-nous pu nous comprendre l'un l'autre ? c'est cet après-midi seulement, à cinq heures, montre en main, soit deux heures avant le décès de Macaire, que je me suis compris moi-même. Tu me regardes avec un ébahissement pénible. Ce que j'ai fait est exact. Avoir erré toute sa vie, et que tel jour, à telle heure – en l'espèce, à cinq heures juste, – vous arrive à domicile la solution : c'est humiliant.

La ride de Versilov s'accusait avec force. J'écoutais, étonné douloureusement. Tout à coup :

— Dieu ! m'écriai-je, vous avez reçu quelque chose d'*elle*… à cinq heures, aujourd'hui ?

Il me dévisagea, visiblement surpris, et, bifurquant :

— J'ai songé bien des fois, et avec inquiétude, à cet enfant solitaire et désolément épris de sa solitude, à cet enfant vindicatif peut-être, rêveur…

— Je n'ai plus besoin de rêver : vous suffisez maintenant à mon âme. Je vous suivrai !

— Me suivre ? Mes vagabondages sont terminés, et justement d'aujourd'hui : tu es en retard, Arcade. Aujourd'hui, fin du dernier acte ; le rideau tombe. Cet acte fut long. Il avait commencé à mon dernier voyage hors frontières. J'avais tout abandonné et, sache-le, je m'étais séparé alors de ta mère et non sans lui faire savoir qu'elle ne me verrait plus. Le plus mal, c'est que j'omettais de lui

laisser des subsides. À toi non plus je ne songeai pas une seconde. J'émigrais.

— Chez Herzen ? Prendre part à la propagande à l'étranger ? Assurément toute votre vie vous avez été d'un complot quelconque !

— Non, mon ami, je n'étais d'aucun complot. Et tes yeux qui étincellent ! J'aime tes exclamations, mon cher. Non, j'étais parti tout simplement sous le coup de ce que j'appellerai le tourment d'un gentilhomme russe… J'avais l'angoisse des gentilshommes, sans plus.

— L'affranchissement des serfs… ? avais-je balbutié.

— Oh ! mon ami ! tu n'y penses pas… Mais c'est nous qui avons été les libérateurs. – Dans cette affaire de l'affranchissement, j'avais rempli avec zèle et abnégation mes fonctions d'arbitre territorial. Je ne bénéficiai d'ailleurs de nulle compensation. Personne alors n'obtint rien, j'entends les gens tels que moi. J'émigrais sans colère, rancune ni regret, plein d'orgueil plutôt, et ne pensais pas le moins du monde que le temps fût venu de terminer ma vie en modeste cordonnier ; *je suis avant tout gentilhomme et je mourrai gentilhomme*. Mais tout de même, j'étais triste. Des gens de notre sorte, il en restait en Russie un millier ; pas plus, mais c'était suffisant pour que l'idée ne mourût pas… Mon ami, je parle dans le singulier espoir que tu comprennes tout ce galimatias. Mon ami, je t'ai appelé par caprice de cœur : j'avais rêvé depuis longtemps que je te dirais quelque chose… à toi, justement à toi. Mais, du reste, du reste…

— Non, parlez, m'écriai-je : je vois de nouveau la sincérité sur votre visage… Eh bien, l'Europe vous a-t-elle ressuscité alors ? Et qu'est-ce, votre « angoisse de gentilhomme » ?

— Si l'Europe me ressuscita ?… Mon cher, c'est pour l'enterrer que je me mettais en route.

— L'enterrer… ? répétai-je avec étonnement.

Il sourit.

— Ami Arcade, je n'oublierai jamais mes premiers instants d'alors en Europe. J'y avais déjà vécu, mais c'était en un autre temps et jamais je n'y étais entré avec une telle tristesse et… avec un tel amour. Je vais te raconter un songe que j'eus alors, un vrai songe. Je venais seulement de quitter Dresde et, par inadvertance, avais dépassé la station où la direction changeait. Au premier arrêt, on me fit descendre. Il fallait attendre : le train suivant ne passait qu'à onze heures du soir ; il était trois heures de l'après-midi ; la journée était claire. Je me trouvais dans une petite ville allemande. On m'indiqua un hôtel. Nullement pressé, je me promenai au hasard. J'étais presque content de l'aventure. L'hôtel était médiocre et petit, mais tout entouré de plates-bandes de fleurs, selon l'habitude du pays. On me donna une étroite chambrette, et, n'ayant pas reposé la nuit précédente, je m'endormis immédiatement après le dîner, à quatre heures de l'après-midi. Je fis un songe tout à fait insolite. Dans la galerie de Dresde se trouve un tableau du Lorrain, – « Acis et Galathée », selon le catalogue ; quant à moi, je le nommais toujours « l'Âge d'or ». C'est ce ta-

bleau qui m'apparut en songe, non sous les espèces d'un tableau, mais comme un spectacle réel. Un coin de l'Archipel grec, il y a trois mille ans ; calmes flots bleus, corbeille d'îles, une côte fleurie dans le lointain : un panorama magique sous le soleil couchant ! Ici fut le paradis terrestre : les dieux quittaient l'Olympe pour fraterniser avec les hommes… Ceux-ci se couchaient et s'endormaient dans la joie et dans l'innocence ; le grand superflu des forces s'en allait en amour et en joie naïve. Le soleil s'émerveillait d'enfants si beaux. Il me semblait voir encore tout cela lorsque j'ouvris mes yeux en larmes. La sensation d'un bonheur inconnu pénétra mon cœur jusqu'à la souffrance ; c'était le grand amour de l'humanité. Par les vitres de ma chambre, à travers la verdure et les fleurs du jardin, une gerbe de rayons passait, m'inondant de clarté. Et voilà, mon ami, voilà que ce soleil couchant du premier jour de l'humanité européenne que je voyais dans mon songe se changea pour moi, aussitôt que je fus réveillé, en un soleil couchant du dernier jour l'humanité européenne ! Sur toute l'Europe alors se faisait entendre un glas ; je ne parle pas seulement de la guerre et des Tuileries en feu, je n'avais pas besoin de cela pour savoir que, tôt ou tard, s'effondrera le décor occidental… Mais, moi, vieil européen russe, je ne pouvais admettre cela : car en la pensée russe se concilient les antagonismes… Qui aurait pu alors comprendre une telle pensée ? J'errais tout seul. Je ne parle pas de moi personnellement, je parle… de la pensée russe. Là-bas il y avait l'injure et la logique implacable ; là-bas un français n'était qu'un français, un allemand qu'un allemand et avec plus de roideur qu'à n'importe

quelle époque de leur histoire ; par conséquent, jamais le français n'avait fait autant de tort à sa France, l'allemand à son Allemagne. Il n'y avait pas un seul européen dans toute l'Europe ! Moi seul étais qualifié pour dire à ces incendiaires que leur incendie des Tuileries était un crime ; à ces conservateurs sanguinaires, que ce crime était logique : j'étais « l'unique européen ». Encore un coup, je ne parle pas de moi, je parle de la pensée russe. J'errais, mon ami, j'errais et je savais fermement que je devais me taire et errer… Moi, mon garçon, je ne peux pas ne pas estimer mon état de gentilhomme. Il me semble que tu ris ?

— Non, je ne ris pas, fis-je d'une voix pénétrée, je ne ris pas du tout. Vous m'avez remué le cœur avec votre vision de l'âge d'or. Soyez sûr que je commence à vous comprendre. Mais ce dont je suis le plus heureux, c'est que vous vous estimiez si haut. Je ne m'y attendais pas.

— Je t'ai déjà dit que j'aime tes répliques, cher.

Il sourit de nouveau à mon exclamation naïve et, quittant le fauteuil, se mit à marcher de long en large.

III

— Oui, fils, je te répète que je ne peux pas ne pas estimer ma noblesse. Au cours des siècles il s'est formé chez nous un type supérieur de civilisation et que l'on n'a rencontré encore nulle part dans l'univers, – le type de la souffrance universelle pour tous. Nous ne sommes qu'un millier, peut-être plus, peut-être moins, – mais la Russie entière a vécu jusque ici pour nous produire. On dira que

c'est peu, et que trop de siècles et de vies ont été dépensés à la production de cette élite. Selon moi, ce n'est pas peu.

J'écoutais avec toute mon âme ces paroles, brûlantes de son amour pour moi. Mais la cause qui avait déclenché sa franchise me restait inconnue.

— J'avais émigré, continua-t-il, et je ne regrettais rien de ce que je laissais derrière moi. J'avais servi la Russie sur son sol même ; – je continuerais à la servir, mais en l'élargissant. Fallait-il donc rester étroitement russe, comme un trans-rhénan était un français, ou un cis-rhénan un germain ? L'Europe a pu créer les nobles types du français, de l'anglais, de l'allemand : – elle ne connaît rien encore de son homme futur. Et, il me semble qu'elle ne veut rien encore en savoir. Et c'est compréhensible : ils ne sont pas libres, et nous sommes libres. Moi seul, avec mon tourment russe, étais alors libre en Europe… Remarque, mon ami, une particularité. Tout français, sans doute, peut servir, outre sa France, l'humanité, – mais à la condition stricte qu'il reste surtout français ; de même – l'anglais et l'allemand. Le russe, lui, – déjà aujourd'hui, c'est-à-dire bien avant qu'il ait réalisé sa forme définitive – sera d'autant mieux russe qu'il sera plus européen : c'est où gît notre quiddité nationale. Donc, en France, je suis français, allemand en Allemagne et, à travers deux millénaires, avec un grec de jadis, je suis un grec de son époque illustre : – par quoi, je suis un vrai russe et je sers d'autant mieux la Russie, dont j'incarne la pensée essentielle. Eux, leur destinée est de s'entr'égorger encore longtemps ; ils sont encore trop al-

lemands, trop français et n'ont pas achevé le devoir de ces fonctions. Le spectacle qu'ils donnent nous est triste. Car l'Europe est aussi précieuse à un russe que sa Russie maternelle, – plus même ! Il est peu probable qu'on puisse aimer la Russie plus que je ne l'aime ; mais je ne me fais nul reproche de lui préférer Venise, Rome, Paris, les trésors de leurs sciences, de leurs arts, leur histoire. Oui, les russes les chérissent, ces vieilles pierres étrangères, ces éclats de miracles. Eux seuls les chérissent, – quand les détenteurs séculaires de ces vivants vestiges ne sont plus attentifs qu'au charlatanisme de leurs réactionnaires et de leurs pétroleurs. Conviens-en, mon ami, c'est un fait significatif, que, depuis un siècle, la Russie vive pour l'Europe seule ! Et eux ? Oh ! ils ont le temps de se gorger d'amertume, avant d'atteindre le royaume de Dieu…

J'avoue que je l'écoutais avec une profonde inquiétude : son exaltation m'angoissait, et m'angoissait plus encore le soupçon qu'elle pût être factice. Tout à coup je lui fis observer, sévère :

— Vous venez de dire : « le royaume de Dieu »… On a prétendu que vous prêchiez Dieu, que vous aviez porté des fers ?

— Laisse mes ceps, sourit-il : c'est tout à fait autre chose.

— Mais vous croyez fermement en Dieu ? demandai-je.

— Mon ami, cette question est peut-être indiscrète… Mais ils s'étaient avisés de décréter l'athéisme. Le carac-

tère cordonnier du procédé m'offusqua. Du reste, la réalité sent toujours la semelle… Et puis, l'homme vivra-t-il jamais sans Dieu ? Pendant une certaine période, c'est possible. Même, je ne doute pas que cette période advienne ; mais là je me représentais un tout autre tableau…

— Lequel ?

— Je me figure, mon cher, commença-t-il avec un sourire pensif, le combat terminé. Après les tempêtes de boue et d'imprécations, le calme s'est fait et les hommes restent seuls, comme ils le voulaient : la grande idée qui les avait réchauffés et nourris a disparu comme ce soleil majestueux du tableau de Claude Lorrain. Et les hommes, prenant conscience d'eux-mêmes, éprouvent la tristesse d'un immense abandon ; puis ils se serrent plus étroitement puisque aussi bien ils constituent désormais tout les uns pour les autres ! La grande idée de l'immortalité s'étant abolie, l'amour qu'ils dédiaient jadis à Celui qui était l'immortalité se tourne vers l'univers, vers les hommes, vers chaque brin d'herbe. Ils se mettent à aimer la vie avec frénésie, « Que demain soit mon dernier jour, pense chacun en regardant le soleil qui se couche, mais d'autres restent et après eux leurs enfants, » – et cette pensée, qu'ils resteront s'aimant toujours et tremblant l'un pour l'autre, aura remplacé la pensée de la rencontre dans l'au-delà. Ils voudront éteindre dans l'amour la grande angoisse de leurs cœurs… L'éteindront-ils ?… Mon cher, s'interrompit-il tout à coup en souriant, tout cela c'est de la fantaisie. Mais je me complaisais à ce tableau. Ma croyance n'est pas en cause (je suis déiste)…

Or, il est remarquable que je terminais toujours mon petit tableau par l'apparition, comme dans Heine, du « Christ sur la Baltique ». Je ne pouvais pas me passer de Lui, je ne pouvais pas ne pas me le représenter réapparaissant au milieu des hommes abandonnés. Il était revenu parmi eux, leur tendait les mains. Et retentissait l'hymne enthousiaste d'une nouvelle et dernière résurrection… Laissons cela, mon ami ; et quant à mes « chaînes de fer », – c'est de la bêtise ; ne t'inquiète pas d'elles. Tu sais que j'ai la langue timide : et si j'ai tant parlé aujourd'hui c'est… à cause de différents sentiments qui m'agitent, et parce que tu étais mon interlocuteur. Je ne suis pas près de parler à personne… Ceci dit pour te tranquilliser.

— Eh bien, savez-vous, il me semble que, malgré votre anxiété, vous deviez être alors extrêmement heureux.

Il rit gaiement.

— Aujourd'hui tu es très adroit dans tes observations… Oui, j'étais heureux : pouvais-je être malheureux avec une pareille anxiété ? Il n'y a rien de plus libre et plus heureux qu'un pèlerin russe et européen de notre millier. Je dis vraiment cela sans rire. Oui, je n'aurais voulu échanger mon tourment contre aucun bonheur. Dans ce sens, je fus heureux, mon cher. Et c'est sous l'impression de ce bonheur que j'ai aimé ta mère pour la première fois de ma vie.

— Comment pour la première fois de votre vie ?

— Je dis bien. Errant et me tourmentant, je l'ai aimée tout à coup comme je ne l'avais jamais aimée, et, toute affaire cessante, l'ai envoyé quérir.

— Oh ! racontez-moi cela, parlez-moi de maman !

— C'est expressément pour t'en parler que je t'ai amené ici. Et, sourit-il gentiment, je commençais à craindre que tu ne m'en tinsses quitte, au bénéfice de Herzen ou d'un petit complot quelconque.

CHAPITRE VIII

I

Son angoisse européenne me paraît quelque chose de supérieur à n'importe quelle forme d'activité pratique (établissement d'une voie ferrée, par exemple). Son amour de l'humanité je le considère comme sincère, comme aussi son amour – un peu fantasque peut-être – pour maman. À l'étranger, dans « l'angoisse et le bonheur », et j'ajouterai dans une solitude de moine (ce renseignement particulier je l'obtins plus tard de Tatiana Pavlovna), il s'était tout à coup rappelé maman – et spécialement « ses joues creuses » et l'avait donc envoyé chercher.

— Mon ami, j'avais compris, que mon dévouement à l'idée ne m'affranchissait pas du devoir de faire dans ma vie ne fût-ce qu'une personne pratiquement heureuse.

— Est-ce une pensée aussi livresque qui vous a déterminé ? demandai-je, perplexe.

— Elle n'est pas livresque. Si je n'avais pas aimé ta mère, je ne l'aurais pas fait venir, non ; j'aurais « rendu heureux » un allemand ou une allemande quelconque, que j'aurais eu sous la main. Après tout, l'idée, même sous sa forme impersonnelle, ne serait pas si mauvaise. Jusqu'alors je ne comprenais pas du tout que j'aimais ta mère. Quand je vivais avec elle je me divertissais de sa

beauté et ensuite je vagabondais. C'est en Allemagne seulement que j'ai compris que je l'aimais. Cela avait commencé par ses joues creuses. Il y a chez presque tout le monde, des souvenirs dont on ne passe jamais l'inspection et qui vivent tapis. Mais qu'on en exhume un, ils arrivent à fleur de conscience, par grappes. Ainsi, tandis que j'attendais Sonia, renaissaient mille détails de notre vie commune. Me tourmentait surtout le souvenir de sa perpétuelle soumission devant moi ; sans cesse elle s'estimait inférieure sous tous les rapports, et imagine-toi, même au point de vue physique. Elle rougissait lorsque je regardais ses mains ; à la vérité, elle ne les a pas aristocratiques. D'ailleurs elle avait honte d'elle toute, – et moi qui l'aimais pour sa beauté ! Elle était devant moi timide jusqu'à la sauvagerie. En un mot, elle se jugeait quelque chose de méprisable, d'indécent presque. Me prenait-elle encore pour son seigneur ? Non, pourtant… Au temps encore de sa beauté, lorsque j'exigeais qu'elle se parât, comme elle était malheureuse ! Elle comprenait qu'elle ne pourrait jamais devenir une dame et qu'un costume inaccoutumé la rendrait seulement ridicule. Elle comprenait que toute femme doit avoir *son* costume, ce que des milliers, des centaines de milliers de femmes ne comprendront jamais, ravies seulement de pouvoir être habillées à la mode. Elle craignait l'ironie de mon regard, voilà ! Mais il m'était surtout pénible de me rappeler les yeux profondément étonnés que souvent je surprenais fixés sur moi ; j'y voyais la complète compréhension de l'avenir qui l'attendait, ce qui m'était douloureux, quoique je parusse traiter tout cela d'un peu haut. Et, tu sais, elle n'a pas toujours été farouche comme à présent ;

jeune, elle aimait assez bavarder et rire, naturellement dans son milieu, – avec des servantes, par exemple ; et comme elle tressaillait lorsque je la surprenais rire ! avec quelle peur elle me regardait ! Une fois, – c'était, il est vrai, à la veille de la séparation, – j'étais entré dans sa chambre et je l'avais surprise accoudée à une petite table et méditante. Il ne lui arrivait presque jamais de rester ainsi à ne rien faire. Depuis longtemps je ne l'avais plus cajolée. M'approchant d'elle à pas de velours, je l'embrassai. Elle se leva précipitamment, et je n'oublierai jamais l'allégresse qui s'épanouit sur son visage ; soudain elle rougit, décontenancée, et dans ses yeux devenus tristes, sais-tu ce que je lus : « Tu m'as fait une aumône… » Et, elle se prit à sangloter nerveusement prétextant que je l'avais effrayée. Ces souvenirs sont très pénibles mon ami. De même dans l'œuvre des grands artistes on voit de ces scènes dont pendant toute la vie on se ressouvient avec un serrement de cœur : ainsi le dernier monologue d'Othello, ou Onièguine aux pieds de Tatiana, ou la rencontre du forçat évadé et de l'enfant près du puits, dans *les Misérables*. Oh ! avec quelle impatience convulsive, j'attendais Sonia. Je rêvais d'un tout nouveau programme de vie ; je rêvais de supprimer méthodiquement en son âme cette peur permanente de moi, de lui expliquer sa valeur et tout ce par quoi elle me dépasse. Oh ! je ne savais que trop déjà que je commençais à aimer ta mère dès que l'on se séparait, pour redevenir froid dès notre réunion. Mais ce n'était pas cela alors, ce n'était pas cela…

— Et quand vous vous êtes rencontrés ?

— Alors ? Mais alors, il n'y eut pas de rencontre du tout. Elle était arrivée à Koenigsberg, et elle y resta ; et moi, j'étais sur le Rhin, dans une ville d'eaux, où je restai de mon côté, lui ayant ordonné de m'attendre. Nous nous vîmes beaucoup plus tard, oh ! beaucoup plus tard, lorsque j'allai lui demander la permission de me marier…

II

Ici je résume.

Il avait inopinément rencontré aux eaux Catherine Nicolaïevna dont le mari était presque mourant, du moins condamné par les médecins. Dès la première rencontre elle l'avait comme ensorcelé. C'était la « fatalité ». (Je ne peux me rappeler qu'il ait employé une seule fois dans son récit le mot « amour ».)

Et c'était bien une fatalité. Il ne l'avait pas voulu, « n'avait pas voulu aimer ». Il n'avait pas voulu cet esclavage de passion. Je le dirai maintenant : Catherine Nicolaïevna est un type rare de grande dame : – sincère et droite, – d'où, par contraste avec les autres porteuses de falbalas, son irrésistible succès dans le monde dès qu'elle y apparaissait, ce dont elle s'abstenait pendant des périodes assez longues. Versilov, au contraire, l'avait crue hypocrite et rouée, opinion qui ne la surprenait pas, disait-elle plus tard, parce que « l'idéaliste, quand il se heurte à la réalité, est enclin plus que les autres à supposer une vilenie ».

Oh ! il se peut qu'elle ait été coquette avec lui : l'éternel féminin n'abdique pas son rôle, au cœur même

des femmes les plus pudiques… Il y eut rupture irrévocable. Il voulait, paraît-il, la tuer, – crise de violence qui se résolut en haine. Puis ce fut une étrange période : il s'imposa de se martyriser sous une discipline monastique, – oui : la même qu'emploient les moines. « Par sa pratique constante et méthodique, tu deviens libre. » Il avait ajouté que, chez les moines, la macération est une affaire sérieuse, parce que l'expérience millénaire l'a rendue une science. Le plus remarquable est qu'il ne s'était nullement imposé cette discipline pour se délivrer de Catherine Nicolaïevna, mais dans la pleine assurance que non seulement il ne l'aimait plus, – qu'il la haïssait. Il fut à ce point persuadé de sa haine que l'idée lui était venue de se marier avec la belle-fille de Catherine Nicolaïevna, cette Lydie que le prince Serge avait séduite et délaissée, il avait donc rendu irrésistiblement amoureuse de lui la pauvre idiote, procurant par cet amour un bonheur parfait aux derniers mois de sa vie. Pourquoi ne s'était-il pas plutôt rappelé maman, qui l'attendait toujours à Koenigsberg ? Il l'y oubliait tout à fait, ne lui envoyait nul argent, et ce fut Tatiana Pavlovna qui la tira de cette passe affreuse. Ce n'empêcha pas qu'il se rendit un beau jour chez maman lui demander la permission d'épouser Lydie, arguant que ce n'était pas une femme.

— Votre développement, la culture de votre âme, vous ont coûté une vie de souffrance et de lutte. À *elle* sa perfection n'a rien coûté. C'est de l'inégalité… La femme est en cela révoltante.

— La perfection ? Sa perfection ? Mais elle n'en a pas ! fit-il en haussant des sourcils étonnés. C'est la

femme la plus ordinaire, c'est même une vilaine femme… Mais elle est forcée d'avoir toutes ces perfections.

— Pourquoi, forcée ?

— Plus on est puissant, plus on est tenu à la perfection, sentencia-t-il avec colère.

— Le plus triste est de vous voir, encore à présent, si tourmenté ! laissai-je échapper.

— Maintenant ? tourmenté ? moi ?

Un sourire doux, prolongé, pensif éclaira son visage et il leva un doigt comme pour une supputation. Ensuite, revenu à soi tout à fait, il saisit sur la table une lettre décachetée et la jeta devant moi.

— Lis ! Tu dois tout savoir… Pourquoi m'as-tu laissé remuer ces antiques bêtises ? On s'irrite le cœur.

Je ne puis exprimer mon étonnement. Cette lettre était d'*elle*, à lui écrite aujourd'hui, et il l'avait reçue à cinq heures. Je lus, presque tremblant d'émotion. Elle n'était pas longue, mais écrite avec une si touchante franchise, qu'en lisant je croyais la voir devant moi, elle, Catherine Nicolaïevna, et entendre ses paroles : elle confessait sa peur, le suppliait « de la laisser tranquille ». À la fin elle annonçait qu'effectivement elle se mariait avec Bioring. Jusqu'alors elle n'avait jamais écrit à Versilov.

Des explications qu'il me donna, voici ce que je compris :

Cette lettre lui avait été une révélation. Pour la première fois depuis deux ans il n'éprouvait pas de haine envers elle, lui qui, récemment encore « devenait fou » rien qu'en entendant parler de Bioring. « Au contraire, je lui ai envoyé ma bénédiction ; et de tout mon cœur », dit-il avec un accent profond.

J'étais dans le ravissement. Ainsi, tout ce qu'il renfermait en lui de passion tourmentée s'était effacé comme un songe. L'enchantement était rompu. Doutant encore de soi, il s'était empressé tantôt de venir chez maman : il entra au moment même où elle devenait *libre,* – mort le vieillard, qui la lui avait léguée. Cette coïncidence remua son cœur. Un peu plus tard il avait couru à ma recherche et je n'oublierai jamais cette immédiate pensée vers moi.

Je n'oublierai pas non plus la fin de cette soirée. Nous restâmes bien tard dans la nuit. À la réflexion, je comprends que ce qui m'avait le plus charmé, c'était une sorte de soumission devant moi, cet absolu abandon devant moi, si jeune ! « Ce fut une aberration, mais, sans cette aberration – qu'elle soit bénie ! s'écria-t-il, – je n'aurais peut-être jamais retrouvé dans mon cœur ma reine, ma martyre, ta mère. » Ces paroles, qui s'échappèrent avec impétuosité je les note surtout en vue de ce qui suivra. Mais alors il avait capté mon âme.

Je me rappelle que vers la fin nous étions très gais. Il avait fait apporter du champagne et nous bûmes à maman, à « l'avenir ». Oh, qu'il était plein de vie, et qu'il se préparait ardemment à vivre ! Mais ce n'est pas le vin qui nous rendait si gais : nous n'avions bu chacun que deux

verres. Je ne sais pourquoi, mais vers la fin nous riions sans nous arrêter. On parlait maintenant de toute autre chose ; il narrait des anecdotes, j'en narrais. Nulle amertume dans nos rires ou nos récits. Nous étions gais. Il ne voulait pas me laisser partir : « Reste, reste encore ! » répétait-il, et je restais. Enfin je pris congé. Il sortit pour me reconduire : la soirée était superbe, – un gel léger.

— Dites : vous lui avez déjà envoyé la réponse ? avais-je involontairement demandé en lui serrant pour la dernière fois la main.

— Pas encore, mais qu'est-ce que cela fait ? Viens demain, viens au plus tôt… Et laisse définitivement Lambert et déchire le « document » au plus vite. Adieu !

Ayant dit, il s'en alla vivement ; j'étais resté sur place et dans un tel embarras que je n'avais pas osé le rappeler. L'expression « le document » m'avait troublé. Qui avait pu la lui fournir, sinon Lambert ? Je rentrai chez moi fort ému… une suggestion de deux ans se dissipe-t-elle comme un songe, comme une fumée ?

CHAPITRE IX

I

Le lendemain, à dix heures, au moment où je me préparais à partir, apparut Daria Onésimovna. Je lui demandai joyeusement si elle venait de sa part ? Non, – mais de la part d'Anna Andréievna ; quant à elle, Daria Onésimovna, « elle était partie de la maison à l'aube ».

— De quelle maison ?

— Mais de la même, de celle d'hier. L'appartement d'hier, celui de l'enfant, est loué maintenant à mon nom et c'est Tatiana Pavlovna qui paie…

— Hé, cela m'est égal ! interrompis-je. Lui, du moins, il est à la maison ? Je le trouverai ?

Et, pour mon étonnement, elle m'apprit qu'il était sorti avant elle, – et, par conséquent, « avant l'aube ».

— Mais il sera rentré depuis…

— Non, sûrement il n'est pas revenu et peut-être ne reviendra-t-il point, dit-elle en me regardant de ce même œil inquisiteur dont elle m'avait agacé lors de ma maladie.

De nouveau, – leurs cachotteries et leurs simagrées : évidemment ces gens ne pouvaient vivre sans mystères ni ruses.

— Pourquoi avez-vous dit qu'il ne reviendrait pas ? Qu'entendez-vous par là ? Il est allé chez maman – voilà tout !

— Je n… ne sais pas.

— Mais vous-même, pourquoi êtes-vous venue ?

Elle sortait de chez Anna Andréievna, laquelle m'attendait tout de suite, sinon « il serait tard ».

Cette nouvelle me mit hors de moi :

— Pourquoi tard ? Je ne veux pas y aller et je n'irai pas ! Je ne me laisserai plus berner. Je me moque de Lambert, dites-le-lui et que si elle m'envoie Lambert, je le chasserai à coups de pied.

Daria s'effraya terriblement.

— Oh, non, fit-elle en joignant des mains implorantes, attendez avant de vous emporter ainsi. L'affaire est grave ; pour vous-même très grave ; pour eux aussi ; et pour André Pétrovitch ; et pour votre maman : pour tous… Allez voir Anna Andréievna tout de suite, car elle ne peut plus attendre… je vous l'assure sur mon honneur… et ensuite vous prendrez une décision.

Je la regardais avec étonnement et répugnance.

— Sottises ! il n'y aura rien, je n'irai pas ! repris-je avec entêtement et hostilité : à présent – tout est changé ! Mais pouvez-vous comprendre cela ? Adieu, Daria, je n'irai pas, – exprès ; je ne vous interrogerai pas, – exprès. Je ne veux pas pénétrer vos énigmes.

Mais comme elle ne s'en allait pas, j'attrapai ma pelisse et mon chapeau et sortis, la laissant au milieu de la chambre.

(Il n'y avait dans ma chambre ni lettres ni papiers d'aucune sorte, et je ne me donnais même pas la peine de la fermer à clef en sortant.)

Avant que j'eusse gagné la porte de la rue, Pierre Hippolytovitch, sans chapeau et en petite tenue m'arrêta.

— Arcade Macarovitch ! Arcade Macarovitch !

— Qu'est-ce ?

— Vous ne donnez pas d'ordres avant de sortir ?

— Non.

Il me regardait d'un regard perçant et avec une visible inquiétude.

— À propos de l'appartement, par exemple ?

— Quoi ? à propos de l'appartement ? N'avez-vous pas reçu l'argent du terme ?

— Mais non, je ne parle pas d'argent, fit-il avec un long sourire et continuant de me fouiller du regard.

— Mais que vous arrive-t-il à tous ? criai-je à la fin, presque avec emportement : vous, que désirez-vous ?

Il se tut quelques secondes, comme attendant toujours quelque chose.

— Eh bien, vous donnerez des ordres plus tard, puisque vous n’y êtes pas disposé, balbutia-t-il, souriant encore plus longuement ; allez ; moi aussi je vais à mon emploi.

Je n’omets rien de ce galimatias, parce que chaque trait prendra son importance. Ils me déroutaient tous alors, – c’est vrai. Je m’irritais de percevoir dans leurs propos ces ambiguïtés qui m’horripilaient, car elles me rappelaient le passé. Mais je continue.

Versilov, en effet, était sorti de très bonne heure. « Naturellement, il est chez maman », continuais-je à me persuader. Je n’ai pas interrogé la nounou, une vieille bête, et, sauf elle, il n’y avait personne dans l’appartement. Je courus chez maman, et avec une telle impatience, qu’à mi-chemin je sautai dans une voiture.

Il n’avait pas paru chez elle depuis hier au soir. Avec maman il n’y avait que Tatiana Pavlovna et Lise. Lise, dès mon apparition, s’apprêta à s’en aller.

Elles se tenaient toutes en haut, dans mon « cercueil ». En bas, dans le salon, se trouvait le corps de Macaire Ivanovitch ; auprès, un vieillard lisait les psaumes. Sans rien décrire de ce qui ne se rapporte pas à l’affaire, je ferai pourtant observer que la bière, déjà prête dans la même chambre, était tendue de somptueux velours, luxe qui concordait mal avec la personne et les convictions du vieillard ; mais on s’était conformé au désir pressant de maman et de Tatiana Pavlovna.

Certes, je ne m’attendais pas à les trouver gaies ; mais l’angoisse convulsive que je lus dans leurs yeux, me

frappa : sûrement elle n'avait pas pour cause le seul défunt.

Tendrement j'embrassai ma mère, et aussitôt m'enquis de *lui*. Dans le regard de maman instantanément étincela une curiosité inquiète. Je l'informai : nous étions restés ensemble jusqu'à une heure fort tardive, mais ce matin il avait quitté la maison, dès l'aube, encore qu'il m'eût invité, en me quittant, à venir le voir aujourd'hui le plus tôt possible. Maman ne répondit rien, mais, à la dérobée, Tatiana Pavlovna me menaça du doigt.

— Adieu, frère, jeta Lise, en sortant précipitamment.

Je la rejoignis dans l'escalier.

— Je savais que tu comprendrais et que tu descendrais, chuchota-t-elle.

— Lise, qu'y-a-t-il ?

— Je ne sais pas moi-même. Mais il y a quelque chose, et même beaucoup. Sans doute, le dénouement de « l'éternelle histoire ». Il n'est pas venu et elles ont sur lui des renseignements. On ne te racontera rien ; n'interroge donc pas, si tu es intelligent. Je n'ai pas interrogé non plus. Maman est accablée. Adieu.

Elle avait ouvert la porte. Je m'élançai dans le vestibule :

— Lise, et toi-même n'as-tu pas quelque chose ?

Son air abattu et désespéré me perça le cœur. Elle eut un regard non seulement furieux, mais presque féroce, sourit amèrement et agita la main.

— S'il était mort, il faudrait rendre grâce à Dieu ! et elle disparut.

Elle parlait du prince Serge Pétrovitch. Je remontai triste et surexcité. « L'éternelle histoire ! Quelle éternelle histoire ? » pensai-je, et voilà que subitement l'envie impérieuse me prit de leur faire connaître une partie au moins de mes impressions au sujet de sa confession de cette nuit, et aussi cette confession même. « Elles pensent du mal de lui… Qu'elles sachent donc tout ! »

Je commençai sans maladresse, et captai aussitôt toute leur curiosité. Pour cette fois, Tatiana Pavlovna humait mes paroles ; maman restait plus réservée, mais un léger sourire, beau, quoiqu'absolument désespéré, parut sur son visage et ne le quitta presque plus de tout le récit. Je parlais donc, tout en me sachant incompréhensible pour elles. Tatiana Pavlovna, par extraordinaire, ne me cherchait pas noise, ne critiquait pas mon exactitude. De temps en temps elle serrait les lèvres et fermait les yeux comme faisant effort pour comprendre. Parfois il me semblait que mes écouteuses saisissaient tout, mais ce ne pouvait pas être. Je parlais, par exemple, de ses opinions, et principalement de son enthousiasme d'hier, de son enthousiasme pour maman, de son amour pour maman, dont il avait baisé le portrait… Entendant, elles échangèrent un rapide regard ; maman était devenue toute rouge. Ensuite… ensuite, naturellement, je ne pouvais pas, *devant maman,* toucher le point capital, c'est-à-

dire la rencontre avec *elle* et tout le reste, surtout *sa* lettre d'hier et comment Versilov avait été ressuscité par cette lettre : de sorte que tous ses sentiments d'hier, dont je pensais faire tant de plaisir à maman, restèrent incompris, mais pas par ma faute, car tout ce qui pouvait se raconter, je l'avais raconté, très bien. J'avais terminé dans un désarroi complet : leur silence ne s'interrompait pas et je me trouvais mal à l'aise.

— Sûrement, il est revenu maintenant, ou peut-être reste-t-il chez moi à m'attendre, fis-je en me levant.

— Va, va ! approuva Tatiana.

— Tu es allé en bas ? me demanda maman à mi-voix comme nous nous disions adieu.

— Oui. J'ai salué sa dépouille, et j'ai prié pour lui. Quelle face calme et belle, maman ! Merci, maman, de n'avoir pas économisé le velours. Cela m'avait paru singulier d'abord, mais j'ai reconnu aussitôt que j'aurais fait de même.

— Tu iras demain à l'église ? demanda-t-elle et ses lèvres tremblèrent.

— Comment donc, maman ! Je viendrai aujourd'hui déjà pour les prières, et je reviendrai encore… D'ailleurs, c'est demain l'anniversaire de votre naissance, maman, mon amie chérie !

Je sortis assez péniblement étonné : comment peut-on demander si j'assisterai ou non au service funèbre ? Et alors, combien plus doit-on douter qu'il y assiste, *lui !*

Je savais que Tatiana Pavlovna me poursuivrait : je m'arrêtai donc devant la porte ; mais elle, m'ayant rejoint, me poussa dans l'escalier, sortit après moi et ferma.

— Ainsi, Tatiana Pavlovna, vous n'attendez André Pétrovitch ni aujourd'hui, ni demain ? Je suis effrayé…

— Tais-toi. La grande affaire que tu sois effrayé ! Pis : qu'est-ce que tu as passé dans le récit de toutes ces fadaises d'hier ?

Je ne trouvai nécessaire de rien cacher et, presque irrité contre Versilov, je parlai de la lettre de Catherine Nicolaïevna et de l'effet produit, c'est-à-dire de sa résurrection à une nouvelle vie. À ma surprise, le fait ne l'étonna nullement, et je devinai qu'elle le connaissait.

— Mais tu mens ?

— Non, je ne mens pas.

Tiens, sourit-elle d'un air ironique : – il a ressuscité ! Cela aussi peut lui arriver. Est-ce vrai qu'il baisât le portrait ?

— C'est vrai, Tatiana Pavlovna.

— Il le baisait avec sincérité ?

— Est-ce qu'il feint jamais ? C'est honteux, Tatiana ! Vous avez une âme dure, une âme de femme.

J'avais parlé avec emportement, mais elle semblait ne pas entendre ; elle s'arrêtait de nouveau à réfléchir, malgré le grand froid de l'escalier. J'avais ma pelisse et elle était en robe.

— Je t'aurais confié une affaire, mais c'est dommage, tu es trop bête, fit-elle enfin avec mépris et ennui. – Écoute, va chez Anna Andréievna et vois ce qui se passe là-bas… Mais non, n'y va pas, tu n'es qu'un lourdaud ! Va-t'en ! Qu'as-tu à rester là comme une borne ?

— Je n'irai pas chez Anna Andréievna. Anna Andréievna, pourtant, m'a envoyé chercher.

Elle était sur le point de rentrer, et elle avait déjà ouvert la porte ; elle la referma de nouveau.

— Pour rien au monde je n'irai chez Anna Andréievna ! répétai-je avec un plaisir méchant ; – je n'irai pas, parce que vous venez de m'appeler lourdaud, alors que je n'ai jamais été aussi perspicace qu'aujourd'hui. Toutes vos affaires, je les vois sur la paume de ma main… Je n'irai tout de même pas chez Anna Andréievna !

— Je le savais bien ! s'écria-t-elle et, continuant à réfléchir : On va l'étrangler dans un nœud coulant !

— Anna Andréievna ?

— Imbécile !

— Mais alors, de qui parlez-vous ? De Catherine Nicolaïevna ? Quel nœud coulant ?

Tatiana Pavlovna me perça du regard.

— Toi, que fais-tu là-dedans ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint. Quelle part y prends-tu ? J'ai entendu dire quelque chose de toi, prends garde !

— Écoutez, Tatiana Pavlovna, je vous révélerai un secret terrible, mais pas tout de suite, je n'ai pas le temps : demain, en tête à tête ; mais, en revanche, dites-moi aujourd'hui toute la vérité et quel est ce nœud coulant…, car je tremble…

— Je me moque de tes frissons ! s'écria-t-elle. Quel secret encore veux-tu me confier demain ? Est-ce que vraiment tu sais quelque chose ? et son regard inquisiteur revint sur moi. – Tu lui as juré toi-même que Kraft avait brûlé la lettre.

— Tatiana Pavlovna, je vous répète, ne me tourmentez pas, continuais-je, sans répondre à sa question, car j'étais hors de moi : – faites attention, Tatiana, il peut survenir un malheur encore plus grand, du fait que vous me cacheriez quelque chose… Il était hier dans la résurrection la plus complète !

— Hé, va-t'en, bouffon ! Toi-même es amoureux comme un pierrot : – le père et le fils sur le même gibier ! Pouah ! les impudents !

Elle s'éclipsa, me fermant la porte au nez. Mis en fureur par son insolence et ce cynisme où peut seule atteindre une femme, je sortis en courant et passai chez lui : – de nouveau la nounou me répondit qu'il n'était pas rentré.

— Mais ne viendra-t-il pas ?

— Dieu le sait !

II

Ressuscité hier et guéri de son malsain amour, il eût dû être chez moi ou chez maman : – il n'était même pas chez lui ! A-t-il donc subi une nouvelle crise après son enthousiasme et tout ce pathos ? Sa « résurrection » n'a-t-elle été qu'une secousse galvanique ? – et peut-être se traîne-t-il au hasard, en butte à cette même fureur que déchaîna en lui la nouvelle de la candidature Bioring.

Une question se pose : qu'adviendra-t-il de maman, de moi, de nous tous et… qu'adviendra-t-il d'elle ? De quel « nœud coulant » parlait Tatiana Pavlovna en m'envoyant chez Anna Andréievna ? Serait-ce chez celle-ci qu'on est en train de graisser la corde ? Pourquoi chez elle ? Par dépit j'avais juré de ne pas m'y rendre. Je m'y rendrais pourtant et sur l'heure. Mais qu'avait donc Tatiana Pavlovna à parler du « document » ? Et n'est-ce pas Versilov qui me disait hier : « Brûle-le » ?

Telles étaient mes pensées, et tel était le nœud coulant qui m'étranglait moi aussi. Mais, principalement, j'avais besoin de « lui ». Nous nous serions entendus en deux mots ! Je l'aurais pris par les mains, les lui aurais serrées, aurais trouvé dans mon cœur des paroles chaleureuses, rêvais-je irrésistiblement. Oh, j'aurais vaincu sa folie !… Mais où est-il ? où est-il ? Et il fallut qu'en ce moment d'exaltation Lambert parût devant moi, à quelques pas de mon logis. Il poussa une exclamation joyeuse et me saisit par la main :

— Je reviens de chez toi pour la troisième fois… *Enfin !* Allons déjeuner !

— Un moment ! Tu viens de chez moi… André Pétrovitch n'y est pas ?

— Il n'y a personne là-bas. Laisse-les tous ! Tu t'es fâché hier, bêta ; tu étais ivre… J'ai à te parler de choses sérieuses ; j'ai eu aujourd'hui de superbes nouvelles à propos de ce dont nous avions causé hier…

— Lambert, interrompis-je en déclamant quelque peu : – si je m'arrête, c'est pour rompre définitivement. Déjà hier, je t'avais signifié ton congé ; mais tu ne comprends jamais. Lambert, tu es puéril et bête comme un français. Tu me crois encore le petit garçon de chez Touchard. Hier, j'étais ivre, mais pas d'avoir bu, et, si j'approuvais tes paroles, c'était par ruse : je voulais connaître tes pensées. Je te mystifiais, et, d'un cœur joyeux, tu te laissais aller à tes radotages. Sache que l'idée d'un mariage entre elle et moi est si saugrenue qu'un mioche en hausserait les épaules. Et tu as cru que je donnais dans ce beau projet ! Tu l'as cru, parce que tu n'es pas admis dans le monde et que tu ignores comment les choses s'y passent… Et maintenant, je vais te dire tout net ce que tu veux : tu veux m'emmener pour m'enivrer, afin que je te livre le document et que j'entre dans ton infâme complot contre Catherine Nicolaïevna ! Comme tu t'abuses ! Je ne mettrai jamais les pieds chez toi. Et sache aussi que, demain ou après-demain, pas plus tard, ce papier sera entre ses mains, car ce document lui appartient, étant écrit par elle ; et je le lui remettrai en mains propres ; et si tu tiens à savoir où, apprends que ce sera dans le logement même de Tatiana Pavlovna, en présence de Tatiana Pavlovna – et que je ne réclamerai rien

en échange. Et maintenant va-t'en pour toujours, – sinon… sinon, Lambert, je cesserai de te traiter avec cette courtoisie…

Ah ! j'ai une bien néfaste habitude et qui me joua plus d'un tour, c'est… c'est celle de poser. En terminant cette proclamation dont je scandais les mots avec délice, il avait fallu que je renseignasse Lambert sur les circonstances de la reddition du document. Je n'avais pu résister au plaisir de lui imposer par le luxe des détails, – bavardage de femme et dont les conséquences furent singulièrement graves : car si Lambert était inapte à combiner une vaste entreprise, du moins excellait-il à tirer parti des petites choses, et le renseignement relatif à Tatiana Pavlovna s'était gravé dans sa tête. Pourtant il fut terriblement déconcerté tout d'abord.

— Écoute, balbutia-t-il : Alphonsine… Alphonsine chantera… Alphonsine a été chez « elle » ; écoute, j'ai une lettre, presque une lettre, où l'Akhmakov parle de toi, c'est le grêlé qui me l'a procurée… Te rappelles-tu le grêlé ?… Et tu verras, tu verras. Allons !

— Tu mens. Montre la lettre !

— Elle est à la maison, chez Alphonsine ! Allons !

Bien entendu, il mentait et divaguait, craignant que je ne lui échappasse ; mais je le plantai là, au milieu de la rue, et, quand il voulut me suivre, m'arrêtant, je le menaçai du poing. Sans plus insister, il me laissa partir : peut-être un plan nouveau germait-il dans sa tête. Mais la série des rencontres n'était pas close pour moi… Et chaque fois que je me remémore ce malheureux jour il me

semble qu'une maudite corne d'abondance, heure par heure, versait sur moi ses dons funestes.

Arrivé à mon domicile, je heurtai dans l'antichambre, un grand jeune homme, – fastueuse pelisse, figure longue et pâle, aspect « élégant » et grave. Il portait un pince-nez qu'il enleva dès qu'il m'aperçut, – par politesse évidemment ; et, soulevant son tube, il me souhaita le bonsoir avec une courtoisie souriante et s'engagea dans l'escalier. Nous nous étions reconnus aussitôt, quoique je ne l'eusse jamais aperçu qu'une fois, à Moscou. C'était le jeune Versilov, gentilhomme de la chambre, frère d'Anna Andréievna et, par conséquent, presque mon frère. La logeuse le reconduisait (le logeur n'était pas encore rentré de son service). Quand il fut sorti, je me jetai vers elle :

— Que faisait-il ? Il était dans ma chambre ?

— Il n'était pas du tout dans votre chambre. Il était venu chez moi…, répliqua-t-elle en faisant un pas de retraite.

— Non, cela ne se passera pas ainsi ! Veuillez répondre. Pourquoi est-il venu ?

— Ah ! mon Dieu ! il faut absolument vous raconter pourquoi le monde vient. Il me semble que nous pouvons aussi avoir nos intérêts. Le jeune homme voulait peut-être emprunter de l'argent et il me demandait une adresse. Peut-être que je lui avais promis l'autre fois…

— Quelle autre fois ?

— Ah ! mon Dieu ! Mais ce n'est pas la première fois qu'il vient !

Elle s'en alla. J'avais surtout compris que le ton changeait : on commençait à me parler grossièrement. Il était clair qu'il y avait un nouveau secret. La première fois le jeune Versilov était venu avec sa sœur, Anna Andréievna, pendant que j'étais malade : je me souvenais de cela trop bien, ainsi que d'un mot étrange que me lança hier Anna Andréievna : « Peut-être le vieux prince s'arrêtera chez vous… »

Je courus chez Anna Andréievna : elle n'y était pas : « Elle est partie pour Tsarkoïé, demain seulement, vers cette heure-ci, elle sera de retour », me répondit le suisse.

Elle – à Tsarkoïé, et naturellement chez le vieux prince ! et son frère qui inspecte mon logement ! Non, cela ne sera pas ! avais-je grincé, – et si un nœud coulant s'apprête, je saurai défendre « la pauvre femme » !

Dans ma tête brûlante passa tout à coup le souvenir de ce cabaret où André Pétrovitch avait l'habitude d'engourdir ses mélancolies. Me réjouissant d'avoir deviné, je m'y rendis immédiatement ; il était quatre heures et le jour déclinait. Dans le cabaret on m'annonça qu'il était venu : « il est resté un moment et s'en est allé, mais peut-être il reviendra ». Je décidai de l'attendre et commandai le dîner.

J'absorbai platées sur platées pour avoir le droit de rester là longtemps, et je crois bien y être resté quatre heures. Je ne décris pas ma tristesse et ma fiévreuse impatience ; tout en moi frissonnait. Cet orgue de Barbarie,

ce monde – oh, toute cette angoisse, s'imprima dans mon âme, peut-être à jamais ! Je ne décris pas non plus les pensées qui tourbillonnaient dans ma tête sous un vent de malheur.

Mais ce qui me tourmentait jusqu'à la souffrance (mettant de côté, naturellement, mon tourment principal), c'était – telle une venimeuse mouche d'automne qui tournoie, vrombit, se tait, vous obsède et tout à coup pique – le souvenir d'un événement dont je n'ai jamais parlé à personne. Voici de quoi il s'agit… Il faut que, cela aussi, je le consigne quelque part.

III

Quand fut décidé mon départ de Moscou pour Pétersbourg, l'on m'avait notifié, par Nicolas Siméonovitch, que j'eusse à attendre de l'argent pour le voyage. De l'argent, j'en avais. Pourtant je décidai d'attendre ; je supposais qu'il allait m'arriver par la poste.

Quand un jour, Nicolas Siméonovitch, en rentrant chez lui m'avise (et laconiquement, à son ordinaire) que je dois me rendre à la Miasnitskaïa, demain à onze heures du matin, chez le prince V…ski ; là, le chambellan Versilov, fils d'André Pétrovitch, descendu, à son arrivée de Pétersbourg, chez son camarade de lycée V…ski, me remettrait la somme destinée au voyage. L'affaire semblait simple : André Pétrovitch pouvait parfaitement confier la dite somme à son fils, au lieu de l'envoyer par la poste. Pas de doute que Versilov ne voulût me mettre en relations avec son fils, mon frère. Mais comment me

conduire en l'inattendue occurrence ? et ne va-t-on pas encore trouver moyen de léser ma dignité ?

Le lendemain, à onze heures précises, je me présentais chez le prince V…ski. Je m'étais arrêté dans l'antichambre. Des pièces du fond arrivaient les échos d'une conversation bruyante et de rires : le prince avait d'autres hôtes que le chambellan. J'avais enjoint au valet de m'annoncer : il me regarda singulièrement ; il me sembla même assez peu respectueux. À ma surprise, un long temps s'écoula, cinq minutes au moins, et toujours les mêmes rires et la même conversation de l'autre côté.

Naturellement, j'attendais debout sachant très bien qu'il n'eût pas été convenable que moi, « un seigneur aussi », m'assisse dans cette antichambre où se tenait la valetaille. Et voilà que deux laquais osèrent s'asseoir en ma présence. Je me détournai, affectant de ne pas voir, mais je tremblais nerveusement de tout mon corps. Brusque, je m'approchai d'un laquais, et lui « ordonnai » d'aller à l'instant même m'annoncer encore une fois. Malgré mon regard sévère, il me regarda nonchalamment, sans se lever, tandis qu'un autre avait déjà répondu pour lui :

— C'est tout annoncé. Ne vous inquiétez pas.

J'avais décidé d'attendre encore une minute et même moins : ensuite je m'en irais. J'étais habillé convenablement : l'habit et le pardessus étaient neufs ; le linge absolument frais : Maria Ivanovna elle-même s'en était occupée, pour la circonstance. Quant aux laquais, – j'ai su plus tard, étant déjà à Pétersbourg, que sûrement dès

la veille ils avaient appris par le domestique de Versilov qu'« un frère naturel, un étudiant, allait venir ».

La minute s'était écoulée. « Dois-je m'en aller ou non, dois-je m'en aller ou non ? » répétais-je presque frissonnant… Mais un domestique approchait, agitant quatre billets rouges.

— Voilà, veuillez recevoir quarante roubles !

J'étais en ébullition. Une telle offense ! Toute la nuit, fiévreusement, j'avais songé à cette rencontre de deux frères, arrangée par Versilov, et à la façon dont il convenait que je me tinsse pour ne pas compromettre l'édifice d'idées échafaudé dans ma solitude : – je serais noble, fier, triste un peu, et même un peu farouche en cette société du prince V…ski, et, de la sorte, je m'introduisais dans ce monde en bonne posture… Oh ! je ne me ménage pas, je veux inscrire tous ces cuisants détails… Et tout à coup, quarante roubles par un laquais, dans l'antichambre, et après dix minutes d'attente, tout droit des mains, des doigts d'un laquais, même pas sur un plateau ou dans une enveloppe !

J'avais ordonné au domestique de remporter l'argent pour que « monsieur me l'apportât lui-même », – prétention, comme on pense, incompréhensible pour le valet. Pourtant j'avais crié si impérieusement qu'il obtempéra. Il me sembla que là-bas on avait dû percevoir mon cri : la conversation et les rires avaient cessé.

Presque aussitôt j'entendis des pas graves, paisibles, et la hautaine figure du beau jeune homme (il m'avait paru alors plus pâle et plus maigre qu'à la rencontre

d'aujourd'hui) se montra sur le seuil : robe de chambre de soie rouge, pantoufles, pince-nez. Sans dire mot, il se mit à m'examiner à travers son lorgnon. Moi, comme une brute, j'avais fait un pas vers lui et je le regardais avec provocation. Mais il ne me contempla pas plus de dix secondes ; sur ses lèvres apparut un sourire imperceptible et d'autant plus ironique : il fit volte-face sans prononcer une parole et s'en retourna, aussi calmement, aussi indifféremment qu'il était venu. Oh ! leurs mères leur enseignent l'arrogance, dès le berceau !… Naturellement je restai abasourdi…

Presque au même moment reparut le valet avec les mêmes billets dans les mains.

— Veuillez prendre. C'est de Pétersbourg, pour vous. Mais on ne peut vous recevoir… Une autre fois peut-être, quand on sera plus libre…

Mais la honte continuait à me démoraliser, j'acceptais l'argent, et me dirigeai vers la porte ; j'avais accepté machinalement et parce que j'étais en désarroi. Il fallait ne pas accepter. Cependant le laquais se permit une incartade digne d'un laquais : il avait largement ouverte la porte devant moi et, gravement :

— S'il vous plaît ! disait-il.

— Tu es un drôle ! avais-je hurlé, la main haute, et ton maître est un lâche ! Annonce-lui ça, tout de suite, et je sortis vivement.

— Ne vous avisez pas… ! Si je le disais à mon maître, on vous fourrerait au poste… Et n'osez pas lever la main !…

Je descendais l'escalier, un escalier à cage immense. Accoudés à la rampe, les trois laquais suivaient des yeux ma retraite…

Des sages diront (que le diable les emporte !) qu'il n'y a là que la susceptibilité maladive d'un blanc-bec. Soit ; mais pour moi ce fut une blessure. Et cette blessure, au moment où j'écris ceci, c'est-à-dire quand tout est fini et même vengé, n'est pas cicatrisée encore. Je parle de vengeance… Oh ! je n'ai jamais rêvé que de revanches généreuses. Que l'offenseur sente le poids de ma générosité, et je me tiens pour vengé.

Je n'avais jamais parlé à personne de cette rencontre avec mon « frère », – même pas à Maria Ivanovna ou à Lise. Elle me laissait l'impression d'un soufflet honteusement accepté. Et voilà que, ce monsieur, je le rencontre, et dans quelles circonstances ! Et il me sourit, et il se découvre la tête et même le nez, et il me fait amicalement : « *bonsoir* »… La plaie s'est rouverte !

IV

Après quatre heures d'attente dans le cabaret, je me précipitai chez Versilov. Il n'était pas rentré du tout ; la nounou, qui s'ennuyait, m'avait prié de dépêcher au logis Daria Onésimovna ; – oh ! oui, je pensais bien à cela !… Je passai aussi chez maman, mais sans entrer : ayant appelé Glycère dans le vestibule, j'avais appris qu'il n'était

pas venu et que Lise s'était absentée. Je voyais que Glycère aurait également voulu me demander et peut-être me confier quelque chose ; mais avais-je le loisir de l'écouter ? Dernier espoir : peut-être était-il enfin chez moi ; mais je n'y comptais plus.

Ma raison se brouillait. Et voilà que je trouve dans ma chambre Alphonsine et mon logeur. Plus exactement, ils en sortaient ; Pierre Hippolytovitch tenait une bougie.

— Qu'est-ce que ça veut dire, vociférai-je. Comment avez-vous osé introduire dans ma chambre cette drôlesse ?

— *Tiens !* s'écria Alphonsine. *Et les amis ?*

— Ôtez-vous de là, hurlai-je.

— *Mais c'est un ours !*

Elle s'envola dans le couloir, feignant d'avoir peur, et disparut chez l'hôtesse. Pierre Hippolytovitch, bougeoir en main, s'approcha de moi avec un air sévère :

— Permettez-moi de vous faire observer, Arcade Macarovitch, que vous êtes trop emporté. Sauf votre respect, mamzelle Alphonsine n'est pas une drôlesse. Tout au contraire. Elle est en visite non chez vous, mais chez ma femme, qu'elle connaît depuis quelque temps.

— Et comment avez-vous osé l'introduire dans ma chambre ? ai-je répété, en me prenant la tête qui presque subitement commença de me faire mal.

— Mais… par hasard. C'est moi qui étais entré fermer le vasistas ; je l'avais ouvert pour aérer ; et comme nous continuions, Alphonsine Carlovna et moi, la conversation commencée, – elle est entrée dans la chambre tout en causant, sans s'en apercevoir.

— Ce n'est pas vrai. Alphonsine est une espionne ; Lambert, un espion ! vous-même aussi, peut-être. Elle était venue pour me voler quelque chose.

— C'est comme il vous plaira. Aujourd'hui vous dites une chose, demain une autre. J'ai loué mon logement personnel, j'ai loué pour quelque temps, et moi-même, avec ma femme, je demeurerai dans le cabinet, de sorte qu'Alphonsine Carlovna, à présent, est ici presque aussi locataire que vous.

— Vous avez loué l'appartement à Lambert ? m'étais-je écrié.

— Non, pas à Lambert, sourit-il de son long sourire de tantôt, mais ce sourire était déjà moins vacillant. Je suppose que vous devez savoir à qui, et vous faites semblant de l'ignorer. C'est pour la forme que vous vous fâchez. Bonne nuit.

— Oui, oui, laissez, laissez-moi tranquille ! et j'agitai mes mains, pleurant presque d'énervement, de sorte qu'il me regarda avec surprise. Tout de même il sortit. Je poussai le verrou, me jetai sur mon lit, m'enfouis le visage dans l'oreiller.

Et voilà pour cette affreuse journée, la première des trois journées affreuses par quoi se termine mon journal.

CHAPITRE X

I

Il est nécessaire que, par anticipation, je renseigne en bref le lecteur ; sous le pullulement des épisodes, on risquerait de voir mal le cours de l'histoire.

Le vieux prince, sous couleur de santé, avait été relégué à Tsarkoïé-Sélo, de sorte que la nouvelle de son mariage avec Anna Andréievna ne pût se répandre. Pourtant ce vieillard si faible n'eût, pour rien au monde, consenti à trahir cette Anna Andréievna qui l'avait demandé en mariage. Sous ce rapport c'était un vrai chevalier. Et, tôt ou tard, il pouvait se lever et aller à l'accomplissement de son destin avec une force incoercible : les caractères timorés ont de ces ressauts, quand on les pousse à bout. D'ailleurs, pour le moment, Catherine Nicolaïevna faisait patte de velours. Pas une fois, ni par un propos, ni par une allusion, elle ne s'était permis de lui dire du mal d'Anna Andréievna, ou de contrecarrer en quoi que ce fût sa volonté de se marier avec elle. Au contraire, elle était toute amabilité pour la fiancée de son père. Anna Andréievna, placée ainsi dans une situation très délicate, comprit avec son tact féminin que la moindre calomnie sur le compte d'une Catherine Nicolaïevna si filiale, si accommodante et devant qui le prince était, d'ailleurs, en extase, éveillerait en lui la méfiance et peut-être l'indignation. Ainsi luttaient de courtoisie et de longanimité les deux rivales. Et le prince, au noble spec-

tacle de ce tournoi, ne savait qui admirer le plus. En sa qualité d'homme faible et tendre, il commença de souffrir et de s'incriminer soi-même. Il paraît que son anxiété assumait un caractère maladif et que, loin qu'il se rétablît à Tsarkoïé, il était sur le point d'y prendre le lit.

(Je noterai ici un renseignement dont je n'eus connaissance que beaucoup plus tard : Bioring aurait proposé tout simplement d'emmener le vieillard à l'étranger, à la faveur de quelque subterfuge, d'y racoler un docteur complaisant, et, sur la foi du certificat médical, de proclamer que le malade avait tout à fait perdu la raison. Artifice dont Catherine Nicolaïevna ne voulut pas entendre parler, du moins l'affirma-t-on dans la suite.)

L'affaire, on peut dire, était déjà sans issue, lorsqu'Anna Andréievna apprit par Lambert qu'il existait une lettre, ancienne il est vrai, où la fille consultait un avocat sur les moyens de faire prononcer l'interdiction du père. Sur quoi, Anna Andréievna échafauda son plan hardi.

Il consistait en ceci : tout dévoiler au prince, l'épouvanter, lui faire voir qu'un asile d'aliénés guettait ses derniers ans. Il refuserait de croire ? Alors, exhibition de la lettre de sa fille. Et l'on profitait de son abattement pour le transporter à Pétersbourg – tout droit dans mon logis.

M'éloignant momentanément du récit, je dirai qu'elle ne s'était pas exagéré l'effet probable du coup : l'impression sur le vieux prince fut dix fois plus forte qu'elle et nous tous n'avions supposé. J'avais bien soupçonné déjà qu'il savait quelque chose à propos du com-

promettant papier ; mais tant que ce n'avait été qu'une rumeur, il s'était appliqué à la tenir pour suspecte et à ne pas s'émouvoir. J'ajouterai encore que le fait de l'existence de la lettre avait agi sur Catherine Nicolaïevna aussi avec plus de force que je n'aurais cru, moi, qui la portais dans ma poche. Mais j'anticipe trop.

Pourquoi dans mon logement, demandera-t-on ? Pourquoi transporter le prince dans une chambrette misérable ? Pourquoi pas, comme le proposait Lambert, dans quelque riche appartement qu'on louerait à cet effet ? – Là gisait toute l'audace du plan d'Anna Andréievna.

Le principal était de présenter le document au prince dès son arrivée. Or, je ne livrais pas le document. Comme il n'y avait pas de temps à perdre, Anna Andréievna, confiante en son prestige, s'était décidée à engager la lutte sans le document, mais en installant le prince chez moi. Chez moi, – pourquoi ? Mais pour pouvoir, du même coup, fondre sur moi aussi, tuer de la même pierre deux moineaux. Elle comptait m'impressionner par l'imprévu de la conjoncture. Elle considérait que, voyant le vieillard chez moi, témoin de sa frayeur, de sa débilité, entendant leurs prières communes, je céderais et livrerais le document. Je l'avoue, le calcul décelait une psychologie habile, – et, s'il ne réussit pas, il s'en fallut de peu. Quant au vieillard, elle avait pu l'entraîner en lui déclarant qu'elle le menait « chez moi », – tant il m'aimait et m'estimait !

La tare de son système consistait en une hypothèse inexacte sur mon caractère : l'artificieuse femme spécu-

lait trop cyniquement sur mon innocence, ma naïveté, même ma sensibilité. D'ailleurs, elle ne mettait pas en doute que je ne détinsse encore le document : sur ce point elle était perspicace. Mais je pouvais le remettre à quelqu'un, – à Catherine Nicolaïevna, par exemple. Aussi saurait-elle prévenir cette éventualité en fonçant à l'improviste.

Lambert la confirmait dans cette manière de voir. La situation de ce malandrin était critique. Il désirait de toutes ses forces me détacher d'Anna Andréievna, pour vendre le document à l'Akhmakov, ce qu'il jugeait plus avantageux. Mais comme je ne livrais rien, il se résignait à prêter son concours à Anna Andréievna : ainsi ne serait-il pas privé de tout profit. C'est donc de tout cœur qu'il lui offrit ses services, et je sais même qu'il lui proposa de se mettre en quête d'un prêtre. Elle le pria de calmer son zèle. Lambert lui paraissait extrêmement grossier et soulevait en elle une aversion absolue ; par prudence, elle acceptait tout de même ses services : ils consistaient en menus travaux d'espionnage. À ce propos, aujourd'hui encore, je ne sais pas au juste s'ils avaient acheté Pierre Hippolytovitch, mon hôte, s'il avait reçu d'eux quelque argent, ou si tout simplement il s'était accointé à eux pour les joies de l'intrigue. Quoi qu'il en soit, il m'espionnait. De même, sa femme.

On comprendra maintenant que, quoiqu'en partie prévenu, je ne pouvais deviner que demain ou après-demain je trouverais chez moi le vieux prince. Et je n'aurais pas pu m'imaginer une telle audace de la part d'Anna Andréievna. Machiner un plan, y faire des allu-

sions, ce n’est rien. S’y résoudre et en aborder la réalisation, cela demande du caractère.

II

Je continue.

Je m’étais réveillé tard dans la matinée ; j’avais dormi lourdement, sans songes, de sorte qu’au réveil je me sentais aussi dispos, d’âme et de corps, que si la journée d’hier n’eût pas été. J’avais résolu de me rendre directement à l’église, puis d’aller du cimetière chez maman, après la cérémonie, et de ne pas la quitter de la journée. Ainsi étais-je sûr de rencontrer Versilov aujourd’hui tôt ou tard.

Alphonsine et le logeur étaient déjà partis ; je ne voulais pas questionner l’hôtesse : d’une façon générale, j’avais résolu de cesser toutes relations avec ces gens, et même de déménager. Dès qu’on m’eut apporté le café, je m’enfermai de nouveau. Mais on frappa à ma porte. Surprise : Trichatov !

Je lui avais ouvert aussitôt, et, très content, le priais d’entrer. Il refusa.

— Je dirai seulement deux mots, du seuil… Mais non, mieux vaut entrer : il sied de parler ici à voix basse ; seulement je ne m’assiérai pas chez vous. Vous regardez ma méchante défroque : Lambert a repris la pelisse.

Il portait, en effet, un vieux pardessus trop long pour sa taille. Il se tenait devant moi, sombre et triste, les mains dans les poches et sans ôter son chapeau.

— Je ne m'assiérai pas, je ne m'assiérai pas. Écoutez, Dolgorouki, sans rien savoir dans le détail, je sais que Lambert prépare un vilain coup contre vous : c'est imminent. Donc, soyez sur vos gardes. C'est le grêlé – vous souvenez-vous du grêlé ? – qui, par imprudence, m'a appris cela. En quoi l'affaire consiste, il ne me l'a pas dit. Je ne suis venu que pour vous prévenir. Adieu.

— Mais asseyez-vous, cher Trichatov ! Quoique je sois pressé, je suis content de vous voir…

— Je ne m'assiérai pas, je ne m'assiérai pas ; et que vous soyez content de me voir, – je m'en souviendrai. Hé, Dolgorouki, à quoi bon tromper son monde ? Nous sommes à présent chez le grêlé… Adieu. Je suis trop vil pour m'asseoir chez vous.

— Mon cher Trichatov…

— Non, voyez-vous, Dolgorouki : je vais travailler à de sales besognes. On me lotira d'une pelisse plus confortable encore que l'autre, et j'aurai des trotteurs. Mais, au cours de mon existence, qui sera honteuse, j'aurai du moins la satisfaction de me dire que j'ai eu la pudeur de ne pas m'asseoir devant vous. Adieu, allons ! adieu. Et je ne vous donne pas la main : Alphonsine même hésite à la prendre. Et, je vous prie, ne courez pas après moi, et ne venez pas chez moi ; c'est une condition entre nous.

L'étrange garçon pivota et sortit. Je n'en avais pas le loisir maintenant, mais je résolus de le retrouver aussitôt que j'aurais arrangé mes affaires.

Je ne veux pas décrire par le menu cette matinée. Versilov n'était pas à l'enterrement, et, à leur attitude, il me sembla qu'elles ne l'attendaient pas à l'église. Maman priait avec ferveur et paraissait toute à sa prière. Auprès du cercueil se tenaient Tatiana Pavlovna et Lise. Mais je ne veux décrire rien, rien. Après l'enterrement tout le monde revint, et l'on se mit à table ; de nouveau, à leur air, je conclus qu'on ne l'attendait pas non plus au repas. Quand on se leva de table, je m'approchai de maman, je l'embrassai tendrement et lui souhaitai sa fête ; Lise en fit autant.

— Écoute, frère, me glissa-t-elle : elles l'attendent.

— Je le devine, Lise, je le vois.

— Il viendra sûrement.

— Cela signifie qu'elles ont des renseignements précis, pensai-je, mais je n'interrogeai pas. Toute cette énigme de nouveau me pesait sur le cœur comme un pavé… Nous étions maintenant dans le salon. Oh ! comme il me plaisait d'être auprès de maman, de la regarder ! Elle me demanda de lui lire quelque fragment de l'Évangile. Je lus un chapitre de Luc. Elle ne pleurait pas, elle n'était même pas très triste, mais jamais son visage ne m'était apparu aussi spiritualisé. La conversation ne tarissait pas : on commença à parler du défunt. Tatiana raconta de lui beaucoup de choses que j'ignorais : la transcription de cette conversation ne serait pas sans intérêt. Tatiana Pavlovna semblait avoir modifié son air coutumier : elle se montrait douce, très caressante, – et surtout très calme, quoique, pour distraire maman, elle

parlât beaucoup. Mais je me suis trop bien rappelé un détail : maman était assise sur le canapé ; à gauche, sur une petite table ronde, était posée une icône antique : deux saints y étaient peints. Elle avait appartenu à Macaire Ivanovitch, – je le savais ; le défunt, qui ne s'en séparait jamais, la tenait pour miraculeuse. Tatiana Pavlovna l'avait regardée plusieurs fois.

— Écoute, Sophie, dit-elle, changeant tout à coup de conversation : au lieu de laisser l'icône ainsi, ne serait-il pas mieux de la dresser sur la table en l'appuyant au mur, et d'allumer la lampe devant ?

— Non, laissons-la ainsi, répondit maman.

— Tu as raison. Ce serait trop solennel…

Je n'avais pas compris alors, mais le fait est que Macaire Ivanovitch avait dès longtemps légué cette image à André Pétrovitch et maman se préparait maintenant à la lui remettre.

Il était cinq heures. La conversation avait repris. Soudain un frisson passa sur le visage de maman ; elle se redressa et se mit à écouter, tandis que Tatiana Pavlovna continuait sans remarquer rien. Je me tournai vers la porte, et un instant après, je vis André Pétrovitch. Il était arrivé non par le grand escalier, mais par l'escalier de service, la cuisine et le couloir, et seule de nous, maman l'avait entendu venir. Maintenant je décrirai la scène insensée qui suivit. Elle fut courte.

Il était vêtu comme toujours, c'est-à-dire presque élégamment ; et je ne remarquai rien en lui d'anormal,

sauf qu'il tenait un petit bouquet de fleurs rares. Il les présenta avec un sourire à ma mère, qui, tout en le regardant un peu craintive, les prit et s'émut : ses joues pâles s'avivèrent légèrement ; de la joie brilla dans ses yeux.

— Je le savais, que tu accepterais ainsi Sonia.

Comme nous nous étions tous levés à son entrée, il s'approcha de la table et, prenant la chaise d'Elisabeth, qui se trouvait à côté de maman, – sans remarquer qu'il occupait une place prise, s'assit. De sorte qu'il se trouvait à côté de la petite table où était posée l'image.

— Bonjour à tout le monde. Sonia, je ne suis pas venu à l'enterrement pour ne pas arriver auprès du mort avec un bouquet ; mais tu ne m'attendais pas, je le sais. Le vieillard, j'en suis sûr, ne se fâchera pas de ces fleurs : lui-même nous a conseillé la joie. Je crois qu'il est quelque part dans cette chambre.

— Qui est dans la chambre ? demanda Tatiana.

— Le défunt. Laissons. Vous savez que l'homme incrédule aux miracles est toujours crédule aux superstitions… Mais je reviens au bouquet. Comment l'ai-je pu apporter, – je ne comprends pas. Par trois fois j'ai voulu le fouler aux pieds.

Maman avait tressailli.

— Aie pitié de moi, Sonia, et de ma pauvre tête. Et je voulais le fouler parce qu'il était trop beau. Qu'y a-t-il de plus beau qu'une fleur ? Je l'apporte, et ici c'est la neige

et le froid. Notre froid et les fleurs – quel contraste ! Du reste, ce n'est pas cela ; tout simplement j'avais envie de l'écraser parce qu'il était beau. Sonia, quoique je doive disparaître encore, je reviendrai bientôt, car bientôt j'aurai peur. Et quand j'aurai peur, qui me soignera ma peur ? où trouver un ange comme Sonia ?… Quelle est cette image ? Ah ! c'est du défunt, je me souviens. Elle est héréditaire, elle lui vient de son aïeul. Je sais, je me souviens, il me l'a léguée ; je me rappelle très bien… et, à ce qu'il me semble, elle est schismatique… Montre un peu.

Il prit l'icône, l'approcha de la bougie, l'examina attentivement, mais seulement quelques secondes, et la posa sur la table, devant lui. Une appréhension douloureuse me serrait le cœur. La frayeur de maman se changeait en surprise et en compassion ; elle, avant tout, voyait en lui un malheureux : ce n'était pas la première fois qu'il parlait si étrangement. Lise devint soudain, je ne sais pourquoi, toute pâle et me fit un signe de tête. Mais la plus effrayée était Tatiana Pavlovna.

— Qu'avez-vous, cher André Pétrovitch ? prononça-t-elle prudemment.

— Je ne sais pas, chère Tatiana Pavlovna. Ne vous inquiétez pas, je me rappelle encore que vous êtes… Tatiana Pavlovna et que vous êtes très bonne. Pourtant je ne suis rentré que pour un instant : je voudrais dire à Sonia quelque chose de bon et je cherche le mot. J'ai le cœur plein de paroles, de tout à fait singulières paroles, et ne sais pas les dire. Il me semble que je me partage en deux. (Il nous examinait tous avec un visage très sérieux

et une sincérité communicative.) Vraiment, je me partage en deux, et de cela j'ai terriblement peur. C'est comme si votre sosie se tenait à côté de vous ; vous-même vous êtes intelligent et raisonnable, et l'autre veut absolument commettre quelque absurdité. Soudain vous remarquez que c'est vous-même qui la voulez commettre. Vous voulez sans le vouloir, en résistant, vous voulez de toutes vos forces. Je connaissais autrefois un médecin qui, à l'enterrement de son père, à l'église, se mit tout à coup à siffler. Si je ne suis pas venu aujourd'hui à l'enterrement, c'est parce que j'étais convaincu que je sifflerais ou rirais, comme ce malheureux médecin, qui a du reste fini assez mal… Le souvenir de ce médecin m'obsède aujourd'hui… Tu sais, Sonia, j'ai de nouveau pris cette image (il l'avait prise et la faisait pivoter), et sais-tu, j'ai une envie extrême de la lancer contre le poêle. Je suis persuadé qu'elle se brisera en deux morceaux, ni plus ni moins.

Il avait prononcé tout cela sans aucun air de mystère ; mais ses mains tremblaient.

— André Pétrovitch ! s'écria maman.

— Laisse, laisse l'image, André Pétrovitch, laisse, pose-la ! intervint Tatiana Pavlovna : – déshabille-toi et couche-toi. Arcade, va chercher un médecin.

— Pourtant… pourtant comme vous vous inquiétez ! fit-il doucement.

Puis, posant tout à coup les deux coudes sur la table et tenant sa tête entre ses mains :

— Adieu, Sonia, je m'en vais de nouveau errer, comme j'ai déjà fait plusieurs fois… Mais, certainement, je reviendrai de nouveau chez toi à un moment donné : – dans ce sens tu es inévitable. Et chez qui donc me réfugierais-je lorsque tout sera fini ? Crois-moi, Sonia, je suis venu aujourd'hui chez toi comme chez un ange, et non comme chez un ennemi. Quel ennemi, quel ennemi es-tu pour moi ? Ne pense pas que ce soit pour briser cette image, car, sais-tu, Sonia, j'ai tout de même envie de la briser…

Lorsque Tatiana Pavlovna avait crié : « Laisse l'image ! » – elle la lui avait enlevée, et l'avait gardée. Mais sur ce dernier mot, « briser », il se dressa précipitamment, en un clin d'œil arracha l'image des mains de Tatiana Pavlovna et la lança de toutes ses forces contre l'angle du poêle de faïence. Elle se brisa en deux morceaux…

— Ne prends pas cela pour une allégorie, Sonia : ce n'est pas la succession de Macaire que je viens de briser ; j'ai brisé cette image pour rien, pour le plaisir… Et tout de même je reviendrai auprès de toi, auprès de mon dernier ange !… Au surplus, tiens cela, si tu veux, pour une allégorie : – c'en était certainement, une !…

Il sortit, se dirigeant vers la cuisine où il avait déposé sa pelisse et son chapeau. Lise s'était évanouie dans son coin. Maman restait debout, les mains levées et croisées au-dessus de sa tête :

— André Pétrovitch, reviens, pour nous dire adieu seulement, mon chéri !

— Il reviendra, Sophie, il reviendra ! Ne t'inquiète pas ! avait crié Tatiana Pavlovna dans un accès de fureur. Tu as bien entendu : il a promis de revenir ! Laisse-le, cet extravagant, s'amuser une dernière fois. Vieux et les jambes ramollies, qui le soignera sinon toi, la vieille nounou ?

Je voulais courir après lui, mais je dus me précipiter vers maman. Je la saisis dans mes bras. Glycère était accourue avec un verre d'eau pour Lise. Maman, vite revenue à elle, s'affaissa sur le canapé, cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

— Tout de même, tout de même… tout de même, cours après lui ! vociféra tout à coup Tatiana Pavlovna comme se ressaisissant. Va ! va ! cours ! ne le quitte pas d'une semelle. Mais va donc ! et de toutes ses forces elle me séparait de maman… Eh bien, j'irai moi-même !

— Arcade, ah ! cours après lui bien vite ! s'écriait maman.

— Je m'élançai donc, dévalai l'escalier… Sur le trottoir, dans l'ombre, des passants se hâtaient. Je les dépassais, les dévisageais, courais plus loin. De déception en déception, je parvins au carrefour… Soudain une idée me traverse l'esprit : on ne se fâche pas contre les fous ; or Tatiana Pavlovna l'a brutalement invectivé ; cela veut dire qu'il n'est nullement fou.

III

Il fallait renoncer à le rejoindre… Obéissant à une impulsion soudaine, je me rendis en grand'hâte chez Anna Andréievna.

On m'admit immédiatement auprès d'elle. Sans m'asseoir, je lui racontai franchement la scène qui venait de se passer, celle du « sosie ». Jamais je n'oublierai et ne lui pardonnerai cette curiosité avide et impitoyablement calme dont elle m'écouta, debout aussi.

— Où est-il ? dis-je en finissant. Vous le savez peut-être ?

Elle regarda la pendule.

— Sept heures… Il est certainement chez lui.

— Je vois que vous savez tout. Parlez, parlez, m'étais-je écrié.

— Je sais beaucoup, mais je ne sais pas tout. Naturellement il n'y a pas à se cacher de vous… (Elle me toisait d'un étrange regard, en souriant et comme en calculant des probabilités.) Hier matin il a fait à Catherine Nicolaïevna, en réponse à sa lettre, une formelle proposition de mariage.

— Ce n'est pas vrai !

— La lettre passa par mes mains ; c'est moi qui la lui ai remise.

— Anna Andréievna, je ne comprends rien !

— Il est comme un joueur qui jette sur le tapis sa dernière pièce d'or et qui a dans sa poche un revolver chargé. Neuf chances sur dix pour que Catherine Nicolaïevna n'accepte pas : – il compte sur la dixième chance. Et puis, peut-être était-ce son sosie qui agissait, comme vous le disiez si bien.

— Et vous riez ?… Puis-je croire que la lettre ait passé par vos mains, vous, la fiancée du beau-père ? Faites-moi grâce, Anna Andréievna !

— Il m'a priée de sacrifier mon bonheur au sien… Priée ?… non : cela s'est arrangé assez silencieusement. Seulement j'ai lu tout cela, dans ses yeux. Il était allé à Koenigsberg, chez votre maman, lui demander la permission de se marier avec la belle-fille de Mme Akhmakov ? Rien d'étonnant que, cette fois, il ait choisi sa propre fille pour déléguée et confidente.

Elle était quelque peu pâle. Mais son calme aggravait le sarcasme.

— Savez-vous, et je souris tout à coup : – vous avez transmis la lettre parce que, convaincue que le mariage ne se ferait pas, vous estimiez ne rien risquer dans l'aventure. Évidemment, elle déclinera sa demande et alors… que peut-il arriver ? Où est-il à présent, Anna Andréievna ? m'écriai-je : – chaque minute est précieuse, chaque minute peut déchaîner un malheur !

— Il est chez lui, à la maison, je vous l'ai dit. Dans sa lettre d'hier, par moi remise à Catherine Nicolaïevna, il lui demandait *en tout cas* un rendez-vous, chez lui dans

son appartement, à sept heures du soir précises. Ce rendez-vous, elle le lui a accordé.

— Elle, chez lui ? Est-ce possible ?

— Pourquoi pas. Cet appartement appartient à Daria Onésimovna ; ils pouvaient s'y rencontrer en visite.

— Mais elle a peur de lui… il peut la tuer !

Anna Andréievna se contenta de sourire.

— Malgré la peur qu'il lui inspire, Catherine Nicolaïevna a toujours eu de la vénération pour la noblesse de ses principes et sa supériorité d'esprit. Pour cette fois elle s'est fiée à lui, afin d'en finir. Dans sa lettre il lui a donné sa parole de gentilhomme qu'elle n'avait rien à craindre… Elle a, de son côté, manifesté des sentiments non moins chevaleresques. Il a pu y avoir entre eux joute de courtoisie.

— Oui, mais il y a le sosie ! le sosie ! exclamai-je, puisqu'il est devenu fou !

— Quand elle s'engageait à venir au rendez-vous, Catherine Nicolaïevna ne prévoyait pas cet incident.

Je me dirigeais vers la porte, mais tout à coup revins sur mes pas. Regardant ma demi-sœur bien en face :

— Mais peut-être vous est-il nécessaire qu'il la tue ! criai-je, et je sortis en courant.

Quoique je tremblasse de fièvre, j'arrivai à l'appartement sans bruit, par la cuisine ; à voix basse je dis à la bonne d'appeler Daria Onésimovna ; mais déjà celle-ci arrivait et, muette, attachait sur moi un regard interrogateur.

— Lui…, il n'est pas à la maison.

Mais je lui exposai que je savais tout par Anna Andréievna et que je venais droit de chez elle.

— Daria Onésimovna, où sont-ils ?

— Dans la pièce où vous étiez avant-hier, devant la table…

— Daria Onésimovna, laissez-moi entrer là-bas.

— Ce n'est pas possible.

— Pas là-bas, mais dans la pièce contiguë. Daria Onésimovna, peut-être qu'Anna Andréievna le veut. Si elle ne l'avait pas voulu, elle ne m'aurait pas dit qu'ils sont là. Ils ne m'entendront pas… Elle-même le veut…

— Est-ce bien sûr ?

Elle ne cessait pas de me scruter de l'œil.

— Daria Onésimovna, je me souviens de votre Olia… Laissez-moi entrer.

Ses lèvres et son menton tremblèrent.

— Cher petit, rien que pour Olia… pour ton sentiment… N'abandonne pas Anna Andréievna, cher petit !

Tu ne l’abandonneras pas, dis ? Tu ne l’abandonneras pas ?

— Je ne l’abandonnerai pas !

— Donne-moi ta parole d’honneur de ne pas te précipiter chez eux et de ne pas crier, si je te cache là-bas.

— Sur mon honneur, Daria Onésimovna !

Elle me conduisit par la manche dans une chambre très sombre, plaça une chaise près de la porte (un épais tapis étouffait les pas), m’installa et, par l’hiatus de la portière, me les montra tous les deux.

Elle s’en alla. Je me résignai vite à mon rôle d’espion. Après tout, je surveillais, non André Pétrovitch, mais le sosie, – le sosie qui avait déjà brisé l’icône.

IV

Ils étaient assis en face l’un de l’autre, à cette même table où nous avions bu à sa « résurrection ». Je distinguais nettement leurs visages.

Elle, en sa simple robe noire, était belle et manifestement calme, comme toujours. C’est lui qui parlait, et elle l’écoutait avec une attention déférente. Quant à lui, il était horriblement excité. La conversation était déjà en cours, et d’abord je n’y compris rien. Je me rappelle, – elle avait demandé tout à coup :

— Et c’est moi qui en fus la cause ?

— Non, – moi, répondit-il. Vous êtes coupable involontairement. Vous savez qu'on peut être innocent et coupable ? Ce sont les fautes les plus impardonnables et elles sont presque toujours châtiées, ajouta-t-il avec un rire singulier. Je crus un moment vous avoir oubliée tout à fait et ris de ma passion imbécile… mais vous savez cela. Après tout, que m'importe l'homme avec qui vous vous mariez ? Hier, je vous ai demandé votre main, – excusez-moi : c'était une absurdité. Pourtant qu'aurais-je pu faire, hors cette absurdité ? Je ne vois pas…

Grimaçant un rire équivoque, il leva les yeux vers elle ; jusque-là il semblait regarder de côté. Et, quittant tout à coup sa chaise :

— Dites, comment avez-vous pu consentir de venir ici, à l'appel d'une lettre extravagante ? Est-ce que vous n'êtes venue que par crainte ?

— Je suis venue pour vous voir, prononça-t-elle, en le regardant avec une timide circonspection.

Une demi-minute ils restèrent muets. Versilov avait repris place sur sa chaise. D'une voix douce, pénétrante, presque tremblante, il commença :

— Depuis deux ans nous ne nous sommes vus… Soit, ce qui est passé est passé, et ce qui est disparaîtra demain comme une fumée : soit ! Mais, de grâce, Catherine Nicolaïevna, puisque vous m'avez fait l'aumône de venir, ne vous en allez pas sans avoir répondu à une question !

— À quelle question ?

— Nous ne nous reverrons jamais, – vous pouvez donc être franche. Dites-moi la vérité : m'avez-vous jamais aimé ou… me suis-je trompé ?

— Je vous ai aimé, répondit-elle en rougissant.

Je m'attendais à ce qu'elle dît cela : – oh, la sincère, oh, la franche, oh, la loyale !

— Et maintenant ? continua-t-il.

— Maintenant je ne vous aime pas.

— Et vous riez ?

— Non, je viens de sourire contre mon gré parce que je savais que vous demanderiez : « Et maintenant ? » Lorsqu'on devine, on sourit toujours…

— Je sais que vous ne m'aimez pas… Et – vous ne m'aimez pas du tout ?

— Il se peut que je ne vous aime pas du tout. Je ne vous aime pas, ajouta-t-elle fermement, sans sourire et sans rougir. Oui, je vous ai aimé, mais pas longtemps. J'ai vite cessé de vous aimer.

— Je sais, je sais, vous vous êtes aperçue que je n'étais pas ce qu'il vous fallait. Mais… que vous faut-il ? Expliquez-moi cela encore une fois…

— Quand donc vous l'ai-je déjà expliqué ?… Je suis une femme tout à fait ordinaire ; je suis – une femme calme, j'aime… j'aime les gens gais.

— Gais ?

— Vous voyez, je ne sais même pas parler sur votre ton… Il me semble que si vous aviez pu m'aimer moins, je vous aurais aimé encore, avait-elle souri d'un sourire craintif.

— Bioring est un homme gai ?

— Il ne doit pas vous inquiéter, répondit-elle avec une sorte d'empressement. Je l'épouse uniquement parce qu'avec lui je serai tranquille. Mon âme entière me restera.

— On dit que de nouveau vous aimez la société, le monde ?

— Je sais que dans notre société règne le même désordre que partout ; mais extérieurement les formes restent encore belles ; de sorte que, vivre pour vivre, mieux vaut ici qu'ailleurs.

— J'ai souvent entendu le mot « désordre » ; dans le temps vous aviez peur aussi de mon désordre, des chaînes, des idées, des bêtises ?

— Non, ce n'était pas cela du tout…

— Quoi ? Au nom de Dieu, dites tout !

— Je parlerai franc, car je vois en vous un esprit supérieur… Eh bien, je ne pouvais me défendre de trouver en vous quelque chose de ridicule.

Ayant dit, elle rougit, comme s'apercevant qu'elle venait de commettre une extrême imprudence.

— Pour ce que vous venez de me dire, je peux vous pardonner beaucoup.

— Je n'ai pas achevé, s'empressa-t-elle. C'est moi qui suis ridicule… rien que de vous parler comme une sotte.

— Non, vous n'êtes pas ridicule ; vous n'êtes qu'une perverse femme du monde ! fit-il, pâlissant terriblement. Moi non plus je n'avais pas achevé lorsque je vous demandais pourquoi vous êtes venue. Voulez-vous que j'achève ? Il existe un document, une lettre, et qui vous fait peur parce que votre père, cette lettre dans les mains, vous maudirait et vous déshériterait. Vous êtes venue pour avoir cette lettre, acheva-t-il, tremblant et presque claquant des dents.

Elle l'écoutait avec une expression anxieuse et douloureuse.

— Je sais que vous pouvez me causer beaucoup d'ennuis, dit-elle. Pourtant, je suis venue, moins pour vous persuader de ne pas me poursuivre, que pour vous voir en personne. Je désirais depuis longtemps vous rencontrer… Mais je vous vois tel que vous étiez jadis.

— Et vous espériez me trouver autre ? Cela – après ma lettre où je célébrais votre perversité ?… Dites, vous veniez ici sans aucune peur ?

— Je suis venue parce que je vous avais aimé. Mais, je vous en prie, ne me menacez de rien, tandis que nous sommes ici ensemble ; ne me rappelez pas mes vilaines pensées et mes mauvais sentiments. Si vous aviez pu

causer avec moi d'autre chose, j'aurais été très contente. Il y a temps pour les menaces. Vraiment je suis venue pour vous voir, pour vous entendre. S'il vous est impossible de me parler avec calme, eh bien, tuez-moi, tout simplement, – mais ne me menacez pas et ne vous torturez pas devant moi.

Il se leva de nouveau et, la regardant d'un regard ardent :

— Vous sortirez d'ici sans le moindre outrage.

— Ah ! oui, votre parole d'honneur ! sourit-elle.

— Pas seulement pour la parole d'honneur que vous donnait ma lettre, mais parce que je veux me complaire à penser à vous toute la nuit.

— À vous tourmenter…

— Je vous évoque toujours lorsque je suis seul. Je ne fais que vous parler. Je m'en vais dans des bouges, et, par contraste, vous m'apparaissez. Mais vous riez de moi toujours, comme à présent… (Il avait dit cela comme hors de lui.)

— Jamais, jamais, je n'ai ri de vous ! s'écria-t-elle d'une voix pénétrée et compatissante… Je suis venue ici pour vous dire que, presque, je vous aime… Excusez-moi, peut-être n'ai-je pas bien dit, ajouta-t-elle vivement.

Il se mit à rire.

— Vous êtes trop simple, ma chère. Dit-on à un homme que l'on chasse : « je vous aime presque… » ?

— Je me suis mal exprimée. Ce n'est pas ainsi que je l'entends. Dès notre première rencontre vous me décontenanciez. Mon expression « je vous aime presque » est inadmissible ; mais la pensée était claire. Voilà pourquoi j'ai dit cela… quoique je ne vous aime que… d'un amour général, – l'amour dont on aime tout le monde et que l'on ose toujours avouer.

Muet, sans détacher d'elle son regard ardent, il l'écoutait.

— Naturellement, je vous offense, répliqua-t-il. C'est l'inconvénient de ce que l'on appelle la passion… Je ne sais qu'une chose : auprès de vous, je suis fini ; sans vous, – de même. Loin ou près, où que vous soyez, vous êtes toujours près de moi. Je sais aussi que je peux vous haïr, plutôt que de ne pas vous aimer. Du reste, depuis longtemps je ne désire rien : tout m'est égal. Je regrette seulement de m'être épris d'une telle…

Il suffoquait.

— Que voulez-vous ? Il est insensé à moi de vous parler ainsi, sourit-il d'un sourire pâle. Je crois que, si cela vous avait pu charmer, je me serais tenu trente ans debout sur une patte. Je vois que vous me plaignez ; votre visage dit : « Je t'aimerais, si je pouvais, mais je ne peux pas… » Oui ? Cela ne fait rien, je n'ai pas d'orgueil. Je suis prêt, comme un mendiant, à accepter de vous n'importe quelle aumône, vous entendez ? n'importe laquelle. Un mendiant n'a pas à faire le dégoûté.

Elle se leva, s'approcha de lui :

— Mon ami ! dit-elle, lui posant sa main sur l'épaule, je ne peux entendre de telles paroles ! Je penserai à vous toute ma vie comme à un homme précieux, comme au plus grand des cœurs, comme à une âme sacrée. André Pétrovitch, comprenez mes paroles : ce n'est pas pour rien que je suis venue, cher ami, – alors comme aujourd'hui si cher ! Je n'oublierai jamais combien vous avez remué mon esprit dès nos premières rencontres. Quittons-nous donc comme des amis et vous serez la plus délicieuse, la plus sérieuse pensée de ma vie.

— « Quittons nous, et je vous aimerai alors » ; j'aimerai, seulement quittons-nous. Écoutez, prononça-t-il, blême : faites-moi encore une aumône : ne m'aimez pas, ne vivez pas avec moi ; ne nous voyons jamais ; je serai votre esclave – prêt à accourir à un appel, et à disparaître… Seulement… NE VOUS MARIEZ AVEC PERSONNE !

Mon cœur se serra jusqu'à la douleur. Cette prière naïvement humiliée était d'autant plus pitoyable, elle perçait d'autant plus le cœur qu'elle était manifestement irréalisable. Oui, certes, il demandait une aumône ! Mais pouvait-il penser qu'elle y dût consentir ? Et, tout de même il s'abaissait à l'implorer. Ses traits s'altérèrent jusqu'à l'extrême souffrance. Mais, avant qu'elle eût pu dire un mot :

— Je vous DÉTRUIRAI, fit-il d'une voix qui n'était pas la sienne.

Elle lui répondit aussi singulièrement, d'une voix inattendue qui, non plus, n'était pas à elle :

— Que je vous donne l'aumône, et vous vous en vengerez après, plus encore que vous ne m'en menacez à présent, parce que vous n'oublierez jamais que vous êtes resté devant moi en posture de mendiant… Je ne peux pas entendre de menaces de vous, termina-t-elle avec indignation, le regard presque provocateur.

— « De menaces de vous », c'est-à-dire… d'un pareil mendiant ! J'ai plaisanté, dit-il avec un sourire paterne. Je ne vous ferai rien, ne craignez pas, – allez… et je tâcherai de toutes mes forces de vous envoyer le document : mais partez vite. Je vous ai écrit une lettre imbécile ; vous avez répondu et vous êtes venue : – nous sommes quittes. Non… c'est par ici. (Elle avait voulu passer par la chambre où j'étais aux écoutes.)

— Pardonnez-moi, si vous pouvez, fit-elle, s'arrêtant sur le seuil.

— Et si un jour nous nous rencontrons, nous nous ressouviendrons de cette scène avec un sourire serein ? dit-il (tout son visage tremblait).

— Que Dieu veuille !

— Allez. Nous n'avons guère d'esprit, l'un ni l'autre… Vous êtes une personne de ma trempe ! J'ai écrit une lettre insensée, et vous, vous êtes venue pour me dire que « vous m'aimiez presque ». Non, nous sommes des gens possédés de la même folie ! Soyez toujours aussi folle ; ne changez pas, et nous nous rencontrerons en amis, – je vous le prédis, je vous le jure !

— Et c'est alors que je vous aimerai sûrement, dit-elle, bien féminine.

Elle était sortie. Vivement et sans faire de bruit, je regagnai la cuisine, et sans regarder Daria Onésimovna, dégringolai par l'escalier de service. J'arrivai dans la rue juste à temps pour la voir partir : dans la voiture qui l'attendait. Je courus…

CHAPITRE XI

I

… Où ? Chez Lambert.

À présent même que je peux tout peser, je suis incapable de me représenter l'affaire dans sa suite logique. Naturellement, je devais m'égarer dans le chaos de mes idées. Il est vrai, un sentiment supérieur dominait tout ; mais… dois-je l'avouer ? D'autant plus que je ne suis pas sûr…

J'entrai au pas de course chez Lambert, et les effrayai, lui et son Alphonsine, de mon impétuosité.

D'ailleurs, les français, et je dis les plus dévoyés, les plus crapuleux, ont toujours, dans leur intérieur, la superstition d'une sorte de décorum… Je dois dire, d'ailleurs, que Lambert ne tarda pas à s'éjouir de me voir chez lui, de me posséder enfin. Il ne pensait, nuit et jour, qu'à cette conjoncture. Oh, comme il avait besoin de moi ! Et, quand il avait perdu presque tout espoir, voilà que j'arrive spontanément, et dans le plus favorable état de folie.

— Lambert, du vin ! Buvons ! Tapageons ! Alphonsine, où est cette guitare ?

Je ne décris pas la scène, c'est inutile. Nous bûmes et je lui racontai tout. Il écouta avidement. Nul crime

n’était assez reluisant pour mon ambition. Primo, nous devions convoquer chez nous Catherine Nicolaïevna par une lettre où nous parlerions évasivement d’un individu venu de Moscou.

— Parfait ! approuvait Lambert.

— Deuxièmement, nous lui envoyons la copie *in-extenso* de son « document » pour qu’elle voie que ce n’est pas de la plaisanterie.

— Parfait ! approuvait Lambert, qui criblait Alphonsine de coups d’œil.

— Troisièmement, j’amène Versilov.

— Versilov aussi ? Parfait ! approuvait Lambert. On peut.

— Non seulement on peut ! mais il faut, avais-je crié. Indispensable ! C’est pour lui que tout cela se fait ! expliquais-je en buvant à lampées. (Nous avions tous les trois le verre en main ; mais il me semble que je vidai à moi tout seul la bouteille entière de champagne et qu’eux, ils faisaient semblant de boire.) Versilov et moi, resterons dans une pièce voisine. Lambert, il faut se procurer une autre chambre ! Et lorsqu’elle consentira à tout, à la rançon-argent, et à une autre rançon, une rançon-nature, car elles sont lâches toutes, alors Versilov et moi sortirons et la convaincrons de sa lâcheté, et Versilov, devant son ignominie, guérira du coup et la chassera à coups de pied. Mais il y faut encore Bioring, – qu’il la voie aussi ! avais-je ajouté en délire.

— Non, il ne faut pas de Bioring, se permit d'objecter Lambert.

— Il faut un Bioring ! il en faut un ! vociférai-je. Tu ne comprends rien, Lambert, parce que tu es sombrement bête ! Il faut que le scandale se répande dans le grand monde. De la sorte, nous nous vengerons du grand monde aussi… Et qu'elle soit châtiée ! Lambert, elle te donnera une lettre de change… De l'argent, je n'en ai pas besoin : je cracherai sur l'argent et toi, tu te baisseras et le fourreras dans tes poches, pêle-mêle avec mes crachats.

— Parfait ! approuvait Lambert en clignant vers Alphonsine. Mais… dis-tu tout cela sérieusement ?…

— Lambert ! Elle est en adoration devant Versilov, je m'en suis convaincu tout à l'heure.

— Mon vieux, tu es malin d'avoir vu tout cela : je ne t'aurais jamais cru si bon espion et si intelligent ! (Il disait pour me flatter.)

— Tu mens, français, je ne suis pas espion, mais je suis très intelligent. Et sais-tu, Lambert, elle l'aime ! continuais-je, m'évertuant à tout raconter, – et, malgré ça, elle ne se mariera pas avec lui, parce que Bioring… est dans la garde, et que Versilov… n'est qu'un homme généreux et ami de l'humanité, donc, selon eux, un personnage ridicule – et rien de plus ! Oh, elle comprend cette passion et elle s'en réjouit, fait la coquette, l'enjôle, mais rien ne sera ! C'est… une femme, c'est… une vipère ! Toute femme est… vipère, et toute vipère… est femme !

Il faut le guérir ; il faut arracher le voile : qu'il voie ce qu'elle est et il guérira. Je l'amènerai chez toi, Lambert !

— Parfait ! approuvait Lambert.

Il mettait tous ses soins à ne me contredire par la moindre objection, et à me faire boire. Son manège était si grossièrement évident que je ne pouvais pas ne le pas remarquer, même, alors. Mais je ne pouvais plus m'en aller : je buvais toujours et je parlais et finalement voulais tout dire. Lorsque Lambert alla chercher une deuxième bouteille, Alphonsine gratta sur la guitare un air espagnol. Je faillis pleurer.

— Lambert, est-ce que tu sais bien tout ? exclamai-je avec un sentiment profond. Il faut absolument sauver cet homme : autour de lui… c'est le sortilège. Si elle s'était mariée avec lui, le matin de la première nuit, il l'aurait chassée ignominieusement : – cela arrive. Parce qu'un amour si exaspéré et si féroce, un amour qui vous serre à la gorge comme un nœud coulant, qui vous travaille le sang comme une maladie, un tel amour, une fois satisfait, ne vous laisse que dégoût et haine, envie de détruire et d'écraser. Connais-tu l'histoire d'Abisag, Lambert ? L'as-tu lue ?

— Non, je ne me souviens pas ; un roman ? balbutia Lambert.

— Tu ne connais rien, Lambert ! Tu es ignorant à n'en plus finir… Mais je m'en moque. Oh, il aime maman ; il baisait son portrait. Il chasserait l'autre le lendemain matin et se réfugierait chez maman ; mais il serait

déjà tard : et c'est pourquoi il faut le sauver dès à présent…

À la fin je me mis à pleurer amèrement, mais je continuais à jacasser et à boire. Détail caractéristique : de toute la soirée Lambert ne s'enquit pas une seule fois du « document ». Quoi de plus naturel pourtant que de le réclamer, puisqu'on était sur le point de s'en servir ? Nous disions seulement ce qu'il fallait faire ; mais où et quand nous le ferions, – nous n'en avions pas touché mot ! Il m'approuvait et œilladait Alphonsine, – rien de plus ! Naturellement, je voyais ces manigances sans les interpréter ; dans l'état où j'étais…

Je finis par m'endormir chez lui, sur le sofa, tout vêtu. Il était très tard quand je me réveillai. Je me souviens que, m'étant réveillé, j'étais resté étendu, faisant semblant de dormir et m'efforçant de prendre une idée nette de la situation. Mais Lambert ne se trouvait plus dans la chambre : il était parti. Dix heures ; le poêle pétillait, tout comme l'autre fois, quand, après la nuit dans la neige, j'avais fait mes débuts chez Lambert. Mais derrière le paravent, Alphonsine veillait sur moi : deux fois elle se montra et me regarda attentivement : mais chaque fois je fermai les yeux et feignis le sommeil. Je sentais avec terreur l'absurdité, et la vilenie de ma confession nocturne à Lambert, et quelle imprudence j'avais commise en venant chez lui. Mais, du moins, le document était toujours sur moi, solidement cousu ; je le tâtai : il était là ! Donc je n'avais plus qu'à me lever et prendre la porte. Et je n'aurais même pas à avoir honte devant Lambert : peut-on avoir honte devant un malandrin de cet acabit ?

Mais j'avais honte devant moi-même ! J'étais mon propre juge et… Oh, Dieu ! que se passait-il dans mon âme ? Qu'on le sache donc ! Ce n'était pas pour sauver l'insensé Versilov et le rendre à maman que je voulais déshonorer Catherine Nicolaïevna et me préparais à être témoin d'un stupre (avec Lambert, – pouah !), mais… parce que j'étais amoureux moi-même, et que j'étais jaloux ! De qui, jaloux : de Bioring, de Versilov ? Le sais-je ? De ceux qu'elle regardera au bal, à qui elle parlera, tandis que je me tiendrai dans un coin, honteux de moi-même… Oh, boue !

Ainsi, la vilenie de mes motifs que j'ai tue longtemps, je la confesse donc, – mais avec réticence… Mon aveu, en effet, ne me calomnie-t-il pas ? Il semble bien que ma haine de la nuit dernière fût celle d'un irresponsable, et j'ai déjà dit dans quel chaos pataugeaient mes idées… Mais je ne veux pas exagérer en sens inverse. Une partie des bas sentiments dont je m'accuse était, certes, en moi ; l'alcool n'en fut que le réactif.

Dégoûté de moi, mais avec la ferme intention de tout réparer, je sautai à bas du canapé. Aussitôt Alphonsine manifesta sa présence. Saisissant ma pelisse et mon chapeau, je lui enjoignis de dire à Lambert que toutes mes paroles d'hier n'étaient que divagation ou plaisanterie, que j'avais calomnié une femme, et que je lui consignais ma porte, à lui, Lambert. Je fis cette déclaration hâtivement en français et naturellement de façon très embrouillée. À mon étonnement, Alphonsine avait parfaitement compris ; et, chose plus étonnante, elle paraissait ravie.

— *Oui, oui,* acquiesçait-elle : – *c'est une honte ! Une dame… Oh, vous êtes généreux, vous ! Soyez tranquille, je ferai voir raison à Lambert…*

Un changement si inopiné dans ses sentiments et, par conséquent, peut-être dans ceux de Lambert, eût dû me paraître louche. Mais je sortis sans rien dire. J'étais bien capable de raisonner ! Oh, peu après, j'ai compris, mais il était déjà trop tard… Je m'arrêterai ici et expliquerai d'avance l'infernale machination.

Voici.

Dès ma première entrevue avec Lambert, alors que je dégelais dans son appartement, je lui avais raconté (imbécile !) que le document était cousu à ma poche ; puis je m'étais endormi sur son canapé, et Lambert avait immédiatement palpé ma poche et s'était convaincu qu'en effet un papier y était cousu. Il avait en d'autres circonstances renouvelé cette vérification : ainsi, par exemple, pendant le dîner chez les tatars, il m'avait, je m'en souviens, enlacé. Moi, comme un nigaud, je m'imaginais qu'il m'invitait avec tant d'insistance uniquement pour me décider à agir de concert avec lui ! Hélas ! il m'invitait pour toute autre chose ! Il m'invitait pour m'enivrer à mort et s'emparer du document !

Ainsi précisément venaient-ils d'agir cette nuit. Alphonsine avait coupé la poche. Ayant enlevé la lettre Akhmakov, mon document de Moscou, ils lui avaient substitué un papier de même consistance et de même format. Alphonsine avait recousu pli et doublure. Et moi, ne m'étant douté de rien, je restai convaincu pendant un

jour et demi que je détenais le sort de Catherine Nicolaïevna. Ce vol du document eut des conséquences tragiques.

II

Me voici aux dernières vingt-quatre heures de mon journal… Il était, je crois, près de dix heures et demie. J'allais vers mon logis, – énervé, singulièrement distrait, mais avec une résolution définitive dans le cœur. Je ne me pressais pas : je savais comment j'agirais. Or, à peine arrivé, je constatai que l'affaire venait d'entrer dans une phase nouvelle : le vieux prince, récemment amené de Tsarkoïé-Sélo, se trouvait dans notre maison et Anna Andréievna était auprès de lui !

On l'avait installé, à côté de ma chambre, dans les deux chambres du logeur, lesquelles avaient bénéficié de certains embellissements, du reste tout superficiels. L'hôte et sa femme s'étaient réfugiés dans la chambrette du locataire grincheux dont j'ai déjà parlé, et ledit locataire avait été relégué je ne sais où.

Le logeur se faufila immédiatement dans ma chambre. Sans lui dire un mot, je m'assis dans un angle et, me prenant la tête à deux mains, je restai ainsi une minute. Il avait pensé d'abord que je posais ; mais, à la fin, il n'y tint plus et prit peur.

— Est-ce que ça ne va pas ? balbutia-t-il… Je vous attendais pour savoir… Par le couloir la communication est si incommode… Ne voulez-vous pas qu'on ouvre

cette porte, pour faire communiquer directement la chambre du prince avec la vôtre ?

Il indiquait la porte latérale, toujours fermée.

— Voici, Pierre Hippolytovitch, répliquai-je d'un air sévère : allez inviter tout de suite Anna Andréievna à se rendre auprès de moi. Est-elle depuis longtemps ici ?

— Une heure environ.

— Allez.

Il revint, un instant après, m'informer qu'Anna Andréievna et le prince Nicolas Ivanovitch m'attendaient avec impatience chez eux. Anna Andréievna n'avait donc pas voulu venir. Je me brossai, me débarbouillai, me peignai, tout cela avec lenteur, puis je me rendis chez le vieillard.

Il était assis près de la table ronde. Anna Andréievna était assise dans un autre coin, près d'une deuxième table, couverte d'un napperon et où bouillait le samovar fourbi à neuf de la logeuse. Le vieillard, remarquant l'expression sévère de mon visage, tressaillit et son sourire devint une grimace de frayeur ; mais déjà je m'amadouais : je ris et lui tendis les mains ; le malheureux se jeta dans mes bras.

Du vieillard encore vert, souvent lucide et dont la volonté n'était pas abolie, ils avaient fait un enfant méfiant et craintif. Tout s'était passé comme je l'exposais tout à l'heure. Après l'avoir rompu par la nouvelle de la trahison de sa fille et par l'évocation de l'asile d'aliénés, on lui

avait dit que je détenais le document « clef de la situation », et qu'après l'avoir vu il serait à même de prendre sa décision définitive. Je le dirai d'avance : examiner ce document et prendre une décision, – cette perspective l'épouvantait plus que tout au monde… Il s'attendait à me voir entrer chez lui l'arrêt sur le front et le papier dans la main : – il fut donc extrêmement heureux de constater que j'étais prêt à bavarder et à rire. Lorsque nous nous embrassâmes, il pleura, et je pleurai un peu, moi aussi, – cependant que jappait le bichon. Le prince, depuis qu'il l'avait acquis d'Alphonsine, ne s'en séparait plus ; ils couchaient ensemble.

— *Oh ! je disais qu'il a du cœur !* exclama-t-il en me désignant à Anna Andréievna.

— Mais – comme vous avez repris, prince, quelle mine superbe, fraîche, saine ! (Hélas ! la mine était d'une momie.)

— *N'est-ce pas, n'est-ce pas ?* répétait-il joyeux. Oh ! je me porte à merveille.

— Buvez donc votre thé. Si vous m'en offriez une tasse, j'en prendrais volontiers avec vous.

— Excellente idée ! « Buvons et nous réjouissons !… » ou quelque chose dans ce genre… il y a des vers ainsi. Anna Andréievna, versez-lui du thé ; *il prend toujours par les sentiments*… donnez-lui du thé, ma chère.

Anna Andréievna me servit. Mais subitement elle se tourna vers moi et commença avec une grande solennité :

— Arcade Macarovitch, tous deux, – mon bienfaiteur, le prince Nicolas Ivanovitch, et moi, – nous nous sommes abrités sous votre toit : nous nous considérons comme vos hôtes à vous personnellement ; c'est vous qui nous donnez abri. Souvenez-vous que la destinée de ce saint homme, si noble et si éprouvé, est entre vos mains… Nous attendons la décision que votre cœur vous dictera…

Elle ne put pas achever ; le prince tremblait de peur.

— *Après, après, n'est-ce pas ? chère amie,* répétait-il en levant vers elle des mains implorantes.

Je ne saurais exprimer combien cette sortie d'Anna Andréievna me fut désagréable. Je ne répondis que par un componctueux salut, m'assis et commençai à caqueter, à rire et à faire de l'esprit… Le vieillard, reconnaissant, s'égaya avec enthousiasme. Mais cette gaîté pouvait instantanément se résoudre en prostration.

— *Cher enfant,* j'ai entendu dire que tu étais malade… Ah ! *pardon*… J'ai entendu dire que tu t'adonnais au spiritisme ?

— Je n'y ai jamais pensé, avais-je souri.

— Non ? Et qui donc m'avait parlé de spi-ri-tisme ?

— C'est cet employé, ce Pierre Hippolytovitch, qui vous en parlait tantôt, expliqua Anna Andréievna… Un homme très gai et qui possède quantité d'anecdotes. Voulez-vous que je l'appelle ?

— *Oui, oui, il est charmant… ;* il possède quantité d'anecdotes ; mais mieux vaut l'appeler plus tard. Nous l'appellerons et il nous racontera tout, mais *plus après*. Figure-toi que, comme on préparait la table, il me dit : « Ne vous inquiétez pas. Pas de danger qu'elle s'envole ! Nous ne sommes pas… des spirites. » Est-ce que les tables volent, chez les spirites ?

— Ma foi, je ne sais pas ; mais on dit qu'elles se soulèvent de tous leurs pieds.

— *Mais c'est terrible ce que tu dis,* me regarda-t-il, apeuré.

— Peuh ! ne vous inquiétez pas, ce sont des sottises.

— C'est bien ce que je dis aussi. Anastasie Stéphanovna Soloméiev… tu la connais bien… ah ! non, tu ne la connais pas… imagine-toi qu'elle croit aussi au spiritisme, et imaginez-vous, *chère enfant* (il se tourna vers Anna Andréievna), je lui dis : « Dans les ministères il y en a aussi des tables et sur lesquelles huit paires de mains sont posées pour les écritures administratives. Pourquoi donc ces tables restent-elles tranquilles ? Imagine qu'elles se mettent en route tout à coup ! Une émeute de tables aux Finances ou à l'Instruction publique… Il ne manquerait que cela ! »

— *Les choses charmantes que vous dites, prince !* Vous n'avez pas changé ! m'étais-je écrié, en forçant mon rire.

— *N'est-ce pas ? Je ne parle pas trop, mais je dis bien.*

De la joie rayonna dans ses yeux. Anna Andréievna, rassurée sur mes dispositions, osa sortir. Mais, à peine disparue, – le vieillard dont le visage avait instantanément changé d'expression, inspecta la chambre d'un regard circulaire et, se penchant vers moi :

— *Cher ami !* chuchota-t-il. Oh ! si je pouvais les voir ici toutes deux, ensemble ! *Ô cher enfant !*

— Prince, calmez-vous…

— Oui, oui, mais… nous les réconcilierons, n'est-ce pas ? Ce n'est que la futile querelle de deux dignes femmes, *n'est-ce pas ?* Je n'ai d'espoir qu'en toi seul… Mais quel singulier appartement… Et ce propriétaire… Il a une figure… Dis ! il n'est pas dangereux ?

— Le propriétaire… Pierre Hippolytovitch ? Non, certes. Lui dangereux ?…

— *C'est ça…* Tant mieux. *Il semble qu'il est bête, ce gentilhomme. Cher enfant,* au nom du Christ, ne dis pas à Anna Andréievna qu'ici j'ai peur de tout. J'ai tout loué ici, du premier coup, et j'ai loué le propriétaire aussi. Écoute : tu connais l'histoire de Von Zohn, tu te souviens ?

— Eh bien, quoi ?

— *Rien, rien du tout… Mais je suis libre ici, n'est-ce pas ?* Qu'en penses-tu ? Ici, rien ne peut m'arriver dans ce genre ?

— Mais je vous assure, cher prince… Voyons !

— *Mon ami ! mon enfant !* exclama-t-il en joignant les mains devant lui et ne dissimulant plus sa peur ; – si, en effet, tu as quelque chose… des documents… en un mot si tu as à me dire quelque chose, ne le dis pas ; au nom de Dieu, ne dis rien du tout… ne dis rien, le plus longtemps possible…

Il voulut s'élancer, m'embrasser ; les larmes ruisselaient selon les dépressions et les reliefs de son pauvre visage. Il était comme un enfant volé par des nomades… Mais on ne nous laissa pas nous embrasser : la porte s'ouvrit et Anna Andréievna entra… avec le chambellan, son frère. Stupéfait, je me levai, me dirigeai vers la porte.

— Arcade Macarovitch, laissez que je fasse la présentation, prononça Anna Andréievna, de sorte que je dus interrompre mon mouvement de retraite.

— Je connais déjà trop votre frère, dis-je en appuyant sur le « trop ».

— Ah ! il y a un bien fâcheux malentendu ! je suis tellement coupable, cher And… André Macarovitch, déplora le jeune homme, s'approchant de moi d'un air très dégagé et s'emparant de ma main que je ne pouvais reprendre. Toute la faute incombe à mon Stéphane : il avait si bêtement annoncé que je vous avais pris pour un autre… C'était à Moscou, expliqua-t-il à sa sœur… Ensuite je fis tous mes efforts pour vous retrouver, me justifier, mais je tombai malade. Demandez-lui… *Cher prince, nous devons être amis, même par droit de naissance*…

Dégageant mon épaule du bras dont il la cerclait, je sortis sans dire un mot, et regagnai ma chambre.

Je m'assis sur mon lit, perplexe. L'intrigue me pesait, et pourtant je ne pouvais, d'un coup, sacrifier Anna Andréievna : car elle aussi m'était chère et sa situation était terrible.

III

Comme je l'avais pensé, elle vint me rejoindre dans ma chambre.

— Je vous ai tout dit, Arcade Macarovitch, commença-t-elle : notre destinée est entre vos mains.

— Non, je vous l'ai dit, je n'ai pas le droit d'accomplir l'acte sur quoi vous comptez…

— Oui ? C'est là votre réponse ? Soit, et je peux périr… Mais le vieillard ? Avant ce soir il deviendra fou !

— Il ne deviendra fou que si je lui prouve que sa fille a voulu le faire interner. Cette révélation, voilà ce qu'il ne supportera pas. Sachez, d'ailleurs, qu'il ne croit pas à cette lettre ; il me l'a dit !

J'exagérais, mais pour les besoins de la cause.

— Je m'en doutais ! En ce cas je suis perdue. Déjà il a pleuré et demande à rentrer chez lui.

— Expliquez-moi en quoi consiste, précisément, votre plan.

Atteinte dans son orgueil, elle rougit. Néanmoins :

— Cette lettre de sa fille nous disculpe aux yeux du monde. Je mettrai tout de suite au courant de la situation le prince V… et Boris Mikhaïlovitch Pélistchev, ses amis d'enfance. Ce sont personnages influents qui, il y a deux ans, s'indignaient déjà de certains procédés de sa dure et cupide fille. Ils le réconcilieront avec elle, mais sur ma prière formelle, sur mes personnelles instances. J'aurai donc le rôle sympathique. En outre, j'aurai l'appui de mes parents maternels, les Fanariotov. Mais, pour moi, le principal c'est… son bonheur. Qu'il sache enfin, par expérience, qui lui est dévoué réellement ! Par-dessus tout, je compte sur votre influence, Arcade Macarovitch : vous l'aimez tant… Ah ! sauf nous, qui donc l'aime ? Il n'a parlé que de vous ces derniers jours : vous êtes son « jeune ami »… Il va de soi que ma reconnaissance illimitée vous est à jamais acquise…

Ainsi elle faisait miroiter une récompense, de l'argent peut-être. Je l'interrompis aigrement :

— Quoi que vous puissiez dire, je reste inébranlable dans mon abstention. Mais, pour répondre à vos confidences par une même sincérité, je vais vous faire connaître mes intentions définitives. Je remettrai incessamment cette lettre fatale à Catherine Nicolaïevna, mais sous réserve expresse qu'elle s'engage à ne pas entraver votre bonheur.

— C'est impossible ! prononça-t-elle, rougissante de dépit à la pensée que Catherine Nicolaïevna pût la protéger, l'épargner.

— Je me tiendrai pourtant à ce parti, Anna Andréievna.

— Peut-être changerez-vous d'avis…

— Adressez-vous à Lambert !

— Arcade Macarovitch, vous ne savez pas quels malheurs peuvent résulter de votre entêtement, menaça-t-elle.

— Des malheurs en résulteront, – c'est bien possible… Allons ! en voilà assez !… Et, au nom de Dieu, ne m'amenez pas votre frère.

— Justement il veut réparer…

— Il n'y a rien à réparer. Inutile. Je ne veux pas, je ne veux pas ! (Oh, il se peut que j'aie été alors trop intransigeant avec elle…) Dites-moi pourtant où couchera le prince ? Ici ?

— Il va coucher ici, chez vous, sous votre garde.

— Dès ce soir alors, je déménagerai.

Anna Andréievna m'observait, irritée et muette. Je plaignais, oh, je plaignais cette fière fille. Mais je quittai la place sans lui jeter à ronger un mot d'espoir.

IV

Je tâcherai d'abréger. Fort de ma décision irrévocable, je me rendis tout droit chez Tatiana Pavlovna. Un grand malheur eût été prévenu si je l'avais trouvée alors ;

mais, ce jour-là la malechance me poursuivait avec assiduité…

Je passai ensuite chez maman, d'abord pour la voir, dans l'espoir aussi d'y rencontrer Tatiana. Or Tatiana venait de partir, et maman était couchée, souffrante et veillée par Lise. Celle-ci me pria de ne pas entrer : « Après toute une nuit d'insomnie, elle vient de s'assoupir. » J'embrassai Lise et lui dis deux mots à peine : que j'avais pris une grande résolution et que j'allais sans plus tarder y conformer ma conduite. Elle m'écouta placide. Ils étaient tous habitués alors à mes continuelles « dernière décision »… Mais aujourd'hui, ah ! je ne tergiversais plus…

Pour laisser à Tatiana le temps de rentrer chez elle, je stationnai dans la taverne lamentable où Lucie était si fort en vogue… Voici pourquoi je tenais tant à voir Tatiana Pavlovna :

Je voulais qu'elle allât, d'urgence, prier Catherine Nicolaïevna de venir chez elle, où je lui restituerais le document. Je voulais tout expliquer, je voulais me justifier, une fois pour toutes… Je tenais à cette justification, comme à mon dû. Cela fait, je plaidais la cause d'Anna Andréievna, et j'entraînais Catherine Nicolaïevna et Tatiana Pavlovna (celle-ci en qualité de témoin) chez moi, c'est-à-dire chez le prince et… et… en un mot, je pacifiais et ressuscitais à la joie tout le monde, – sauf Versilov et maman… Hélas ! je m'imaginais détenir encore le document. Situation imbécile.

Il faisait déjà sombre (il était près de quatre heures) quand de nouveau je me rendis chez Tatiana Pavlovna. « Elle n'est pas rentrée », grogna la finnoise. Je revois le singulier regard en dessous dont elle accompagna cette fin de non-recevoir, mais, à ce moment-là, j'avais la tête dure.

D'ailleurs je me ressouvenais du pauvre prince qui me tendait les bras tantôt – et je me reprochais de l'avoir si brusquement quitté. En mon absence peut-être s'était-il produit quelque grave accident. Il me fallait au plus tôt regagner mon domicile. Je le regagnai donc. Il ne s'y était pas passé grand'chose.

Anna Andréievna, par moi rabrouée, n'avait pas perdu courage. Depuis le matin, elle avait trois fois déjà dépêché des gens, en dernier lieu, son frère, chez le sieur Lambert. Puisque je trompais ses prévisions, elle mettait en l'ingéniosité de ce drôle et en l'influence qu'il pouvait avoir sur moi son espoir ultime. Elle s'étonnait que, si attentif jusqu'alors à pateliner autour d'elle, il ne donnât plus signe de vie… Elle ne pouvait se douter que, détenteur du document, il naviguait de ses propres voiles et vers un but nouveau.

Dans cet état d'esprit, elle était, comme on pense, peu apte à distraire le vieillard, dont l'anxiété croissait jusqu'à des proportions menaçantes. Il posait de bizarres questions, dardait des regards soupçonneux, parfois pleurait. Le jeune Versilov, dont le papotage mondain lui avait été récréatif, ne s'était pas éternisé. Lui parti, elle dut produire Pierre Hippolytovitch ; mais celui-ci ne fit pas florès. La répulsion qu'il inspirait au prince s'accrut

lorsqu'il s'avisa de conter qu'il avait vu un bateleur décapiter des gens en public, que le sang sortait à bouillons, que cet homme rajustait ensuite la tête à la tranche rouge du cou sans se tromper de morceau, et que cela s'était passé en l'an cinquante-neuf. Effet déplorable, – et Anna Andréievna dut avec précipitation exiler le chroniqueur. Par fortune, arrivait le dîner, commandé dès la veille par Alphonsine et Lambert à un habile cuisinier français, momentanément disponible et qui cherchait à se caser dans une maison aristocratique ou dans un club. Ce repas au champagne égaya le prince. Ensuite, alourdi, il voulut dormir (il dormait toujours après le dîner). Anna Andréievna lui avait préparé le lit. En s'endormant, il lui baisait les mains, disait qu'elle était son paradis, son espérance, sa houri, sa « fleur d'or », – bref, une terminologie des plus orientales. Enfin, il s'était endormi… C'est sur ces entrefaites que j'avais réintégré le logis.

Anna Andréievna entra précipitamment chez moi : « Non pour elle, mais pour le prince, elle me suppliait de ne pas sortir et, lorsqu'il se réveillerait, de me rendre auprès de lui. Sans vous, il est perdu. Il aura une attaque d'apoplexie ; j'ai peur qu'il ne vive pas jusqu'à la nuit… » Elle ajouta qu'elle était forcée de s'absenter, « peut-être pour deux heures » ; elle commettait donc le prince à mes soins…

— Et moi, j'accomplirai mon devoir ! termina-t-elle énergiquement.

Elle s'en alla. (Elle était partie, je l'ai su depuis, à la recherche de Lambert ; en outre elle avait une visite à faire aux Fanariotov…)

Le prince se réveilla une heure après son départ.

À travers la cloison, j'entendis des gémissements. Je le trouvai dressé sur son séant, en robe de chambre, et si effrayé par la solitude, l'unique lampe et la chambre étrangère, qu'à mon entrée, il sursauta et se mit à crier. Quand il m'eut reconnu, il m'embrassa avec des larmes de joie.

— Et l'on m'a dit que tu avais déménagé, que tu avais eu peur, que tu t'étais sauvé.

— Qui a pu vous dire cela ?

— Qui ? Vois-tu, c'est peut-être moi qui l'ai inventé ; peut-être quelqu'un qui me l'a dit. Figure-toi, je viens d'avoir un rêve : un vieillard barbu et portant une icône cassée en deux entrait, annonçant : « Ainsi se brisera ta vie ! »

— Je vois… Vous aurez su que Versilov avait brisé hier une icône ?

— N'est-ce pas ?… Oui, oui. C'est Daria Onésimovna qui me l'a dit. Elle a transporté ici ma malle et le petit chien.

— Et c'est pour cela que vous avez eu ce rêve.

— Soit, mais c'est égal… Et figure-toi que ce vieillard me menaçait du doigt tout le temps. Où est donc Anna Andréievna ?

— Elle va revenir.

— Elle est partie aussi ? s'écria-t-il douloureusement.

— Elle sera ici tout de suite ; elle m'a prié de rester auprès de vous…

— Oui… Ainsi, notre André Pétrovitch a perdu l'esprit ? Je lui ai toujours prédit qu'il finirait par là. Mon ami, attends…

Il m'avait saisi tout à coup par ma redingote et m'attirait.

— Tantôt, le propriétaire, chuchota-t-il, m'a apporté des photographies, de vilaines photographies de femmes, des femmes nues, mon cher, et dans des poses orientales. Vois-tu, je louais, mais à contrecœur. De même, ils amenaient de vilaines femmes chez ce malheureux pour l'empoisonner plus facilement ensuite…

— C'est toujours à propos de Von Zohn ? Laissez donc, prince ! Ce logeur est une brute, rien de plus !

— Une brute, rien de plus ! C'est mon opinion. Mon ami, si tu peux, enlève-moi d'ici ! et il joignit les mains.

— Prince, cher prince, attendez et peut-être j'arrangerai tout !

— *N'est-ce pas ?* Nous fuirons, en laissant ici la malle afin qu'il s'imagine que nous allons revenir.

— Où nous enfuir ? et Anna Andréievna ?

— Ensemble, ensemble, – avec Anna Andréievna… Mon cher, je sens un gâchis dans ma tête… Attends : là-bas, dans le sac, à droite il y a le portrait de Katia ; je l'y ai fourré tantôt, en cachette, pour qu'Anna Andréievna et

surtout cette Daria Onésimovna ne s'aperçoivent de rien. Sors-le bien vite, avec précaution ; attention que l'on ne nous surprenne… Ne peut-on fermer la porte au verrou ?

Je trouvai, à la place dite, le portrait, dans un cadre ovale, de Catherine Nicolaïevna. Il le prit, l'approcha de la lumière, et subitement pleura.

— *C'est un ange, un ange du ciel !* exclama-t-il ; toute ma vie je fus coupable envers elle… et voilà que maintenant !… *Cher enfant,* je ne crois à rien, à rien je ne crois ! Mon ami, dis-moi : est-ce qu'on a jamais songé à m'enfermer dans une maison de fous ? *Je dis des choses charmantes et tout le monde rit…* et tout à coup – on mène cet homme dans une maison de fous !

— Jamais on n'y a songé ! C'est une erreur ! Je connais ses sentiments.

— Toi aussi, tu connais ses sentiments ? Eh bien, c'est parfait ! Mon ami, tu m'as ressuscité. Qu'est-ce qu'ils ont dit de toi ? Mon ami, convoque ici Katia, et qu'elles s'embrassent ; je les garderai, et nous chasserons le propriétaire.

Il se leva, joignit les mains et subitement se mit à genoux devant moi :

— Cher, chuchota-t-il dans une terreur insensée, mon ami, dis-moi toute la vérité : où va-t-on me mettre ?

— Mais vous n'avez donc plus confiance en moi ! protestai-je en le redressant en en l'asseyant sur le lit.

Vous croyez que je suis aussi du complot ? Mais je ne permettrai à personne de vous toucher du doigt !

— *C'est ça,* ne permets pas, balbutia-t-il, en me saisissant avec force les coudes, et en continuant à trembler. Ne permets à personne ! Et ne me trompe pas… parce que… Est-ce que vraiment on m'emmènera d'ici ? Écoute : ce logeur Hippolyte… ou comment… – il n'est pas médecin ?

— Médecin ?

— Ce… ce n'est pas un cabanon, cette chambre ?

À ce moment la porte s'ouvrit et Anna Andréievna entra. Probablement elle écoutait à la porte, quand, n'y tenant plus, elle avait trop brusquement ouvert : – le prince, que le moindre bruit faisait tressaillir, poussa un cri et s'enfonça la face dans l'oreiller. Enfin il eut une crise qui se termina par des sanglots.

— Voici les fruits de vos agissements, dis-je en désignant le vieillard.

— Non, – mais bien les fruits de vos agissements à vous ! rétorqua-t-elle acerbement. Je m'adresse à vous pour la dernière fois, Arcade Macarovitch : voulez-vous mettre au jour l'intrigue atroce ourdie contre un vieillard sans défense et sacrifier « vos rêves d'amour insensés et enfantins » pour sauver votre *propre* sœur ?

— Je vous sauverai tous, mais de la façon que je vous ai dite. Dans une heure peut-être, Catherine Nico-

laïevna sera ici. Je vous réconcilierai tous, et tout le monde sera heureux !

— Amène, amène-la ici. Menez-moi chez elle ! Je veux voir Katia et la bénir, implorait le prince.

— Vous voyez…, dis-je à Anna Andréievna. Vous entendez ce qu'il dit. À présent, en tout cas, aucun « document » ne peut vous aider.

— Aux yeux de tout le monde, ce document eût justifié ma conduite, et maintenant je suis déshonorée ! Du moins, ma conscience est nette. Je suis abandonnée de tous, même de mon frère, effrayé par l'insuccès. J'accomplirai mon devoir : je resterai auprès de ce malheureux comme sa servante, comme son infirmière !

Mais il n'y avait plus de temps à perdre.

— Je reviendrai dans une heure et je ne reviendrai pas seul ! avais-je crié en sortant.

CHAPITRE XII

I

Je trouvai enfin Tatiana Pavlovna… Je lui exposai tout ce qui était relatif au document et tout ce qui se passait chez moi. Cette relation nous occupa dix minutes. Je parlais seul, je disais toute la vérité et je ne sentais nulle honte. Elle était assise roide, les lèvres serrées, et, sans détacher ses yeux de moi, écoutait de toutes ses forces. Dès que j'eus terminé, elle bondit vers moi et si brusquement que je me levai aussi.

— Ainsi cette lettre se trouve réellement cousue dans ta poche, et c'est cette sotte Maria Ivanovna qui l'a cousue ! Ah, les laides canailles ! Alors tu venais ici pour vaincre les cœurs, pour conquérir le grand monde. Tu voulais prendre ta revanche de ton illégitimité ?

— Je vous défends de m'injurier ! criai-je. Il se peut qu'avec vos injures, dès le commencement vous ayez été la cause de mon exaspération. Oui, je suis un fils naturel et peut-être réellement voulais-je me venger. Mais rappelez-vous que j'ai repoussé l'alliance des méchants et que j'ai vaincu mes passions. Sans rien dire je mettrai le document devant elle et je m'en irai. Vous serez vous-même témoin !

— Donne, donne la lettre. Pose tout de suite la lettre sur la table ! Mais tu mens peut-être ?…

— Elle est cousue dans ma poche ; Maria Ivanovna l'a cousue la première fois, et, depuis, je la couds moi-même dans ma redingote nouvelle quand je jette l'ancienne. Tenez… tâtez, – je ne mens pas.

— Donne-la, retire-la ! trépigna-t-elle.

— Non. Je vous le répète : je la déposerai devant elle, vous présente, et m'en irai sans attendre un mot ; mais il faut qu'elle voie de ses yeux que c'est moi, moi-même, qui la lui livre, de mon plein gré et en toute générosité.

— Encore se glorifier !… Tu es amoureux, blanc-bec ?

— Oh ! que je lui apparaisse un bas garnement, qui la guettait et qui tramait contre elle un complot, – n'importe ! Mais que, du moins, elle reconnaisse que je me suis vaincu et que j'ai mis son bonheur plus haut que tout au monde ! Je me crie à moi-même ; courage et espoir ! J'entre noblement dans la vie… Et qu'est-ce que cela fait que je l'aime ? continuais-je les yeux étincelants. L'aimer ? je n'en ai pas honte. Maman est un ange du ciel, et elle, une reine de la terre ! Versilov retournera chez maman… Je n'ai pas besoin d'avoir honte… J'ai entendu ce qu'*elle* et Versilov se sont dit là-bas, – j'étais derrière le rideau… Oui, tous les trois – nous sommes « les gens de la même folie » ! Et savez-vous de qui est cette expression, « les gens de la même folie » ? De lui, André Pétrovitch ! Et savez-vous que nous sommes peut-être plus de trois, de la même folie ? Mais je gage, que vous aussi, la quatrième, – êtes une personne de la même

folie ! Voulez-vous que je dise : je gage que vous-même vous fûtes amoureuse toute votre vie d'André Pétrovitch, et peut-être brûlez-vous encore…

Je n'eus pas le loisir de continuer… Elle abattit ses serres dans ma chevelure et tira de deux brusques secousses furieuses. Puis, me lâchant, elle se réfugia dans une encoignure et, face à la muraille, le visage enseveli dans son mouchoir, sanglota.

— Blanc-bec ! Ne t'avise plus jamais de me répéter cela…

J'étais un peu ébaubi.

— Oh ! le nigaud ! Viens ici, embrasse ta sotte ! dit-elle tout à coup d'une voix de chantepleure. Et n'ose jamais répéter… Mais je t'aime et je t'ai toujours aimé… bêta !

Je l'embrassai. C'est de cette minute que je suis devenu l'ami de Tatiana Pavlovna.

— Ah, oui ! Mais qu'est-ce que je fais donc ! exclama-t-elle en se frappant le front. Voyons : que dis-tu ? le vieux prince est chez ton logeur ? Est-ce vrai ?

— Oui.

— Ah, Dieu ! grommelait-elle en courant par la chambre comme un rat… Ils lui font la loi, depuis ce matin ! Et Anna Andréievna ! En voilà une nonne ! Et l'autre, la Militrice, qui ne se doute de rien !

— Quelle Militrice ?

— Mais ta reine de la terre, ton idéal… Ah ! que faire ?

— Tatiana Pavlovna ! nous nous perdons en futilités et nous oublions le principal ; je suis venu expressément pour chercher Catherine Nicolaïevna. Tout le monde, là-bas, attend mon retour.

Et j'expliquai que je ne rendrais le document que contre promesse de réconciliation avec Anna Andréievna et consentement à son mariage…

— Ah ! que n'es-tu venu plus tôt. Huit heures… Elle est chez les Pélistchev, où elle dîne ; ensuite elle va avec eux à l'opéra.

— Puis-je l'y rejoindre… Non, impossible ! Que deviendrait le vieillard ? Il peut mourir dans la nuit !

— Écoute, n'y va pas, va chez ta maman, couches-y, et demain matin…

— Non, pour rien au monde je n'abandonnerai le vieillard…

— Soit, ne l'abandonne pas ; tu as raison. Moi, je vais tout de même courir chez elle, je lui laisserai un billet… Tu sais j'emploierai nos termes maçonniques. Elle comprendra que le document est ici et qu'il faut qu'elle vienne le chercher demain matin à dix heures précises. Tout s'arrangera. Et toi, cajole le vieux tant que tu pourras, décide-le à se reposer ; peut-être traînera-t-il jusqu'au matin ! N'effraie pas Anna : je l'aime aussi. Tu es injuste envers elle, parce que tu ne peux pas com-

prendre… Elle est offensée, elle fut offensée dès l'enfance. Oh ! vous m'êtes tombés tous sur les bras ! Et n'oublie pas de lui dire, de ma part, que je m'occupe moi-même de l'affaire, et de tout mon cœur et qu'elle soit tranquille, et que son orgueil ne subira aucune blessure… Ces derniers jours, nous nous sommes tout à fait brouillées, injuriées ! Va vite… Attends, fais voir encore ta poche… mais est-ce vrai, est-ce vrai ? Oh ! est-ce vrai ? Mais donne-moi cette lettre pour la nuit, qu'est-ce que cela peut te faire ? Laisse, je ne la mangerai pas. Il se peut que pendant la nuit tu la laisses échapper… ou que tu changes d'avis…

— Non, non, et non ! Tâtez, palpez tant que vous voudrez, mais je ne vous la laisserai pas.

— Je vois que c'est un papier… Hé ! hé ! Eh bien, va, et moi j'irai chez elle, peut-être même me rendrai-je au théâtre, – ton idée était bonne. Mais cours, cours vite !

— Tatiana Pavlovna, attendez : comment va maman ?

— Elle n'est pas plus mal.

— Et André Pétrovitch ?

— Il se rétablira.

II

De l'escalier, j'entendis du bruit. Dans le couloir se tenait un valet que je ne connaissais pas. Pierre Hippolytovitch et son épouse, effarés, y stationnaient en l'attente

de quelque événement. La porte du prince était ouverte et une voix tonnait que je reconnus : celle de Bioring. Je n'avais pas fait deux pas que j'aperçus Bioring et son compagnon, ce même baron R… déjà vu chez Versilov, emportant dans le couloir le prince. Celui-ci, tout en sanglotant, embrassait Bioring, lequel criait après Anna Andréievna qui, pas à pas, suivait le prince ; il la menaçait, et il semble, frappait du pied, – en un mot, il se conduisait, malgré tout « son grand monde », en bon soudard tudesque. On a su plus tard que, sur la foi d'une lettre anonyme dont je reparlerai, il avait cru sauver le prince d'un guet-apens : d'où son outrancier sans-gêne. Anna Andréievna avait supporté l'assaut avec une grande dignité. J'entrai en scène au moment où Bioring, laissant le prince aux mains du baron R…, se retournait rapidement vers Anna Andréievna, pour lui crier :

— Vous êtes une intrigante ! Vous en voulez à son argent ! Dès cet instant, vous êtes condamnée par la bonne société. De plus vous aurez à vous disculper devant les tribunaux !…

— C'est vous qui exploitez le malheureux malade, et qui l'aurez conduit à la folie… et vous vous vengez sur moi parce que je suis une femme sans défense…

— Ah, oui ! vous êtes sa fiancée, sa fiancée ! ricana-t-il férocement.

— Baron, baron… *Chère enfant, je vous aime,* pleurnicha le prince en tendant ses mains vers Anna Andréievna.

— Venez, prince, venez ! Il y avait contre vous un complot et qui peut-être menaçait votre vie ! disait Bioring.

— *Oui, oui, je comprends, j'ai compris au commencement…*

— Prince, protestait-elle, vous m'insultez et vous permettez qu'on m'insulte !

— Retirez-vous ! ordonnait Bioring.

Je n'en pouvais pas tant supporter…

— Drôle ! hurlai-je à mon tour… Anna Andréievna, je suis votre défenseur !

Ici, je ne veux, ni ne peux raconter avec détails. La scène fut terrible et ignoble. Je frappai. Il répliqua. Atteint à la tête, je m'abattis. Tant bien que mal, je me relevai et je m'élançai derrière eux dans l'escalier ; je me souviens que le sang me coulait du nez. Devant la porte, une voiture. On y installait le prince. Malgré l'interposition du larbin, je me jetai de nouveau sur Bioring. Là, je ne sais au juste comment, intervint la police. Bioring me maintenait par le col et sommait le policier de me conduire au commissariat. J'objectai qu'il devait lui-même m'y suivre pour que procès-verbal fût dressé et que d'ailleurs il était inadmissible qu'on m'appréhendât presque dans ma maison. Mais comme l'affaire se passait dans la rue, que je tempêtais comme un sac-à-vin et que Bioring était en uniforme, le policier me saisit. Écumant de fureur, je résistai et, paraît-il, le frappai. Deux autres surgirent. On m'emmena. Dans la salle peuplée de

scribes et d'argousins où je fus introduit, je continuai à crier, réclamant un procès-verbal. Mais l'affaire, compliquée de tapage et de rébellion, exigeait des soins spéciaux. Un agent m'accusait de voies de fait.

— Quel est votre nom ? m'interpella un chef.

— Dolgorouki !

— Prince Dolgorouki ?

Hors de moi, je répondis par une injure des plus ordurières, ce pourquoi on me traîna dans un cachot « y cuver mon vin ». Je me jetai sur le lit de camp, où gisaient déjà deux gaillards ivres-morts. La tête me faisait mal : coups ou migraine ; mes oreilles bourdonnaient ; mon cœur battait. Sans doute délirai-je. Je me rappelle seulement que je me suis réveillé tard dans la nuit. Je me mis sur mon séant, les coudes aux genoux, les tempes dans mes mains, et méditai.

Je ne ferai pas la description de mes sentiments : je n'ai plus le temps. Je noterai seulement que je vécus là des minutes ineffables, dans l'obscurité lénifiante, sous la garde de bons murs, – de ces minutes de lucidité bénie où l'on commande à la destinée. Puis je m'endormis d'un sommeil d'enfant.

Je me réveillai tard ; il faisait jour ; j'étais seul. J'attendis longtemps, une heure environ ; il devait être près de neuf heures lorsqu'on m'appela. J'aurais pu raconter avec plus de détails ; mais quel intérêt auraient-ils ? Tout cela n'est qu'accessoire. Je constaterai seulement qu'on me traita avec une politesse inattendue : on

me demanda quelque chose, je répondis je ne sais quoi, et on me donna licence de filer. Je sortis sans rien dire ; mais dans leur regard je lus avec satisfaction de l'étonnement : il semblait qu'ils ne fussent pas habitués à voir un homme garder dans cette situation sa dignité. Si je n'étais pas sûr de ma remarque, je ne la consignerais pas ici…

À la porte m'attendait Tatiana Pavlovna. En deux mots, j'expliquerai comment tout, s'était arrangé. Vers huit heures du matin, elle était accourue chez moi, c'est-à-dire chez Pierre Hippolytovitch, espérant encore y trouver le prince. Là elle avait appris les catastrophes de la veille et notamment mon arrestation. Elle s'était précipitée chez Catherine Nicolaïevna (qui, au retour, du théâtre, avait retrouvé son père à domicile). Elle l'avait réveillée, l'avait effrayée, exigeant ma délivrance immédiate. Munie d'un billet de Catherine Nicolaïevna, elle avait couru chez Bioring et lui avait extorqué un autre billet pour « qui de droit », portant prière instante de me délivrer sur l'heure, mon arrestation « étant le fait d'un malentendu ». On sait le reste.

III

Tatiana Pavlovna me fit monter dans sa voiture et m'emmena chez elle. D'abord, elle réclama le samovar, puis elle me débarbouilla et me nettoya dans la cuisine. Dans la cuisine aussi elle m'annonça à haute voix – et Marie put l'entendre – qu'à onze heures et demie arriverait Catherine Nicolaïevna – ainsi qu'il avait été convenu entre elles dans leur entrevue du matin. Quelques mi-

nutes après, Marie servit le samovar. Mais, deux autres minutes après, Tatiana Pavlovna l'appelait en vain : elle était sortie, – je prie le lecteur de s'en souvenir. Il était, à ce que je suppose, dix heures moins un quart. Quoique Tatiana Pavlovna réprouvât cette disparition non autorisée, elle s'était dit que la finnoise faisait une commission chez quelque fournisseur, et n'y avait plus pensé. Nous causions de nos soucis, et le temps fuyait…

L'idée que dans une heure je verrais enfin Catherine Nicolaïevna me donnait des frissons. Deux tasses bues, Tatiana Pavlovna prit des ciseaux et dit :

— Donne la poche : il faut retirer cette lettre ; – ce n'est pas devant elle que nous ferons cela.

— Oui, et je déboutonnai la redingote.

— Qui est-ce qui a fait ce beau bousillage ? Qui a cousu ça ?

— Moi-même, moi-même, Tatiana Pavlovna.

— On s'en aperçoit… Enfin, voilà la lettre.

C'était bien la même vieille enveloppe ; mais elle contenait une feuille blanche.

— Qu'est-ce là ? exclama Tatiana Pavlovna, en retournant le papier… Qu'as-tu ?

Je restais muet, pâle… et tout à coup je m'affaissai sur une chaise où je faillis m'évanouir.

— Voyons, Arcade, où est donc la lettre ?

— Lambert ! devinai-je soudain.

Suffoquant, je lui expliquai tout, – et la nuit chez Lambert, et notre complot que, d'ailleurs, je lui avais avoué déjà.

— On l'a volée. On l'a volée ! criais-je, trépignant et les poings crispés dans mes cheveux.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle.

Il était près d'onze heures.

— Et Marie qui n'est pas là ! Marie, Marie !

— Voici, madame ! répondit Marie, de la cuisine.

— Tu es là ?... Mais que faire à présent ?... Je vais courir chez elle... Ah ! propre-à-rien que tu es !

— Et moi... chez Lambert ! et je l'étranglerai s'il le faut...

Mais, de la cuisine, Marie piaillait :

— Madame ! il y en a une qui demande après vous...

Elle n'avait pas achevé que cette « une » entra avec cris et sanglots : Alphonsine ! Je ne donnerai pas le détail de cette scène de fourberie, mais il faut reconnaître qu'Alphonsine la joua admirablement. Avec les pleurs du repentir et des gestes fougueux, elle raconta à toute vapeur (et en français, naturellement) qu'elle-même avait décousu la lettre, que cette lettre était maintenant chez Lambert, et que Lambert et « ce brigand » *cet homme noir*, ont le moyen d'attirer chez eux *Mme la générale* et qu'ils

vont la tuer dans une heure… ; qu'elle a appris d'eux tout cela et que subitement elle a eu peur, ayant vu un pistolet chez eux, *le pistolet*, et qu'elle s'est précipitée chez nous, pour que nous allions sauver Mme la générale… *Cet homme noir…*

Rien de tout cela n'était invraisemblable, et le saugrenu de certaines explications d'Alphonsine y ajoutait même un vernis de véracité.

— Quel *homme noir* ? dit Tatiana Pavlovna.

— *Tiens, j'ai oublié son nom… Un homme affreux… Tiens, Versiloff.*

— Versilov ? c'est impossible !

— Si, c'est possible ! glapit Tatiana Pavlovna. Mais parle, petite mère, sans secouer les mains : qu'est-ce qu'ils veulent ? Explique, petite mère, raisonnablement : je ne puis croire qu'ils veuillent tirer sur elle…

« La petite mère » expliqua ainsi (N.B. – Tout était mensonge, je préviens de nouveau) : *Versiloff* restera derrière la porte, et Lambert, lorsqu'elle entrera, lui montrera *cette lettre* ; alors Versilov s'élancera, et… *Oh, ils feront leur vengeance ! Cette dame,* la générale, arrivera sans faute, « tout de suite, tout de suite », parce qu'ils lui ont envoyé la copie de la lettre, et elle verra tout de suite qu'ils ont cette lettre, et elle ira chez eux, et la lettre est écrite par Lambert seul et elle ne sait rien à propos de Versilov : et Lambert s'est donné comme venant de la part d'*une dame de Moscou* (N.B. – Maria Ivanovna !).

— Ah, j'ai des nausées, des nausées, gémissait Tatiana Pavlovna.

— *Sauvez-la, sauvez-la* ! adjurait Alphonsine.

On pouvait admettre que Catherine Nicolaïevna, recevant la convocation de Lambert, viendrait – d'abord consulter Tatiana Pavlovna ; mais il pouvait arriver aussi qu'elle partit tout droit chez lui, – et alors elle était perdue ! Sans doute il n'était guère plausible qu'elle se rendît si précipitamment au premier appel d'un inconnu ; pourtant il fallait tenir compte de l'éloquence singulière d'un appel à quoi s'annexait la copie du document… (Rapides observations, – et nous ne prétendions pas à faire, harcelés par le temps, l'analyse raisonnée des aveux de la demoiselle.)

— Et Versilov l'égorgera ! S'il s'est abaissé jusqu'à Lambert, il l'égorgera ! Il y a le « sosie » ! m'écriai-je.

— Ta pelisse, ton bonnet, décida tout à coup Tatiana, et partons ! Mène-nous, petite mère, tout droit chez eux… Ah, c'est loin ! Marie, Marie, si Catherine Nicolaïevna vient, dis-lui que je serai tout de suite de retour, qu'elle s'asseye et m'attende. Si elle ne veut pas m'attendre, – ferme la porte et ne la laisse pas partir. Dis que je l'ai ordonné ainsi ! Tu auras cent roubles, Marie, si tu me rends ce service.

Nous descendîmes l'escalier. Sans doute on ne pouvait trouver rien de mieux, car en tout cas, le principal danger était dans l'appartement de Lambert, et si Catherine Nicolaïevna venait d'abord chez Tatiana Pavlovna,

Marie l'y retiendrait. Et pourtant, ayant déjà hélé un cocher, Tatiana Pavlovna changea de plan :

— Va avec elle ! et meurs là-bas, s'il le faut, tu comprends ? Je te rejoins dans l'instant. Mais je cours d'abord chez Catherine Nicolaïevna. Peut-être la trouverai-je, car, tu as beau dire, ça me paraît louche.

Et elle courut chez Catherine Nicolaïevna. Alphonsine et moi, nous roulâmes vers le logis de Lambert. Je pressais le cocher et continuais à interroger Alphonsine : elle se tirait d'affaire par des exclamations et par des larmes. Nous n'avions pas fait le quart du chemin que j'entendis derrière moi un cri : on m'appelait par mon nom. Je regardai : Trichatov nous rejoignait en voiture.

— Où vas-tu ? criait-il, et avec elle ! avec Alphonsine !

— Trichatov, lui criai-je, vous avez dit vrai, – un malheur ! Je vais chez ce misérable ! Partons ensemble, nous serons toujours plus nombreux !

— Rebrousse chemin tout de suite ! Lambert ment, Alphonsine ment. Le grêlé m'a dépêché… Ils ne sont pas à la maison : je viens de rencontrer Versilov et Lambert en route pour la maison de Tatiana Pavlovna… Ils y sont maintenant.

Je fis arrêter ma voiture et sautai dans celle de Trichatov. Jusqu'aujourd'hui je ne puis comprendre comment je me décidai ainsi : il est certain que je n'eus pas une hésitation. Alphonsine poussa des cris terribles ;

mais je ne sais même pas si elle poursuivit son chemin ou se lança à nos trousses : je ne la revis plus jamais.

Tout essoufflé, Trichatov m'initia à une machination que Lambert avait combinée avec le grêlé ; celui-ci, trahissant au dernier moment son complice, avait envoyé Trichatov chez Tatiana Pavlovna pour lui enjoindre de ne pas croire Lambert ni Alphonsine. Trichatov ajouta qu'il n'en savait pas plus long, le grêlé, faute de temps, ayant restreint à cela ses confidences. « De loin, je vous ai vu partir, continua-t-il, et je me suis lancé à votre poursuite. »

Pour éviter toute confusion, avant de décrire la péripétie, j'anticiperai une dernière fois.

IV

La lettre une fois volée, Lambert se mit en rapports avec Versilov. (Comment celui-ci put-il s'accointer à celui-là ? on le verra plus tard ; l'important est qu'ici apparaît le « sosie ».) Ayant réussi de ce côté, il lui restait à attirer Catherine Nicolaïevna : affaire de ruse. Versilov lui affirmait nettement qu'elle ne viendrait pas. Mais Lambert, depuis cette avant-veille où, le rencontrant dans la rue, je lui avais déclaré, par pose, que je restituerais la lettre dans l'appartement de Tatiana, en avait organisé la surveillance et avait suborné Marie par l'appât de vingt roubles. Un jour plus tard, le vol du document accompli, il conféra avec elle pour la deuxième fois et acquit son concours définitif contre promesse de deux cents roubles.

— Voilà pourquoi, apprenant qu'à onze heures et demie Catherine Nicolaïevna et moi serions chez sa maîtresse, la finnoise avait sauté dans une voiture pour aller en informer Lambert. Juste à ce moment se trouvait chez celui-ci Versilov, lequel, séance tenante, avait imaginé le stratagème infernal. On dit que par moments les fous sont prodigieusement rusés.

La combinaison consistait en ceci : nous attirer dehors, Tatiana Pavlovna et moi, coûte que coûte, et fût-ce pour un quart d'heure, mais avant l'arrivée de Catherine Nicolaïevna ; être aux aguets dans la rue et, aussitôt que nous sortirions, envahir, avec la complicité acquise de la finnoise, l'appartement de Tatiana et y attendre Catherine Nicolaïevna. Cependant Alphonsine nous retiendrait par les moyens que lui suggérerait sa rouerie. Catherine Nicolaïevna avait promis d'arriver à onze heures et demie, par conséquent bien avant que nous pussions être de retour… Naturellement, la réussite n'était pas certaine ; mais, argumentaient-ils, « si cela ne s'arrange pas, rien n'est perdu encore, puisque le document nous reste ». Or cela s'arrangea, et ne pouvait pas ne pas s'arranger. Comment refuser d'accompagner Alphonsine ? – quand la supposition « et si tout cela était vrai… » constituait à elle seule un argument péremptoire. Et, je le répète, le temps nous manquait pour réfléchir.

V

Trichatov et moi fîmes irruption dans la cuisine, où nous trouvâmes Marie demi-morte de peur ; elle avait vu dans les mains de Lambert, quand celui-ci était entré

avec Versilov, un revolver, – instrument qui ne figurait pas dans ses prévisions.

Elle ne savait que penser et, dès qu'elle m'aperçut, elle s'élança vers moi :

— La générale est arrivée après eux, et ils ont un pistolet.

— Trichatov, restez dans la cuisine ; si je crie, accourez à mon secours.

Je gagnai en tapinois la chambre à coucher, où une fois déjà, je m'étais tenu aux écoutes, m'assis sur le lit et, l'œil à l'entrebâillement du rideau, regardai.

Elle était assise sur le canapé. Lambert était debout devant elle, braillant comme un imbécile. Il avait la lettre en main.

— Cette lettre coûte trente mille roubles. Ça vous étonne ? Elle en vaut cent mille et j'en demande trente !

Quoique Catherine Nicolaïevna fût visiblement effrayée, elle le considérait avec une surprise méprisante.

— Je vois qu'il y a ici un guet-apens… Mais si, réellement, vous avez cette lettre…

— La voilà, la voilà… interrompit Lambert. Voyez vous-même. C'est tout ce qu'il y a plus authentique… Allons ! un billet à ordre de trente mille, – pas un kopek de moins !

— Je n'ai pas d'argent.

— Libellez un billet à ordre : voilà du papier. Ensuite, vous irez chercher de l'argent ; moi, j'attendrai, mais une semaine, – pas plus… Lorsque vous m'apporterez la somme, je vous rendrai l'effet et, en même temps, la lettre.

— On vous reprendra cette lettre aujourd'hui même, si je porte plainte.

— Porter plainte ? À qui ? Ha, ha, ha ! et le scandale ! et nous qui montrerons la lettre au prince ! On me la reprendra ? Je voudrais bien savoir comment… Je mets mes documents en lieu sûr. Je la ferai tenir au prince par le canal d'un tiers. Ne vous obstinez pas, madame, sachez-moi gré de ne réclamer plus : – un autre aurait encore exigé des amabilités… vous savez, de ces amabilités… qu'aucune jolie femme ne refuse dans des circonstances délicates, – vous y êtes ?… Hé, hé, hé ! *Vous êtes belle, vous !*

Catherine Nicolaïevna se leva d'un bond, rougissante, et lui cracha à la face, puis se dirigea rapidement vers la porte. C'est alors que mon imbécile exhiba le revolver.

— Ne bougez pas ! criait-il, et, mis en fureur par le crachat, il l'avait saisie à l'épaule et la menaçant du revolver, – simple procédé d'intimidation, mais comme on a vu, il avait l'intimidation un peu lourde…

Elle gémit, s'affaissa sur le canapé. Je m'élançai dans la chambre. Au même moment, par la porte du couloir entrait Versilov. D'une prestesse éblouissante, il arracha

à Lambert l'arme, l'en frappa à la tête d'un coup d'où le sang sauta. Assommée, la brute ne bougea plus.

Catherine Nicolaïevna, en voyant Versilov était devenue livide de terreur et s'était évanouie. Il se précipita. Je me rappelle son masque cramoisi, ses yeux injectés. Quoiqu'il eût remarqué ma présence, j'estime qu'il ne me reconnut pas. Il la saisit inerte, l'enleva comme une plume, et se mit à la porter par la chambre comme on porte un enfant. La chambre était toute petite ; il allait d'un coin à l'autre, et manifestement sans savoir ce qu'il faisait. D'un coup d'aile sa raison s'était envolée. Je marchais derrière lui, attentif surtout au revolver qu'il avait machinalement gardé dans sa main droite et qu'il tenait tout contre la tête de Catherine Nicolaïevna. Une fois, il m'avait repoussé du coude, une autre, du pied. Je voulais appeler Trichatov, mais je craignais d'irriter le fou. Enfin, j'écartai les rideaux, et le suppliai de la mettre sur le lit. Il l'y posa en effet, et resta près d'elle, en contemplation, puis, se penchant, baisa deux fois ses lèvres pâles. Tout à coup il fit le geste de brandir le revolver pour l'en frapper, se ravisa et le lui braqua sur le visage. De toute ma force j'avais happé le poignet. Trichatov, à mon cri, accourut. Nous luttâmes contre le dément ; il réussit à dégager sa main et, tournant le revolver contre son cœur, pressa sur la gâchette ; je pus faire dévier le coup ; la balle l'atteignit à l'épaule. Quand Tatiana Pavlovna entra, il gisait sans connaissance, à côté de Lambert.

CHAPITRE XIII

CONCLUSION

I

Près de six mois se sont écoulés depuis cette scène ; j'ai inauguré une vie nouvelle, et je vais délivrer le lecteur.

Une question m'avait préoccupé tout d'abord : comment Versilov a-t-il pu se lier avec un Lambert, et quel but visait-il ? En cette brève période tragique – le dernier jour et l'avant-dernier –, il ne tendait vers aucun but défini ; une bourrasque de sentiments contradictoires désemparait sa raison. Je ne crois pas, en l'espèce, à un cas de folie proprement dite, – d'autant moins qu'aujourd'hui il n'est nullement fou. Mais le « sosie », je l'admets, et le livre récent d'un spécialiste me confirme dans cette manière de voir… – le « sosie » marque le premier degré d'un grave dérangement d'esprit, qui peut mener à une fin assez lamentable. Versilov, dans la scène de l'icône exhibait à nu le mécanisme de son dédoublement. J'insiste sur cet épisode. Une malveillante allégorie ne se mêlait-elle pas à l'acte même de la destruction ? Je le crois. Oui, une allégorie signifiant de la haine pour les espérances, les droits et le jugement de ces femmes, – et c'est de concert avec ce sosie qu'il avait brisé l'icône. Tout cela, au surplus, n'est que ma conjecture.

Malgré son culte pour Catherine Nicolaïevna, en lui s'était enracinée la plus sincère, la plus profonde méconnaissance de ses qualités morales. Embusqué derrière la porte, il se promettait le spectacle de son humiliation devant Lambert. Mais, au vrai, se promettait-il quelque chose ? Non, et il ne raisonnait pas. Il voulait tout simplement se tenir là, se montrer ensuite, lui dire n'importe quoi, et peut-être… peut-être l'outrager, peut-être la tuer… Tout pouvait arriver alors ; seulement, il était venu avec Lambert, sans rien savoir, lui, de ce qui arriverait. J'ajouterai qu'il n'était pas armé – le revolver appartenait à Lambert. Ému de la dignité fière dont se parait la victime, écœuré de la brutale lâcheté de Lambert, il avait surgi – et ensuite avait perdu la raison. Voulut-il la tuer ? Encore une fois, il ne le savait pas lui-même ; mais il l'eût tuée et se fût tué, si nous n'avions maîtrisé sa main.

Assez longtemps il dut garder le lit, chez maman, bien entendu ; enfin la plaie se cicatrisa. Maintenant que j'écris ces lignes, le printemps rayonne, et nos fenêtres sont ouvertes. Maman est assise à côté lui. Il lui lisse ses bandeaux, lui caresse les joues, la regarde dans les yeux, attendri. Il ne la quitte pas ; il ne la quittera plus jamais. Il a même acquis « le don des larmes », pour employer une formule de l'inoubliable Macaire Ivanovitch. Du reste, il me semble qu'il a de longs jours devant lui. Sa franchise a une fraîcheur enfantine, avec de la mesure et de la discrétion. Il paraît bien équilibré, mentalement, quoique sa bosse d'idéalité ait gardé son plein relief. Je l'aime plus, certes, que je ne l'avais jamais aimé, et il m'eût été agréable de parler de lui à loisir, de préciser certains traits. Je noterai une anecdote récente. On était

en temps pascal. Versilov, à peu près rétabli, manifesta qu'il voulait faire ses dévotions, – souci qu'il n'avait pas eu depuis quelque trente ans. Voilà maman toute heureuse et qui s'ingénie à cuisiner les plus fins des plats de carême. Ce lundi-là et ce mardi, j'entendais Versilov fredonner « Voici l'Agneau de Dieu » et parler avec éloquence des douceurs de la religion. Le mercredi, s'évanouit cette pieuse ardeur. Oui, quelque chose qu'il jugeait trop grotesque l'avait frappé dans les faits et gestes d'un officiant. Il revint, et, avec un bon sourire : « Mes amis, dit-il, j'aime Dieu, mais il y a des choses qui m'agacent. » Le même soir, on servit un rosbif.

Maman ose maintenant lui parler à cœur ouvert : elle ose… quel événement ! Il leur arrive même de s'entretenir de sujets tout abstraits. Lui, l'écoute gentiment. Mais il a parfois des sortes de crises presque hystériques. Il prend alors la grande photographie, celle-là même que je lui avais vu baiser ce fameux soir, la regarde avec des yeux en larmes, la baise, nous appelle tous, mais il parle peu en ces moments-là.

Il semble avoir tout à fait oublié Catherine Nicolaïevna : pas une fois il n'a prononcé son nom. Du mariage avec maman, rien n'est dit non plus. Nous voulions le mener cet été à l'étranger, mais Tatiana est hostile à ce projet ; lui-même y est indifférent. Ils passeront donc l'été à la campagne, dans le district de Pétersbourg. À ce propos, que je dise que, provisoirement, nous vivons tous sur les ressources de Tatiana Pavlovna. J'ajoute que je me repens d'avoir, au cours de ce journal, traité irrespectueusement parfois cette personne. Mais, quand

j’écrivais, je me replaçais dans l’état d’esprit qui était mien au fort de l’événement. Aussi, parvenu aux lignes dernières de mon journal, je m’aperçois qu’à me revivre idéalement, j’ai digéré mon expérience, me suis fortifié et rassis.

De ce journal, je renie maints passages, et surtout le ton de certaines phrases. Pourtant je n’effacerai rien, ne modifierai pas un mot.

J’ai dit qu’il se tait sur Catherine Nicolaïevna : même, je le crois guéri. Mais Tatiana Pavlovna et moi, il nous arrive de parler d’elle en catimini. Elle voyage à l’étranger avec les Pélistchev. Avant son départ, elle m’a reçu chez elle plusieurs fois : depuis, elle m’a déjà écrit deux lettres. Je me tairai, sur leur teneur et sur ce que nous nous sommes dit aux adieux. Ceci est une autre histoire, une histoire tout à fait *nouvelle* et qui, si l’on veut, n’existe qu’en puissance. Il est des choses que je tais même à Tatiana. J’ajouterai que Catherine Nicolaïevna n’est pas mariée. Son père est mort ; elle est une des plus riches veuves de l’empire. En ce moment elle est à Paris. Sa rupture avec Bioring s’effectua le plus naturellement du monde. Du reste, je raconterai cela.

Dans la matinée de cette terrible scène, le grêlé, jugeant plus pratique de spéculer sur la gratitude de Bioring que sur la réussite d’un plan que pouvait compromettre la brutalité de Lambert ou la passion de Versilov, avait fait défection et prévenu le dit Bioring. Tout cela, je l’ai su plus tard par Trichatov. À propos, je comprends mal pourquoi Lambert ne pouvait se passer du grêlé. Mais beaucoup plus intéressante pour moi est cette autre

question : pourquoi Lambert, qui détenait le document décisif, avait-il besoin de Versilov ? La réponse m'est claire maintenant : Versilov lui était utile par la connaissance qu'il avait de certains détails ; en cas de désastre, ce serait un excellent bouc-émissaire ; enfin, son concours avait cette qualité d'être gratuit.

Lorsque Bioring, quelque diligence qu'il eût faite, entra en ligne, l'appartement de Tatiana Pavlovna offrait déjà un aspect décent. Cinq minutes après la chute de Versilov, Lambert, que tout le monde croyait déjà dans l'au-delà, avait pris sa toque et son manteau et s'était retiré, oubliant le document sur la table. J'ai entendu dire qu'il n'avait pas même été malade : le coup de crosse l'avait seulement étourdi et ensanglanté. Cependant Trichatov s'était mis en quête d'un médecin ; mais avant l'arrivée du médecin, Versilov avait repris connaissance aussi, et Tatiana Pavlovna, qui avait eu le temps de ranimer Catherine Nicolaïevna, la reconduisait à domicile. De sorte que, lorsque Bioring entra, il ne restait dans l'appartement, outre moi, que le médecin, Versilov et maman que le même Trichatov était allé quérir. Bioring nous regarda avec une muette perplexité et, constatant l'absence de Catherine Nicolaïevna, se rendit aussitôt chez elle.

Il voyait inévitable la divulgation du scandale. Or, il n'y eut qu'une rumeur. On ne réussit pas, il est vrai, à cacher le coup de revolver ; mais l'histoire principale resta dans l'ombre ; l'enquête avait établi seulement qu'un certain V…, amoureux quoique père et quinquagénaire, s'était tiré un coup de pistolet en informant de sa passion

une personne, digne de tout respect, qui s'y montrait rebelle. Rien de plus ne transpira. C'est sous cet aspect décoloré que la nouvelle pénétra dans les journaux, en communications imprécises, sans noms propres, avec, à peine, des initiales. Je sais, du moins, que Lambert, par exemple ne fut nullement inquiété. Néanmoins, Bioring prit peur. Ajoutons qu'il sut que, deux jours avant le dénouement, sa future épouse avait eu un long tête-à-tête avec ce Versilov amoureux d'elle. Il se permit imprudemment de faire observer à Catherine Nicolaïevna que, dans ces conditions, il ne s'étonnait plus qu'elle pût être l'héroïne de si fantastiques histoires. Catherine Nicolaïevna l'avait aussitôt éconduit, sans colère, mais sans hésitation. Tous ses préjugés sur la sagesse d'un mariage avec Bioring disparurent comme fumée. Peut-être avait-elle deviné dès longtemps l'inanité de cette sagesse ; peut-être les récents incidents l'avaient-ils dessillée. Mais ici, je me tais de nouveau. J'ai entendu dire que Lambert, qui était retourné à Moscou, s'y était fait prendre pour une quelconque friponnerie. Quant à Trichatov, malgré mes recherches, je ne pus retrouver sa trace. Il avait disparu après la mort de son ami, *le grand dadais*, lequel s'était fait sauter la cervelle.

II

J'ai noté en passant la mort du prince Nicolas Ivanovitch. Le sympathique vieillard trépassa, sans que je l'eusse revu, un mois après son évasion forcée de chez Pierre Hippolytovitch ; il mourut dans son lit, d'une attaque d'apoplexie. Il était, racontait-on, devenu beaucoup plus raisonnable, ne s'effrayait plus, ne pleurait plus

et ne faisait nulle allusion à Anna Andréievna. Tout son amour s'était concentré sur sa fille. Une fois, c'était une semaine avant qu'il mourût, Catherine Nicolaïevna lui avait proposé de me faire venir, mais il avait froncé les sourcils : ce fait, je le consigne sans explications. Ses affaires territoriales étaient en ordre ; il disposait, en outre, d'un capital très important, dont le tiers devait être distribué à ses nombreuses filleules ; ainsi stipulait son testament, lequel d'ailleurs était muet sur le compte d'Anna Andréievna, ce qui fut remarqué. Mais voici un fait que je tiens de la source la plus sûre. Quelques jours seulement avant sa mort il manda ses amis Pélistchev et le prince V…ski, et, en leur présence, chargea sa fille de remettre, lui mort, soixante mille roubles à Anna Andréievna ; il avait exprimé cette volonté bien nettement et avec une simplicité parfaite. Par avoué, Catherine Nicolaïevna notifia ce legs à la bénéficiaire, laquelle refusa d'entrer en possession, bien qu'on lui représentât que le prince avait testé en état d'incontestable lucidité. L'argent l'attend encore à présent, et Catherine Nicolaïevna espère toujours que la légataire changera d'avis ; mais ce ne sera pas, je le sais pertinemment. Le refus d'Anna Andréievna fit quelque bruit. La vieille Fanariotov, qui avait été fort scandalisée de voir sa nièce s'afficher avec le prince, lui restitua pleinement son estime sur ce coup de désintéressement. En revanche, son frère se brouilla avec elle. Elle me reçoit fréquemment et avec plaisir ; mais jamais nous ne parlons du passé. Récemment, elle m'a affirmé son intention de se cloîtrer : – je prends cela pour une boutade d'amertume.

Mais c'est avec des mots d'amertume vraie que je dois parler de ma sœur Lise. Le prince mourut à l'hôpital, la laissant enceinte… Son caractère subit une modification profonde. Elle semblait infiniment distante des choses et des gens, et néanmoins, elle secondait maman dans les besognes domestiques, soignait Versilov, – taciturne, mais si douce. Quand celui-ci alla mieux, elle commença de dormir beaucoup. Je lui apportais des livres ; elle ne les lisait pas. Elle s'émacia. Souvent je me rendais auprès d'elle dans le dessein de soulager sa peine : – en sa présence, je ne trouvais pas de paroles. Elle fit dans notre escalier une chute de trois marches, qui occasionna une fausse couche, et sa maladie dura presque tout l'hiver. Elle a enfin quitté le lit, mais sa santé est ébranlée pour longtemps. Avec maman elle commence à parler un peu. Ces jours-ci le soleil brille de tout son printemps et je me ressouviens de ce matin ensoleillé de l'avant-dernier automne, où nous allions dans la rue, pressés l'un contre l'autre, joyeux, pleins d'espoir et nous aimant. Hélas ! qu'adviendra-t-il d'elle ?

Il y a trois semaines, j'ai réussi pourtant à l'intéresser à des nouvelles de Vassine. Il était enfin relaxé. Cet homme raisonnable avait, disait-on, démontré qu'il n'était pas un danger pour l'État ; son fameux manuscrit n'était plus qu'une traduction du français, d'où tirer un article pour quelque revue russe, réside maintenant dans le gouvernement de ***. Son beau-père Stiébielkov est toujours sous les verrous : l'affaire où il est impliqué prend d'inquiétantes proportions. Lise avait écouté ce que je disais de Vassine avec un sourire singulier. « Infailliblement cela devait finir ainsi… » disait-elle,

d'ailleurs enchantée que la dénonciation de feu le prince Serge Pétrovitch n'eût pas été trop funeste au dit Vassine. Sur Diergatchov et compagnie, je n'ai rien à communiquer.

J'ai fini. Peut-être, tel lecteur voudrait-il savoir ce qu'est devenue mon « idée » et quelle est cette nouvelle vie dont je parle de façon sibylline. Il n'y a là qu'un avatar de mon idée de jadis, devenue méconnaissable peut-être sous ses espèces nouvelles. Mais tout cela ne peut figurer dans mon journal.

Pourtant j'ajouterai l'indispensable : mon amie Tatiana Pavlovna me presse d'entrer au plus vite à l'université. « Avant tout, termine tes études », – j'entends cela quotidiennement. Je n'ai encore rien décidé. Comme je lui faisais remarquer que le plus urgent était que je soutinsse par mon travail maman et Lise, – elle déclara mettre à ma disposition tout l'argent dont elle dispose, soit une somme suffisante pour subvenir aux dépenses de la famille pendant toute la durée de mes études universitaires. Je résolus de demander conseil à un homme compétent. Après mûres réflexions, j'élus Nicolas Siméonovitch, mon ancien professeur de Moscou, le mari de Maria Ivanovna. Ce n'est pas que j'eusse si grand besoin d'un conseil…, mais il me démangeait de connaître l'opinion de ce personnage pondéré, tout à fait étranger aux événements que je relate et quelque peu égoïste. Je lui expédiai mon manuscrit, – lui demandant le secret, car je n'avais encore communiqué ces pages à personne et, notamment, les avais tenues hors de la portée de Tatiana Pavlovna. Il me le réexpédia quinze jours

après. Y était jointe une lettre assez longue, – d'où je distrais quelques fragments.

III

« … Et vous ne pouviez, mon inoubliable Arcade Macarovitch, employer avec plus de profit votre loisir temporaire. En libellant ce « Journal », vous vous êtes, pour ainsi dire, rendu compte de vos premiers pas, si périculeux, dans l'arène de la vie. Je crois fermement que, par ce moyen, vous avez pu refaire votre éducation. Je ne me permettrai pas d'observations proprement critiques, quoique chaque page en appelle. Une, pourtant entre des centaines : ce fait que vous ayez détenu le « document » si longtemps et si obstinément est au plus haut degré caractéristique. Que vous m'ayez communiqué et me l'ayez communiqué à moi seul « le secret de votre idée » je vois là une marque de votre confiance ; tenez pour sûr que j'y suis sensible. Mais, me dérobant à votre demande, je renonce à émettre un avis sur cette « idée » : premièrement, parce qu'il occuperait plus de place que n'en comporte cette lettre, et, deuxièmement, parce que je ne l'ai pas encore suffisamment mûri. Je remarquerai seulement que votre « idée » excelle par l'originalité, – quand la plupart des jeunes gens actuels se jettent sur des idées, – souvent dangereuses, d'ailleurs – qu'ils n'ont pas inventées. La vôtre vous aura préservé, du moins pour le moment, de celle de MM. Diergatchov et compagnie qui, sans aucun doute, est moins originale. Enfin, touchant votre entrée à l'Université, je m'associe à la manière de voir de l'estimable Tatiana Pavlovna, que je connaissais personnellement, mais que

jusqu'aujourd'hui je n'avais pas appréciée à sa valeur, qui est haute : il ne fait pas de doute que trois ou quatre ans de culture systématique ne développent à souhait le champ de vos spéculations ; il vous sera loisible ensuite de revenir à votre « idée », si vous le jugez à propos.

» Encore que vous ne m'y sollicitiez pas, laissez-moi maintenant vous exposer sans fard quelques-unes de mes impressions à la lecture de votre si sincère « Journal ». Oui, j'estime, avec André Pétrovitch, qu'en effet on pouvait craindre pour votre santé morale, du fait d'une enfance solitaire : maints adolescents, placés dans des circonstances analogues, manifestent le goût de la servilité ou des désirs sournois de désordre. Mais cette appétence du désordre provient souvent d'un vœu obscur d'ordre, de vérité et de « décence » (je me sers de votre vocabulaire). À qui la faute, s'ils voient cette vérité et cet ordre dans des théories si ineptes que l'on s'étonne qu'ils puissent y donner créance ? Je noterai à ce propos que, dans un passé encore récent, nos intéressants jouvenceaux avaient beau se laisser aller à de condamnables excès, ils finissaient presque toujours par se fondre dans l'unité des hautes couches de notre civilisation, et alors, devenus hommes, s'appliquaient à utiliser loyalement les moules consacrés.

» Si j'étais un romancier russe et que j'eusse du talent, je ne prendrais mes héros que parmi l'ancienne noblesse russe, – seul milieu où il soit possible de mettre en valeur ces conceptions sereines et équilibrées par quoi signifie un roman dont l'auteur a souci d'exercer une influence heureuse. Et je dis cela sans plaisanter le moins

du monde, quoique pas gentilhomme, ce que, du reste, vous savez vous-même. Voyez Pouchkine : il situait dans les traditions aristocratiques de la famille russe le sujet des romans que la mort l'empêcha d'écrire. Là, en effet, se trouve tout ce que nous avons eu de beau jusqu'ici, – du moins tout ce que nous avons eu d'équilibré. Non que j'estime que cette beauté fût sans tares ou cet équilibre rigoureusement stable, mais enfin il y avait là des formes fixes, où l'honneur et le devoir pussent s'inscrire. Je parle en homme de sens rassis et ami de la tranquillité.

» Est-il authentique, cet honneur ? est-il légitime, ce devoir ? c'est une autre question, et qui prêterait à d'interminables controverses, – tandis que d'ores et déjà, je considère comme évidente la nécessité de l'ordre dans notre édifice russe, j'entends un ordre qui ait été vécu et parachevé par la race. Hors de cela, il y a cette litière que vous savez, cette litière de copeaux, de décombres et de détritus, d'où depuis deux cents ans rien ne s'élève. Et voici que, vers les bas-fonds où grouille cette balayure, la haute société détache des lambeaux d'elle-même, et suit d'un œil joyeux leur chute.

» Laissons les métaphores, et revenons à mon romancier imaginaire. Eh bien, il en sera réduit à remonter les âges pour retrouver, ou pour créer sans trop d'invraisemblance, des figures dont la contemplation réconforte, – bref il devra s'évertuer dans le genre historique. Les figures d'aujourd'hui sont trop flottantes et leur grimace trop instable.

» Voyez, par exemple, les deux ménages de M. Versilov (cette fois, permettez-moi d'être tout à fait

franc). Je n'entre pas dans des détails sur André Pétrovitch : gentilhomme de la souche ancienne et communard parisien ; amoureux de la Russie et tout ensemble son contempteur ; impie et prêt à mourir pour une chimère. En somme, lui, c'est encore une façon d'ancêtre. Or, voici sa famille légitime. Dirai-je le fils, le chambellan ? Il suffit d'avoir des yeux pour savoir où peuvent arriver des garnements de sa sorte. La fille ? – une succédanée de l'abbesse Mitrophania… Que si vous m'objectez, Arcade Macarovitch, que cette famille est un accident, – vous m'en verrez ravi. Mais, au contraire, ne sera-t-il pas licite de généraliser et de voir, avec elle, nombre d'autres familles anciennes aboutir à des familles de hasard et chaotiquement s'y confondre ? Le type de cette famille de hasard, votre manuscrit nous le montre à plein. Oui, Arcade Macarovitch, vous êtes – membre d'une famille de hasard.

» Je l'avoue, je ne voudrais pas être le romancier d'un héros tiré d'une famille de hasard. Prétendre clicher une humanité en formation, – tentative ingrate, Arcade Macarovitch. Comment empêcher ces figures barbares de faire craquer la ligne où il faut qu'une œuvre d'art s'enferme ? Comment éviter les erreurs, les exagérations, les lacunes ? En tout cas, l'auteur ou le lecteur aurait trop à deviner. Que reste-t-il donc à faire à un écrivain qui ne veut pas se restreindre au seul genre historique et que sollicite la vie quotidienne ? Deviner et… se tromper.

» Mais un « Journal » comme le vôtre pourrait, me semble-t-il, servir de matière première à une œuvre d'art future, au tableau d'une époque désordonnée, mais révo-

lue déjà : oui, à la faveur du recul, l'artiste trouvera peut-être des formes belles pour représenter le chaos et le désordre passés. C'est alors que l'on aura besoin de mémoires tels que les vôtres. Qu'ils soient seulement sincères : c'est à lui qu'il appartiendra d'en isoler telles notations révélatrices et de discerner, à leur lumière, ce qui pouvait se cacher dans l'âme d'un adolescent de cette époque trouble, – enquête dont l'importance n'est pas vaine, car c'est avec les adolescents que se constituent les générations. »

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2016

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, AlainC, Coolmicro

— Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.